L'OBS

HORS-SÉRIE



C'était

CHIRAC

1932-2019

NUMÉRO SPÉCIAL

HENRI BUREAU/SYGMA/CORBIS/VCG VIA GETTY IMAGES

M 01659 - 2865H - F: 4,90 €

ALGÉRIE 410 DA, ALLEMAGNE 5,90 €, AUTRICHE 5,90 €, BELGIQUE 5,30 €, CANADA 8,35 $CAN, DOM 5,30 €, GRANDE-BRETAGNE 4,90 £, LUXEMBOURG 5,50 €, LIBAN 9500 LBP, MAROC 45 DH, SUISSE 7,20 CHF

ABONNEZ-VOUS À L'OBS



+



+



1 AN POUR

169€ **au lieu de 270,70€**

Plus de **35%** de réduction

52 N^os de L'OBS + 52 N^os de TÉLÉOBS + 3 HORS-SÉRIE



Vous pourrez aussi consulter gratuitement tous les articles payants du site nouvelobs.com et recevoir la version digitale de L'Obs et TéléObs dès le mercredi soir sur ordinateur, tablette et smartphone.

BULLETIN D'ABONNEMENT

L'OBS

17929

à compléter et à renvoyer à : L'Obs – Relations Abonnés – CS51402 – 75647 Paris Cedex 13.

Oui, je profite de votre offre 52 N^os de L'Obs + 52 N^os de TÉLÉOBS + 3 Hors-série pour **169 €** au lieu de ~~270,70 €~~ soit **101,70 € d'économie.**

Je règle

☐ Par chèque bancaire à l'ordre de L'Obs

À compléter et à renvoyer à :
L'Obs – Relations Abonnés – CS51402 – 75647 Paris Cedex 13.

Email : _____@_____

☐ J'accepte de recevoir les bons plans de l'Obs.

☐ Mme ☐ M.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

_____

Code postal |_|_|_|_|_| Ville _____

Réception du magazine : 2 semaines maximum après enregistrement de votre règlement. Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31 décembre 2019. Vous pouvez acquérir séparément L'Obs au prix de 4,90 €. En retournant ce formulaire, vous acceptez que l'Obs, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse http/www.nouvelobs.com/donnees-personnelles.php ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 10/12 place de la Bourse – 75002 Paris ou dpo@nouvelobs.com

LE SIÈCLE DE CHIRAC

PAR SYLVAIN COURAGE

Jacques Chirac est devenu plus grand que lui-même. Au jour de sa mort, plus personne ne se souvient du politicien carnassier qui dévora tous ses adversaires pour se hisser jusqu'à l'Elysée, et encore moins du leader opportuniste qui flirta avec toutes les idées de la droite – même les plus sombres – pourvu qu'elles servent sa marche vers le pouvoir. Nul n'évoque le « Supermenteur » qui escamotait les affaires politico-financières par un grand sourire *« abracadabrantesque »*. Et qui songe encore aux rendez-vous ratés et à l'immobilisme de son double mandat passé par pertes et profits ? Seule sa figure familière de condottiere se détache, tandis que les avanies d'une carrière politique de cinquante ans s'envolent comme feuilles mortes. Chirac n'est plus. Et l'on en vient à apprécier les défauts et les faiblesses même de cet homme qui ne s'est jamais livré.

Jacques Chirac, miroir de nos fantasmes ? Avec lui s'efface un monde ancien où l'on dévorait des têtes de veau en serrant les mains des électeurs, où l'on courait les filles en engloutissant des chopines et en lâchant des blagues de soudard. *« En campagne, quand tu peux manger, tu manges. Quand tu peux pisser, tu pisses et quand tu peux baiser tu baises ! »*, devisait-il. La politique, c'était la grande aventure entre copains, à la vie à la mort, avec valises de cash, coups de Jarnac et rendez-vous secrets. Comme dans la cavalerie qu'il vénérait, il suffisait à ce hussard de galoper, à grandes enjambées, pour jouir de l'existence, nez au vent et regard pétillant. Tout plutôt que de demeurer à la maison avec « Maman » !

L'univers truculent de ce « rad soc », qui n'aimait rien tant que les comices agricoles et les champs de foire, ne peut que susciter la nostalgie chez ceux qui sont nés avant l'an 2000. Mais cette tendresse rétrospective n'épuise pas le personnage. Reconnaissance d'une faute nationale dans la rafle du Vél'd'Hiv, refus de participer à la première guerre du Golfe au nom d'une certaine idée des « vieilles nations européennes » et prophétisme climatique – *« Notre maison brûle et nous regardons ailleurs »* –, le cinquième président de la Ve République, les deux pieds dans la glaise de France, a aussi eu des fulgurances.

Chirac ne croyait pas à la supériorité de l'homme occidental et savait reconnaître la fraternité dans les masques dogons ou les fétiches précolombiens. Il allait parfois à la messe, accompagnant son épouse Bernadette. Mais n'entretenait pas de commerce particulier avec Dieu. Il croyait en l'Homme et ne le voyait pas plus beau qu'il n'est. La maladie, sa vie déclinante longtemps suspendue au-dessus de l'abîme et son effacement inexorable de la vie publique ont fini de le rendre touchant car vulnérable après avoir exercé le pouvoir. Ce conquérant était un pudique que la maladie et la disparition de sa fille aînée Laurence ont secrètement dévasté. Ex-président, il n'a pas encombré la scène. Il s'est éteint dans sa dernière retraite *« au milieu des siens »*, comme on le faisait au Grand Siècle. C'est, avec lui, un peu de notre histoire que nous perdons et que nous célébrons. ■

CE NUMÉRO SPÉCIAL A ÉTÉ COORDONNÉ PAR MATTHIEU ARON.



Le Monde
FESTIVAL

imagine / 4-7 octobre 2019

RENAUD VAN RUYMBEKE - PABLO SERVIGNE

RUSSELL BANKS

BELINDA CANNONE

BERTRAND BELIN

CYNTHIA FLEURY

JEAN CLAUDE AMEISEN

AGNÈS BUZYN

EVE ENSLER

MICHEL BARNIER - CHANTAL LOÏAL - CÉDRIC VILLANI

LAURENCE BOONE

MAME-FATOU NIANG

DELPHINE DE VIGAN

ENKI BILAL

FARY - MAÏA MAZAURETTE - JEAN-MICHEL BLANQUER

JOSÉ MONTALVO

AURÉLIE FILIPPETTI - DOMINIQUE PERRAULT - CÉLINE SCIAMMA

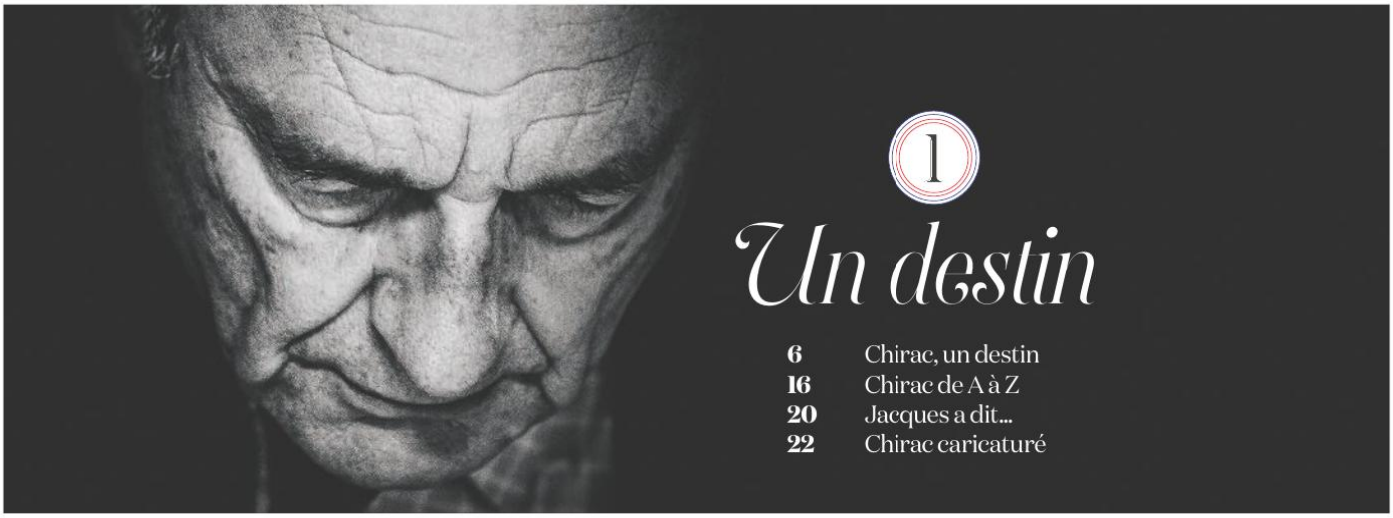
Opéra Bastille - Théâtre des Bouffes du Nord - Cinéma Beau Regard

Programme et inscription sur **festival.lemonde.fr**

mgen GROUPE VYV · Commerçants autrement · YVES ROCHER · BEAU REGARD · 350 ans Opéra National de Paris · Théâtre des Bouffes du Nord · moov'in.paris by Renault

SOMMAIRE

NUMÉRO SPÉCIAL JACQUES CHIRAC DE SEPTEMBRE 2019



1 Un destin

6 Chirac, un destin
16 Chirac de A à Z
20 Jacques a dit...
22 Chirac caricaturé



2 Les sept vies de Chirac

26 Le Corrézien
30 Le Parisien
38 L'homme de culture
42 Le Gaulois
54 L'étranger
60 La famille
70 Le conservateur



3 L'héritage

78 Chirac et la droite
84 Chirac et la gauche
88 Les grands discours

Origine du papier : Allemagne. Taux de fibres recyclées : 0%. Ce magazine est imprimé chez Newsprint, certifié PEFC. Eutrophisation : PTot = 0.005 kg/tonne de papier.

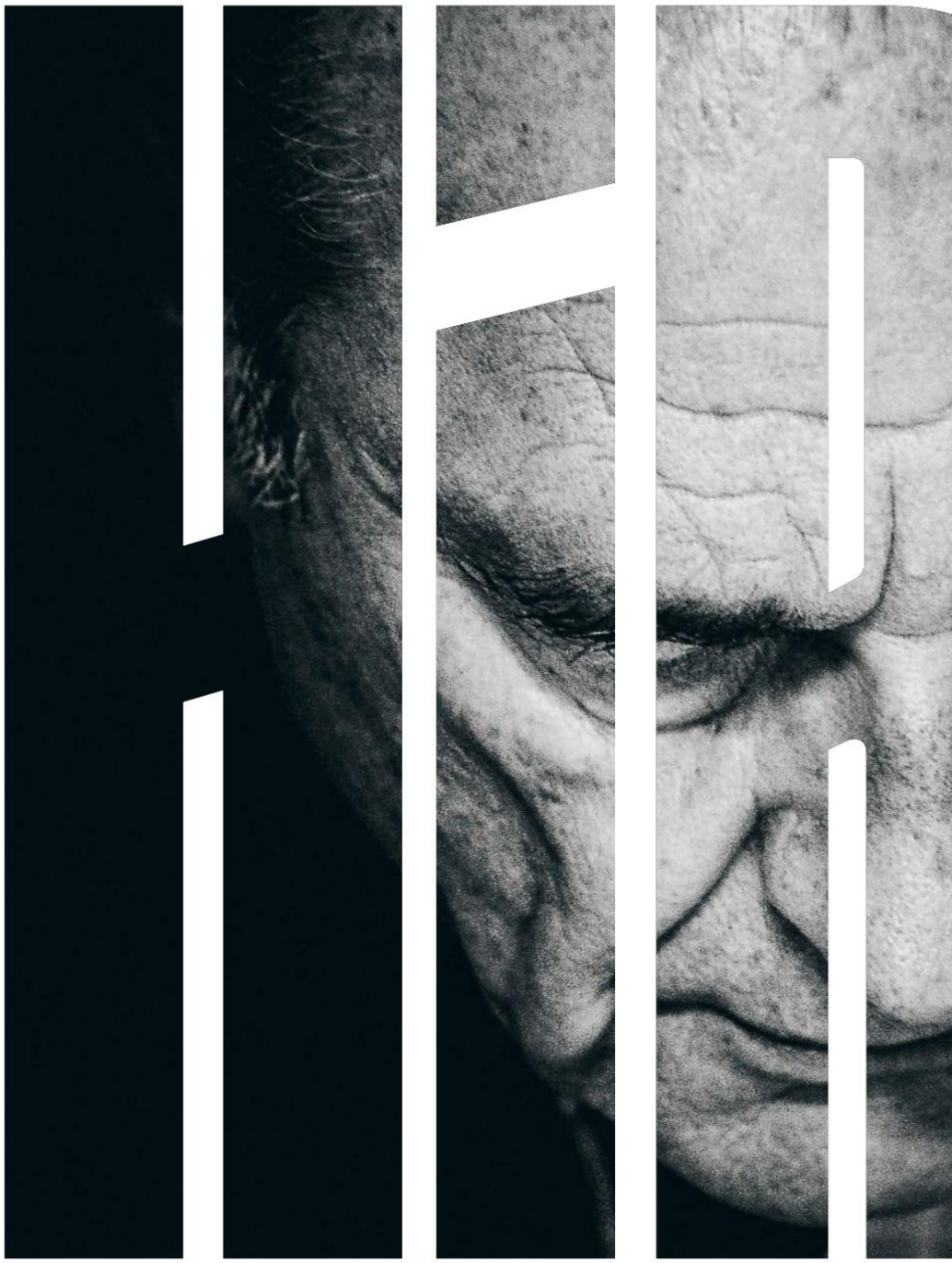
Hors-série L'OBS • La collection Dossiers du Nouvel Observateur est éditée par Le Nouvel Observateur du Monde, SA à directoire et conseil de surveillance, au capital de 13 450 000 euros. **Rédaction :** 10-12, place de la Bourse, 75002 Paris ; 01-44-88-34-34. **Directrice du journal, directrice de la rédaction :** Dominique Nora• **Président du directoire, directeur de la publication :** Grégoire de Vaissière • **Impression :** Newsprint et Maury • Printed in France • Commission Paritaire : 0120 C 85929 • Dépôt légal à parution• ISSN : 2416-8793 • **Direction des ventes :** Sabine Gude (01-57-28-32-79 et numéro vert 08-05-05-01-47) • **Relations abonnés :** 8, rue Antoine-de-Baïf, 75013 Paris Cs51402 ; 01.40.26.86.13 (abonnements@nouvelobs.com).

PEFC 10-31-3364 / Certifié PEFC / Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. / pefc-france.org

ERIC FRANCESCHI/DIVERGENCE - JACQUES TORREGANO/DIVERGENCE - MEHDI TAAMALLAH/ABACAPRESS

1

CHIRAC



Un destin



C'était l'homme qui n'aimait pas dire « je ». Trop occupé à se fuir lui-même. Il était ce grand escogriffe qui courait la France à la manière d'un capitaine de cavalerie. Toujours au galop. Claquant la bise, serrant des mains à la chaîne, avec une voracité insatiable. Il était le bâfreur de pâté de tête, le buveur de Corona, le bon pote à l'humour de corps de garde. Il se délectait à jouer ce rôle de beauf magnifique. Jacques Chirac surjouait, bien sûr. Il n'était pas né près du *« cul des vaches »,* mais dans le Paris des beaux quartiers. Pourtant, le vieux briscard reniflait la France comme personne. Et l'a approchée mieux que tous les autres. Plus de quarante ans à labourer le pays. C'est sans doute ce qui l'a fait aimer, à la fin de ses jours, comme aucun autre président ne l'avait été avant lui. Chirac, le Gaulois. Chirac, le bien-aimé...

Pourtant, avant que la maladie ne le transforme en reclus de la République, en souverain en exil, il avait été tant détesté. On l'aurait presque oublié tant sa popularité a atteint, à la fin de sa vie, des sommets *« himalayesques »*. A la fin de son second mandat, en 2006, des tombereaux de livres assassins le présentèrent sous le pire des visages. Les surnoms vengeurs pleuvaient. « Croque-mort du déclin français », « la Fripouille », « l'Irresponsable », « l'Empereur des démagos »... Ses contempteurs voyaient alors en lui un pusillanime invétéré, un prince des cyniques, qui, par son inaction, favorisa l'ascension du Front national. Chirac l'indolent s'était croisé les doigts pendant que la France sombrait. On lui reprochait, en fait, d'avoir toujours joué double jeu durant ces douze ans en poste à l'Elysée. Et de perdre les Français dans ses ➳

A la fois cultivé et franchouillard, amateur de tête de veau et d'arts premiers, libéral et écolo, l'ancien président aura beaucoup déconcerté les Français avant de susciter leur affection. "L'Obs" raconte la complexité de cet opportuniste de droite, pompidolien avant d'être gaulliste, qui a beaucoup trahi avant de l'être lui-même

PAR *SERGE RAFFY*

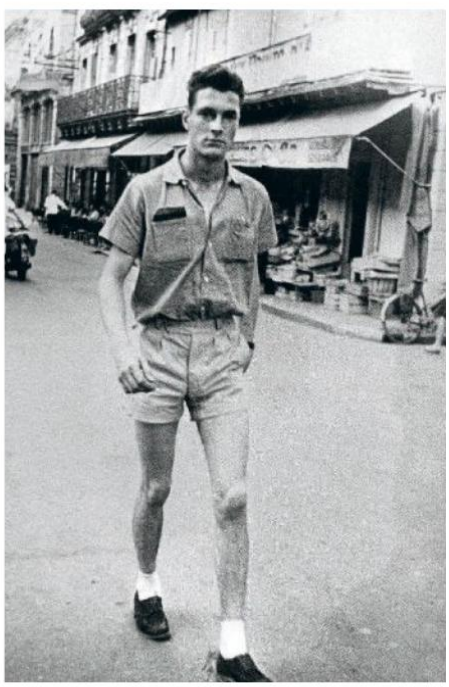
Georges Pompidou le surnomme “mon bulldozer”, tant le jeune Chirac enfonce tout sur son passage.

multiples jeux de miroirs. Un jour anti-européen, le lendemain pro-Maastricht, un jour ultralibéral, un autre apôtre de la fracture sociale. L'homme avait navigué à vue, au gré des courants, sans cap, sans vision, hurlaient ses accusateurs. Ce qui n'était pas tout à fait faux. Chirac, avouent ses proches, n'était ni gaulliste ni centriste, mais plutôt radical-socialiste. Normal : il était tombé tout petit dans la marmite radicale. En Corrèze.

Pour beaucoup de ses amis politiques, derrière le militant gaulliste se cachait en effet un disciple d'Henri Queuille, l'ancien président du Conseil, vingt et une fois ministre, symbole de l'impuissance de la IVe République, fameux pour ses formules au cynisme légendaire. C'est au « petit père Queuille » que l'on doit la célèbre citation, répétée maintes fois dans les couloirs de l'Assemblée nationale : *« Il n'est pas de problème dont une absence de solution ne finisse par venir à bout. »* Ou encore *« L'immobilisme est en marche, rien ne pourra l'arrêter. »*

C'est dans la circonscription corrézienne d'Ussel, celle d'Henri Queuille, que Jacques Chirac entame sa carrière politique, en 1967, envoyé par son mentor, Georges Pompidou, alors à Matignon. Ce dernier le surnomme *« mon bulldozer »*, tant le jeune Chirac enfonce tout sur son passage. Pompidou, dans sa guerre secrète contre les gaullistes historiques, utilise le « cheval fou » de Corrèze à son profit. Chirac a 35 ans. Le freluquet devient très vite le protégé du Premier ministre. Il vit Mai-68 à ses côtés, participe aux accords de Grenelle, assiste au déclin du général de Gaulle, à son aller-retour peu glorieux à Baden-Baden, puis à sa démission après la défaite au référendum sur la régionalisation, en 1969.

Jacques Chirac, fils spirituel de Pompidou, n'a jamais été un idolâtre du Général. *« Pompidou le tétanisait littéralement,* confie Frédéric Salat-Baroux, ancien secrétaire général de l'Elysée, aujourd'hui mari de Claude Chirac. *Pour la première fois, le jeune énarque qu'était Chirac avait face à lui un homme d'une immense culture, d'une grande intelligence, mais aussi d'une grande dureté. Il était fasciné par l'agrégé de lettres devenu homme politique. Chirac avait un lien très fort avec lui, quasi filial, beaucoup plus qu'avec le général de Gaulle, qu'il voyait davantage comme un grand-père. La mort de Pompidou, en 1974, a été un vrai drame pour lui. »*



En 1950, il vient d'obtenir son bac. Il intégrera l'Institut d'études politiques l'année suivante.

Sous la présidence Pompidou, Chirac, plusieurs fois ministre, passe le plus clair de son temps à l'Elysée. Il est l'espion du chef de l'Etat dans le gouvernement de Jacques Chaban-Delmas, ce Premier ministre idéologiquement trouble qui veut *« conduire le gaullisme vers la social-démocratie »*, à travers son projet de Nouvelle Société.

Le « favori » du président devient aussi le petit télégraphiste de deux des éminences de Georges Pompidou, Marie-France Garaud et Pierre Juillet. Les deux conseillers de l'ombre prennent Chirac sous leur aile. Il est alors ministre des Relations avec le Parlement, poste stratégique pour contrôler les grands et petits complots des députés de la majorité. Mais le cadet de Corrèze s'y révèle maladroit, peu à l'écoute de ses collègues. Toujours trop pressé. Chirac n'a pas encore appris à perdre son temps. *« C'est un ministère où il faut donner aux gens l'impression qu'ils disent des choses importantes et intelligentes,* confiait alors Marie-France Garaud. *Jacques Chirac n'avait pas le temps de les entendre. Il était trop occupé à courir dans tous les sens, comme un rat empoisonné. »*

L'ambitieux a la bougeotte, c'est sa marque de fabrique. Tous ceux qui ont une conversation avec lui s'agacent de son mouvement de jambe jamais au repos, comme s'il s'apprêtait à décamper dans la seconde. Sous la houlette du tandem

GAMMA-RAPHO - FONDATION GILLES CARON/GAMMA-RAPHO



A 35 ans, il est secrétaire d'Etat à l'Emploi, auprès du ministère des Affaires sociales, dans le gouvernement Pompidou, dont il est le protégé (ici en juillet 1968).



Après sa démission de Matignon et la création du RPR en 1976, il prend la mairie de Paris à l'abordage en mars 1977, contre le giscardien Michel d'Ornano.

Cet Hôtel de Ville de Paris deviendra la place forte de sa reconquête.

➳ Juillet-Garaud, Jacques Chirac est chargé des sales besognes, en particulier neutraliser Jacques Chaban-Delmas, qu'il traiterait presque de communiste, et éliminer définitivement les gaullistes orthodoxes honnis par Pompidou. La maladie, puis le décès de son « père politique » bouleversent ses plans. Celui qui se rêvait dauphin devient orphelin.

Il doit désormais faire cavalier seul. L'UDR, le parti gaulliste, est à l'agonie. Chirac veut reconstruire une force politique pour les années à venir et en faire une machine de guerre à son seul profit. C'est la mission que lui ont confiée ses deux parrains, restés à ses côtés. Pour cela, il faut faire le vide devant lui. Avec 43 députés UDR, il torpille sans état d'âme la candidature de Chaban-Delmas à l'élection présidentielle de 1974, pour faire élire Valéry Giscard d'Estaing, qui le nomme Premier ministre. Le « traître » est désormais en première ligne. Durant toute cette période, le Ganelon de l'UDR a un protecteur de poids, Marcel Dassault, puissant industriel de l'aéronautique, ami d'Abel, père de Jacques Chirac. A chaque occasion, l'avionneur mettra sa puissance financière au service de « Jackie ». Dans l'ascension supersonique du député d'Ussel, ce parrainage pèse lourd. Il ne lui fera jamais défaut.

A Matignon, Jacques Chirac comprend très vite que le président Giscard d'Estaing, qui fut un si brillant ministre des Finances, n'a pas l'intention de lui laisser une miette de pouvoir. Pis, l'hôte de l'Elysée le traite comme un vulgaire « collaborateur », l'humilie à chaque occasion. En public, les deux dirigeants font bonne figure, donnent l'image d'un tandem complice et dynamique. Dans les coulisses, la guerre est déclarée. Jacques Chirac a pressenti le danger qui le guette : le président veut le plumer, en faire sa marionnette, affaiblir l'UDR au profit de sa propre formation, les Républicains indépendants, qui serviront plus tard de socle fondateur à l'UDF.

S'il ne réagit pas en urgence, il sera happé par ce rouleau compresseur et par ce Giscard qu'il déteste désormais cordialement. Toujours cornaqué par Marie-France Garaud et Pierre Juillet, Chirac doit s'emparer de l'UDR au plus vite pour peser politiquement dans son propre gouvernement. Fin décembre 1974, il commet un véritable hold-up sur la formation gaulliste. Avec l'aide de Charles Pasqua, il se fait élire, à la hussarde, secrétaire général de l'UDR alors qu'il n'a même pas sa carte du parti. Les barons gaullistes, médusés, le traitent de Pinochet. Olivier Guichard évoque le 18 Brumaire. En vain. Le capitaine Fracasse de Matignon est désormais seul maître du jeu. Il va pouvoir mener une fronde à ciel ouvert contre ce président qu'il traite de *« chabaniste »*, insulte suprême.

Vanité ou arrogance ? En tout cas, le monarque Giscard ne voit pas venir le danger Chirac. D'autant que la crise économique et l'inflation galopante le fragilisent de plus en plus. Le Parti socialiste de François Mitterrand gagne toutes les élections intermédiaires. En 1976, le flamboyant Giscard de 1974 a le teint grisâtre

JEAN-PIERRE COUDERC/ROGER-VIOLLET

des hommes en plein doute. Jacques Chirac profite aussitôt de cet avantage pour prendre l'ascendant et imposer au président une nouvelle politique, en faveur d'une croissance nouvelle. On parle alors d'un putsch de Chirac, à fronts renversés. Durant quelques mois, ce dernier gouverne comme s'il était président. *« Si vous voulez ma place, Monsieur le Premier ministre, dites-le franchement »,* lui glisse Giscard, en plein conseil des ministres. Quelques mois plus tard, ce dernier, comprenant qu'il est devenu l'otage de son Premier ministre, se ressaisit. Il a compris que la « pieuvre Chirac » va l'engloutir s'il ne réagit pas. Il cherche alors de nouveaux appuis, cajole les barons gaullistes antichiraquiens, parmi lesquels Jacques Chaban-Delmas. *« Vous avez été victime de cet homme,* lui confie le président. *Moi, j'ai failli l'être. »*

Giscard, désormais, ne ménage plus Chirac. Il n'a de cesse qu'il ne l'affaiblisse et l'étouffe en l'entourant de ministres giscardiens. La vieille tactique du boa constricteur. A ce rythme, Jacques Chirac comprend que, s'il ne bouge pas, il va finir en lambeaux. Le 25 août 1976, débordant de haine, il démissionne bruyamment de Matignon afin de mettre fin à ce « mariage forcé ». Il ne supportait plus cet homme aux « penchants monarchiques », disciple de Louis XV, suffisant et trop intelligent. Il mesurait chaque jour dans les yeux de Giscard le mépris de ce dernier à son encontre. Il a vécu ces deux ans à Matignon comme un réel calvaire. Un supplice chinois. Au cours de son allocution de départ, Jacques Chirac ne masque même plus sa détestation profonde. Il est tendu, prêt à mordre. Il a l'air d'un berger allemand en position d'attaque. Désormais, il mènera une guerre totale à « l'Aristocrate ». Au pas de charge, comme toujours. D'abord en créant « son » armée, le RPR, Rassemblement pour la République, le 5 décembre 1976, sur les décombres de l'UDR, puis en prenant à l'abordage la mairie de Paris, le 25 mars 1977, contre le candidat giscardien, Michel d'Ornano. Cet Hôtel de Ville de Paris deviendra la place forte de sa reconquête.

L'affront fait à Giscard comble de béatitude le nouveau magistrat de la capitale. Le député du plateau de Millevaches, plus véhément que jamais, ne lâche plus sa proie. Il n'a qu'une obsession : faire tomber Giscard de son trône. Mais comment ? En défendant quelles idées ? On lui reproche d'être une coquille vide, une marionnette manipulée par les deux âmes noires de la droite la plus réactionnaire, Garaud et Juillet. On l'accuse de ne pas avoir de ➠

Premier ministre, Jacques Chirac assiste à un meeting aérien avec Charles Dassault en juin 1975.



"Vous avez été victime de cet homme. Moi, j'ai failli l'être."

Valéry Giscard d'Estaing à Jacques Chaban-Delmas

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

Bernadette déteste voir son "Jacques" manipulé et pris pour un pantin.



Le maire de Paris lors d'un meeting du RPR en 1978.

➳ doctrine politique affirmée, d'être un homme sous influence. De flotter... Il y a en effet de quoi s'y perdre. Un jour, Chirac défend un projet pour la France *« alliant la défense des valeurs essentielles du gaullisme aux aspirations d'un travaillisme à la française »*. Une autre fois, il part en guerre contre le collectivisme, le déclin français, et se présente comme le seul rempart contre la vague « socialo-communiste » déferlant sur le pays. Un jour mendésiste, le lendemain proche de la droite extrême, cocardier et populiste...

Mais ça marche ! Aux élections législatives, le RPR est devant l'UDF de Giscard, 22,7% contre 20,2%. La vague socialiste a été contenue. Chirac a gagné son pari. Le mouvement gaulliste n'a pas été absorbé par le giscardisme. Cette victoire conforte Chirac, et lui donne de l'assurance. Il prend de l'épaisseur. Ses plus proches amis, dont Jérôme Monod, lui reprochaient d'avoir le cerveau « colonisé » par le couple infernal Garaud-Juillet ? Le « gamin » commence tout doucement à s'en émanciper. *« Il se laissait tellement materner qu'il n'avait plus guère de prise sur ses idées*, raconte Alain Juppé. *Et, chaque fois qu'il prenait une initiative, on lui faisait comprendre qu'il n'y connaissait rien et ne disait que des conneries. »*

C'est Bernadette Chirac qui va éloigner définitivement les deux Raspoutine de son mari. L'opération lui prendra quelques mois. Elle déteste voir son « Jacques » manipulé et pris pour un pantin. Elle n'aime pas non plus l'antigiscardisme primaire qu'il affiche publiquement. Mais comment parler à une étoile filante ? Il n'a jamais plus de cinq minutes à lui accorder, à l'exception des moments passés avec Laurence, leur fille aînée, atteinte d'anorexie, ainsi qu'avec sa cadette, Claude. Le 26 novembre 1978, Jacques Chirac est victime d'un grave accident de la route. Atteint de fractures multiples, dont une de la colonne vertébrale qui a failli le rendre paraplégique, il est alité durant cinquante et un jours. Bernadette Chirac profite de cette période de repos forcé pour passer de longues heures à son chevet et tenter de le convaincre du mal que lui font ses deux gourous.

Pourtant, c'est toujours sous leur influence qu'avant les élections européennes de 1979 il commet l'erreur fatale de « l'Appel de Cochin ». Dans un discours antieuropéen virulent, écrit par Pierre Juillet, que n'aurait pas renié Jean-Marie Le Pen, il lance un cri d'alarme : *« Comme toujours quand il s'agit de la France, le parti de l'étranger est à l'œuvre avec sa voix paisible et apaisante. Français, ne l'écoutez pas. C'est l'engourdissement qui précède la paix de la mort. »* Le parti de l'étranger ? Il vise directement le président de la République. Jacques Chirac l'impétueux vient de commettre une faute politique grave. Il le paie cash aux élections, qui voient la liste de l'UDF, emmenée par Simone Veil, arriver largement en tête avec 27,55% des suffrages. Jacques Chirac se retrouve en quatrième position, avec seulement 16,25% des voix pour le RPR, derrière le PS et le PC. Une bérézina politique. Cette fois, il a compris. Dès le lendemain de la déroute, applaudi par Bernadette, il congédie le tandem « maléfique ». Désormais, il ne sera plus le jouet d'aucun gourou.

A 47 ans, Capitaine Chirac remonte sur son cheval, animé par un esprit de vengeance inextinguible. Le venin anti-Giscard, chez lui, est plus vivace que jamais. Lors de l'élection présidentielle de 1981, il complote sans scrupule pour faire battre Giscard, et donc favoriser la victoire de François Mitterrand, le candidat de l'Union de la Gauche. Il dîne même, quelques mois plus tôt, avec le dirigeant socialiste, dans le plus grand secret, au domicile d'Edith Cresson, à Paris. Le « dîner faustien » est révélé par Franz-Olivier Giesbert *(voir p. 85)*, un de ses biographes, quelques années plus

tard. Chirac la canaille est à la manœuvre. L'état-major du RPR, en sous-main, fait voter pour le député de la Nièvre. La trahison est quasi publique. Elle lui collera à la peau très longtemps.

L'homme qui a tant trahi connaîtra, à son tour, plus de dix ans plus tard, la douleur du coup de poignard dans le dos. Elle viendra de son homme de confiance, Edouard Balladur, celui qu'il a propulsé à Matignon, en 1993, pour mieux se préparer lui-même à l'élection présidentielle de 1995. Chirac ne voulait pas d'une nouvelle cohabitation avec le président Mitterrand. Il l'avait déjà vécue de 1986 à 1988, avec à la clé une défaite cinglante. Pas question de réitérer l'expérience. Au très rond et très pondéré Balladur de « gérer » le Machiavel de l'Elysée. Mais rien ne se passe comme prévu. Edouard Balladur s'entend à merveille avec un Mitterrand en fin de règne, affaibli par un cancer. Le locataire de Matignon caracole en tête des sondages, devient la coqueluche du CAC 40. Et, logiquement, les ralliements arrivent en avalanche, dont celui de Nicolas Sarkozy. Chirac, abandonné de tous, à part une poignée de fidèles, dont Alain Juppé et Jean-Louis Debré, n'est plus que l'ombre de lui-même.



ROGER-VIOLLET



En 1984, entouré de Jacques Chaban-Delmas, son adversaire, et de Nicolas Sarkozy, l'ennemi à venir.



Face au Premier ministre Lionel Jospin, jugé fort austère, Jacques Chirac joue les présidents sympas. Il sera réélu en 2002.

➳ Retiré dans son donjon de la mairie de Paris, il est passé du rang de grand fauve à celui de loser magnifique. La trahison de « l'étrangleur ottoman » va pourtant décupler ses forces. Et sa marionnette des « Guignols de l'Info », sur Canal + va le sauver du désastre *(voir p. 52)*. Il est présenté chaque soir le dos criblé de dagues, l'air hagard, encore étonné de tant d'ingratitude. Son chemin de croix, jusqu'au scrutin de mai, le montre en pénitent revenu de tout. Il est en phase de rédemption. Et les Français se mettent à l'aimer de nouveau. Ils l'élisent, à la surprise générale, président de la République, le 7 mai 1995.

Le nouveau chef de l'Etat triomphe sur un volcan : le RPR est désormais une poudrière, divisée entre ses partisans et ceux d'Edouard Balladur. Ces derniers n'ont pas désarmé et, sous la houlette de Nicolas Sarkozy, ont bien l'intention d'engager la guérilla contre lui dès les premiers jours du septennat. Les traîtres ne sont jamais au repos. Scandaleux ? Jacques

RUE DES ARCHIVES/AGIP - GEORGES GOBET/AFP

Chirac n'a-t-il pas agi de la sorte durant toute sa vie politique, sous de Gaulle, puis sous Giscard, enfin sous Mitterrand ? Et ce Sarkozy, il lui ressemble tant. La même voracité, la même impatience, le même culot, le même art de la piraterie. Toujours à courir derrière son ombre, lui aussi. Il aurait fait un formidable Premier ministre s'il n'avait pas trahi. Curieusement, Jacques Chirac ne lui pardonne pas et lui voue un ressentiment éternel. A l'époque des lettres de cachet, il l'aurait sûrement embastillé.

En ce début d'année 1997, le président Chirac a une obsession : il veut « déballaduriser » sa majorité parlementaire, pour pouvoir gouverner tranquillement. Il provoque des élections législatives anticipées. Erreur funeste. En deux ans, le pays a retourné sa veste et fait à nouveau confiance au Parti socialiste. Chirac le manœuvrier s'est pris les pieds dans le tapis et se retrouve avec Lionel Jospin à Matignon. La cohabitation durera cinq ans. Une éternité. Face au très austère Premier ministre, Jacques Chirac joue les présidents sympas, il s'acoquine avec certains ministres socialistes, plaisante avec eux, au cours des voyages officiels.

Le président « tape dans le dos » est de retour. Même en pleine cohabitation, avec une image sérieusement écornée, il sauve les meubles. A tel point que, en 2002, contre vents et marées, après la débâcle de Lionel Jospin, qui n'avait pas mal gouverné, il est réélu dans un fauteuil de président de la République, avec 82,2% des suffrages face à Jean-Marie Le Pen. *« Encore cinq ans ! »* aurait pu s'exclamer sa marionnette des « Guignols ». 2002-2007 : est-ce le mandat de trop, marqué par l'affrontement d'une rare violence entre Dominique de Villepin et Nicolas Sarkozy ?

Que restera-t-il de l'incroyable saga de cet aventurier de la politique ? Une énergie débordante. Une soif de pouvoir jamais assouvie. Un modèle social protégé tant bien que mal. Et surtout deux dates à mettre à son actif, qui resteront à coup sûr dans les livres d'histoire. Le 16 juillet 1995 : Jacques Chirac reconnaît officiellement la responsabilité de l'Etat français dans la déportation des Juifs. Le 18 mars 2003, le président s'oppose à l'intervention occidentale en Irak, sous peine de mettre en danger *« la stabilité du monde »*. On connaît, hélas, la suite.

Depuis sa retraite, en 2007, l'ancien président, après avoir été victime d'une forme de dépression, s'est consacré à sa fondation du Quai Branly, destinée à la défense des arts premiers et des civilisations oubliées. Ses exégètes se sont penchés de plus près sur la face cachée du « baroudeur de la politique ».

« Il a joué au grand couillon toute sa vie pour nous berner, résume Jean-Louis Debré, ancien président du Conseil constitutionnel, sans doute son plus proche ami. *En fait, il parle deux langues, selon ses interlocuteurs. L'une, pittoresque, triviale, drôle, inventive, entre Audiard et l'"Almanach Vermot" ; ou bien la langue de bois des énarques qu'au fond il a toujours méprisés. D'une certaine manière, il ne s'est pas beaucoup aimé. »*

Et ce Sarkozy, il lui ressemble tant. La même voracité, la même impatience, le même culot, le même art de la piraterie.



En mars 2003, Chirac et Villepin s'opposent à l'intervention occidentale en Irak.

C'est sans doute un des mystères de Chirac. Durant les dernières années de sa vie, sa mémoire défaillante n'a pu lui permettre de se confier à livre ouvert. Et c'est peut-être mieux ainsi. Il n'est pas certain, lui qui détestait se dévoiler, qu'il nous aurait raconté comment un adolescent parisien, disciple de Gandhi le pacifiste, qui apprenait le sanskrit, puis le russe, qui traduisait les romans de Pouchkine pour des éditeurs, l'étudiant passionné des civilisations chinoise et japonaise, fou de poésie, s'est perdu dans la politique. La légende raconte qu'à l'Assemblée nationale il lisait des poèmes de Saint-John Perse, dissimulés dans le magazine « Playboy », pour masquer son goût des lettres. Attention fragile ? *« Chacun voit ce que tu parais,* disait Machiavel, *peu perçoivent ce que tu es. »* Chirac le franchouillard masquait aussi par là son peu de passion pour la culture des Lumières, qu'il jugeait trop arrogante, trop sûre d'elle-même. Pour lui, Christophe Colomb n'était pas un pionnier du Nouveau Monde mais un massacreur d'Indiens. Un pilleur de cultures anciennes.

A un visiteur qui lui demandait, récemment, ce qu'il emporterait sur une île déserte, l'ancien président répondit qu'il mettrait dans sa valise quelques objets d'Indiens d'Amazonie ou de Bantous d'Afrique australe. Et, si ce n'était pas trop demander, les Mémoires de Charles de Gaulle. Tout de même... ■

RÉMY DE LA MAUVINIÈRE/AP/SIPA

Chirac de A à Z



Jacques et Bernadette Chirac à la mairie de Sarran (Corrèze), lors du premier tour des élections législatives, le 9 juin 2002.

Politiques, journalistes, amis : "l'Obs" a demandé aux familiers de l'ancien président de livrer quelques anecdotes révélatrices et inédites

AGITÉ

Catherine Nay, journaliste : *« Quand je pense à Chirac, je songe irrésistiblement au western dans lequel il nous a fait vivre après avoir claqué la porte de Matignon en 1976. Grâce à lui, il se passait tous les jours quelque chose à droite, au grand dam de Giscard. C'était sa période alezan effronté. En mars 1979, je suivais le voyage officiel de Giscard au Mexique. J'avais soigneusement étudié tous les dossiers. Mais voilà qu'à Paris Chirac demandait, pour d'obscures raisons, la convocation exceptionnelle de l'Assemblée nationale. Du coup, les rédactions ne s'intéressaient plus du tout au voyage présidentiel. Il nous fallait envoyer de Mexico des papiers sur le nouvel éclat de Chirac… Furieux, Giscard avait répondu à l'offense lors d'un discours prononcé devant les intellectuels mexicains : "Il y a deux sortes de dirigeants : les conceptuels et les agités." »*

BERNADETTE

Jean-Claude Laumont, ancien chauffeur de Jacques Chirac : *« Il allait dans des endroits où il aimait bien se décontracter… Il vaut mieux avoir un patron détendu qu'un patron pas détendu, non ? Quand il était président de la République, on allait à l'Alma, un appartement pas loin*

PATRICK KOVARIK/AFP

du service courrier de l'Elysée. Mme Chirac le cherchait partout. Elle soupçonnait que son mari se rendait à cet appartement… Et faisait même semblant d'aller chercher son courrier pour essayer de savoir où il était. Pourtant, Jacques Chirac ne pouvait se passer d'elle. Comme un petit enfant réclame sa mère. Dix fois par jour, il lui téléphonait. A propos de tout et de rien. »

BIÈRE

Marc Blondel, ancien secrétaire général de Force ouvrière : *« Derrière son bureau, le président Chirac disposait d'une petite pièce où il avait mis une tireuse de bière. Mais il ne savait pas s'en servir. Pour éviter que la mousse ne déborde, il faut mettre le verre de biais. Lui, il le plaçait tout droit. Du coup, il n'y avait pas beaucoup de bière dans le récipient. Alors nous buvions deux coups au lieu d'un. Je ne le lui ai jamais dit. »*

CLAUDE

Encore maire de Paris, Jacques Chirac avise lors d'une réception en ville Pierre Charon, qui s'occupe alors de sa communication : le même Charon qui [a été par la suite] conseiller de Nicolas Sarkozy. *« Monsieur Charon, j'aimerais que vous me raccompagniez à l'Hôtel de Ville »*, lance Chirac. *« Mais bien sûr, monsieur le maire »*, répond Charon. Les deux hommes montent dans la voiture officielle du maire. Chirac : *« Monsieur Charon, j'aimerais que vous me rendiez un service. »* Charon : *« Mais bien sûr, monsieur le maire. »* Chirac : *« J'aimerais que vous cessiez de dire partout que ma fille Claude couche avec tout Paris. »* Jacques Chirac tape alors sur l'épaule du chauffeur : *« M. Charon va descendre au prochain feu rouge. »*

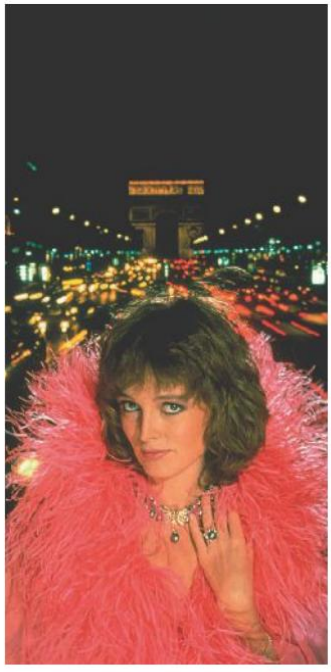
COMA

A la veille de la présidentielle de 1995, Pierre Bédier, député RPR des Yvelines et futur secrétaire d'Etat à la Justice, sombre dans le coma pour une raison inconnue. Il reste plusieurs semaines à l'hôpital entre la vie et la mort. Chirac lui rend visite à plusieurs reprises, dont une fois en compagnie d'un responsable départemental du RPR, qui l'entend exhorter son ami : *« Pierre, réveille-toi ! Je sais pourquoi tu ne veux pas sortir du coma : tu ne veux pas avoir à choisir entre Balladur et moi ! Réveille-toi ! »* Pierre Bédier se souvient : *« Ce qui s'est passé était extraordinaire. Il m'a parlé, m'a touché, comme un sorcier des campagnes d'autrefois, et je suis certain d'avoir senti sa présence. Je m'en suis sorti. Je ne peux m'empêcher de penser que c'est – au moins en partie – grâce à lui. »*





Avec Alain Mimoun, après le marathon de Paris, en 1979. En haut, au Portugal, en 1999.



La fille et conseillère de Jacques Chirac, Claude.

FLINGAGE

Bernard Bled, secrétaire général de la ville de Paris de 1985 à 1995 : *« Chirac a exécuté Michèle Barzach en vingt-quatre heures. C'était en 1989, elle était alors son adjointe aux Affaires sociales et à la Santé à la mairie de Paris, et députée du 15e arrondissement. Un jour, elle signe un article dans "le Monde" fustigeant l'archaïsme du RPR, sans lui en parler. Je la préviens : "Tu vas payer, il ne va pas te pardonner." Le soir, je reçois un coup de fil, c'était Chirac. Il me dit : "Vous supprimez les moyens logistiques de Mme Barzach, sa voiture de fonction, ses collaborateurs, son bureau, sa délégation. Vous serez gentil de me rendre compte tout de suite après." »*

FRACTURE SOCIALE

Charles Pasqua (1), ancien ministre : « [En 1991,] *Jacques Chirac ayant appris la publication de "la Priorité sociale" m'interpelle finement : "Alors tu as décidé de devenir la Mère Teresa du RPR ?" Plus tard, il osera me dire à plusieurs reprises : "Charles, ce n'est pas moderne."* [En 1995,] *Jacques Chirac fait sans vergogne de la "fracture sociale" le thème* ➤➤

↠ *central de sa campagne. Si Philippe Séguin et moi étions convaincus de la nécessité de conduire une autre politique, que dire de la soudaine conversion de Jacques Chirac !* »

(1) « Ce que je sais… », Seuil, 2007.

GALIPETTES

Jean-François Probst, ancien collaborateur de Chirac à Matignon : « *A la fin de l'année 1975, Jacques Chirac faisait une grande tournée aux Antilles. Il termine son périple par la Guyane. Au programme : messe de minuit dans le village reculé de Maripasoula, en pleine forêt. Des cases indiennes ont été préparées pour le Premier ministre et sa suite. Il y a là une journaliste très charmante dont tout Paris sait Jacques Chirac très épris. Elle est accompagnée de son mari, lui aussi journaliste. Pourtant, personne n'est surpris de constater, à un moment donné de la soirée, l'absence de Chirac et de la jeune femme, qui s'isolent longuement dans une case… Quand, pressé par son entourage, il s'est résolu à rompre avec cette jeune femme, j'allais, à sa demande, lui porter des chocolats dans la clinique où elle cachait sa tristesse.* »

GISCARD

C'était une des histoires favorites de Chirac, destinée à montrer que Giscard ne comprenait rien à rien, à la diplomatie en général et au monde musulman en particulier. En 1979, Saddam Hussein suggère à Chirac de dissuader Giscard d'accueillir l'ayatollah Khomeini. Réponse de Giscard : « *Pas du tout. Nous allons accueillir Khomeini à Neauphle-le-Château. Le shah, avec qui j'ai d'excellentes relations, ne nous en voudra pas. Et si les islamistes prennent le pouvoir, ils seront reconnaissants à la France d'avoir hébergé leur Guide.* » Las, quand les islamistes prirent effectivement le pouvoir, ils rompirent avec tout l'Occident, y compris la France.



Dans les jardins de l'Elysée, en 2002.



Lors d'un voyage aux Antilles, en 1975.

Conclusion de Chirac : « *Tout ce qu'on a gagné dans l'affaire, c'est qu'aujourd'hui, à Téhéran, il y a une rue Neauphle-le-Château.* »

JOCKEY

En 1976, quelques mois avant la première élection d'un maire de Paris, Jacques Chirac avait conclu une réunion consacrée à son éventuelle candidature par ces mots : « *Pierre, je ne la sens pas cette candidature, mais si vous le dites, on va le faire.* » Pierre, c'était Pierre Juillet, son mentor de l'époque. A peine élu, Chirac se retrouve dans le bureau de Pierre Juillet, rue Vaneau, en compagnie de son autre mentor, Marie-France Garaud, qui lui lance : « *Jacques, vous pourriez dire : merci Pierre.* » Chirac se tortille, n'émet pas un son. Alors, Juillet, en souriant : « *Laissez, Marie-France. Est-ce que vous avez déjà vu un cheval remercier son jockey ?* » Selon Marie-France Garaud, Chirac n'a pas relevé…

MÉMOIRES

« *Ecrire ses mémoires, n'est-ce pas un exercice difficile ?* » ont demandé des amis à Jacques Chirac. « *Absolument pas,* a répondu l'ex-président. *Le plus compliqué, c'est de veiller à ne dire du mal de personne.* » Avant d'ajouter : « *Evidemment, Giscard a eu tort de m'insulter* [en suggérant que sa campagne de 1981 avait été financée par Omar Bongo, NDLR] *au moment où je relisais mes épreuves…* »

MORSURES

Bruno Legrand, dresseur de Sumo, le chien de Jacques Chirac : « *Sumo avait sept ou huit mois quand il a commencé à poser quelques petits problèmes. Alors madame est venue chez moi, à la campagne, conseillée par des amis du show-biz. Le petit chien – 4-5 kilos – était extrêmement remuant, avec un caractère très pointu. Il dormait dans les chambres et avait tendance à faire des dégâts,*

DEREK HUDSON/CONTOUR VIA GETTY IMAGES - GILBERT UZAN/GAMMA-RAPHO

à manger les chaussures dans le dressing et les livres précieux. Il n'obéissait pas... Madame était très motivée pour faire évoluer le comportement du chien. Mais ce qui était très difficile, c'était de modifier la "câlinothérapie" de monsieur, qui ne renonçait pas à lui donner à manger à table. Si le maître est trop cool, il ne tient pas son rôle de leader social. Alors, quand Mme et M. Chirac ont quitté l'Elysée, il y a eu une rupture du rituel de routine. Et quand le président a été mordu la première fois, je n'ai pas été surpris. J'avais prévenu qu'un jour ou l'autre, il se ferait bouffer. »

PRÉSIDENT

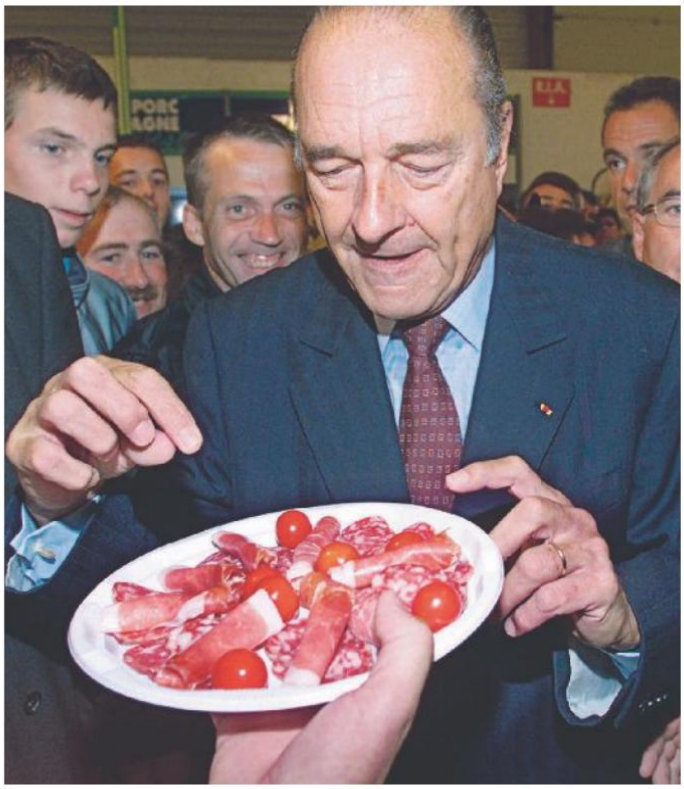
Catherine Pégard, ex-journaliste, [ancienne] conseillère de Nicolas Sarkozy : « *Ce soir de janvier 1995, nous devions dîner, Denis Jeambar – qui dirigeait alors la rédaction du "Point" – et moi, avec Jacques Chirac pour préparer l'entretien qu'il nous accordait au moment du lancement de sa campagne présidentielle. Les sondages restaient épouvantables, ses soutiens l'avaient abandonné, ses amis les plus proches ne cachaient plus leurs doutes. Il était seul. Et nous, nous étions très ennuyés : "le Point" venait de changer le jour de sa parution et sortirait juste avant le meeting du candidat. Plus question d'interview ! Jacques Chirac, en l'apprenant, mit de côté ses fiches, et le dîner – une exception, car il les refusait toujours – fut passionnant. Chirac était disert, drôle, caustique... A la fin vint la question rituelle de Chirac à ses hôtes : "Vous avez une voiture ?" Dans l'escalier d'honneur, soudain il s'arrête, met la main sur mon épaule : "Vous ne croyez pas le moins du monde que je serai président de la République. » Je restais sans voix. Il reprend : « Et pourtant, le 7 mai, c'est moi qui serai élu. » Je me souviens de son regard... J'ai compris, à cet instant, qu'il pouvait bien avoir raison.* »



Avec le sumo Akebono, à Tokyo, en 1998.



En 2006, à l'Elysée, le peintre Zao Wou-ki devient Grand Officier de la Légion d'honneur. Ci-dessous, à Rennes, en 2001.



SANDWICHS

Alain Juppé, ancien Premier ministre : « *Quel que soit l'endroit où je me déplaçais avec Chirac, il prenait toujours soin de faire faire un stock de gros sandwichs corréziens, confectionnés avec du pain de campagne farci de cochonnailles en tout genre. Bien entendu, il n'était pas question que je ne l'accompagne pas dans cette dégustation. Il insistait généralement pour que j'en mange deux de suite, car il me trouvait trop maigre ! Les fois où j'ai cédé, je sortais de l'avion complètement barbouillé. Comme il me sentait réticent, il en avait même parlé à mes parents : "Il faut le faire manger, ce petit."* »

SUMO

Vers 2003-2004, Jacques Chirac reçoit l'un de ses anciens ministres pour évoquer la situation politique. Au bout de quelques minutes, il s'excuse : « *J'ai un truc urgent à faire, tu n'as qu'à m'attendre là.* » Quand Chirac revient, il jauge son visiteur avant de lancer : « *A toi, je peux le dire : j'étais parti voir le résultat d'un combat de sumo.* »

ZAO WOU-KI

Zao Wou-ki, peintre chinois : « *Jacques Chirac est un vrai connaisseur de la poésie et de la civilisation chinoises. Et notamment des Hans, qui le fascinent, car ils ont réussi à unifier la Chine. Au cours d'un dîner, nous lui avons apporté un livre sur la calligraphie des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Ses doigts glissaient sur les pages, il suivait parfaitement. Au cours de son second mandat, nous lui avons offert un immense poème de vingt mètres de long, rapporté d'un voyage à Taïwan. Il était ravi, enchanté, comme un enfant. Le lendemain, il nous a appelés à plusieurs reprises pour demander des explications supplémentaires.* » ■

ARTICLE PUBLIÉ LE 29 OCTOBRE 2009.

AFP - PATRICK KOVARIK/AFP

“Dans une campagne électorale, quand vous voyez un buffet, il faut manger. Quand vous voyez des toilettes, il faut y aller.”

« Libération », mars 1995

“Si Philippe Séguin était Premier ministre, au bout de huit jours il proposerait sa démission, et je serais trop content d’accepter”

Cité par Pierre Mazeaud, 1996

“Tout le monde s’extasiait devant ce qu’on appelait le ‘parler franc’ de Rocard. Il parlait franc et ne disait rien.”

Cité par Thierry Desjardins, 1995

“Avez-vous le sentiment d’avoir changé depuis votre élection ? – J’ai changé de bière. Je suis passé de la Corona à la Kronenbourg 1664.”

« Le Fiasco », par Ghislaine Ottenheimer, 1996

“Moi, je ne vois pas tout le temps la main de Mitterrand dans la culotte de ma sœur.”

« Libération », mai 1995



Epiphanie 2003 à l’Elysée.

“Je sais que j’ai une gueule de droite, mais on ne peut pas se refaire.”

TF1, janvier 1978

“Pour moi, la femme idéale, c’est la femme corrézienne, celle de l’ancien temps, dure à la peine, qui sert les hommes à table, ne s’assied jamais avec eux et ne parle pas.”

« Le Figaro Magazine », janvier 1978

“Sarkozy, il faut lui marcher dessus. Pour deux raisons. Un, c’est la seule chose qu’il comprenne. Deux, ça porte chance !”

« Le Fiasco », par Ghislaine Ottenheimer, 1996

“Je n’aime pas les questions d’intellectuels qui se branlent tellement fort qu’ils en mettent plein les murs.”

« Libération », 17 février 1995

“Comme tous les veaux, naturellement, ne peuvent pas devenir des bœufs, alors il faut bien aussi les manger. D’où l’importance de la tête de veau.”

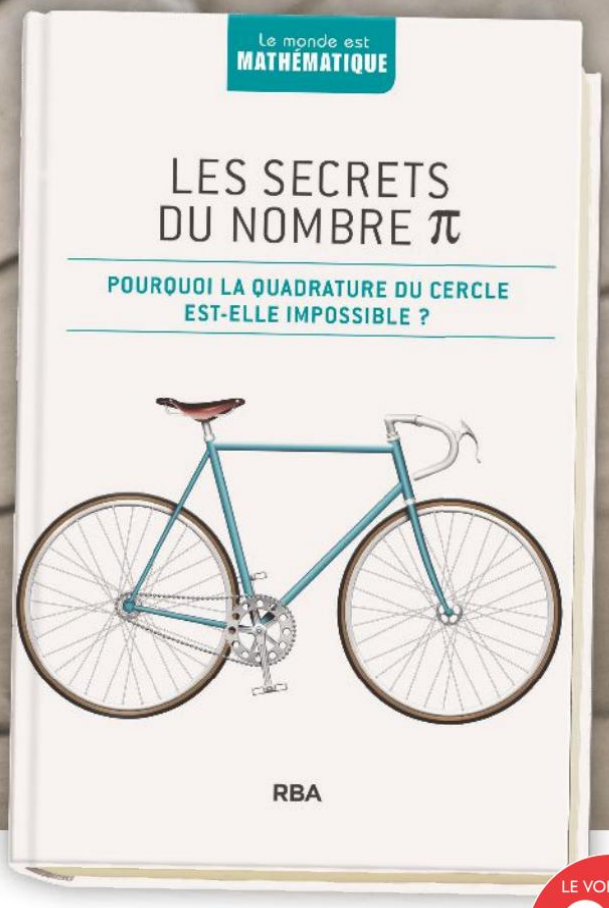
Londres, mai 1996

“Les prévisions sont difficiles, surtout quand elles concernent l’avenir.”

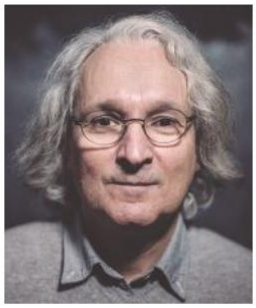
« Le Figaro », février 1993

PATRICK KOVARIK/AFP

Les mathématiques, une autre façon de déchiffrer le monde.



Le monde est MATHÉMATIQUE



© Edouard Caupeil/Pasco

UNE COLLECTION

L'OBS

présentée par

Étienne Ghys
de l'Académie
des sciences

LE VOLUME 6
9,99 €*
SEULEMENT

Le monde qui nous entoure serait indéchiffrable sans les mathématiques : les lois de l'harmonie dans l'art et la nature, les secrets du codage des cartes bancaires, la cartographie...
Avec ces ouvrages, déchiffrez enfin les grands mystères des mathématiques.



www.collection-lemondeestmathematique.fr

EN VENTE CHAQUE SEMAINE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

*Chaque volume de la collection est vendu au prix de 9,99 €, sauf le n° 1, offre de lancement au prix de 3,99 €. Offre réservée à la France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles. Visuels non contractuels. RCS B 533 671 095

CHIRAC *caricaturé*

Durant cinquante ans de vie politique, de Cabu à Wiaz, il a été l'une des cibles préférées des dessinateurs de presse



Mai 1995 : Chirac est élu président et Cabu, en une de « Charlie », ne le rate pas.

TEXTES ET DESSINS © V. CABUT



Dans « Charlie Hebdo » ou « le Canard enchaîné » Cabu s'est longtemps payé la tête de Chirac. Ici en 1977.

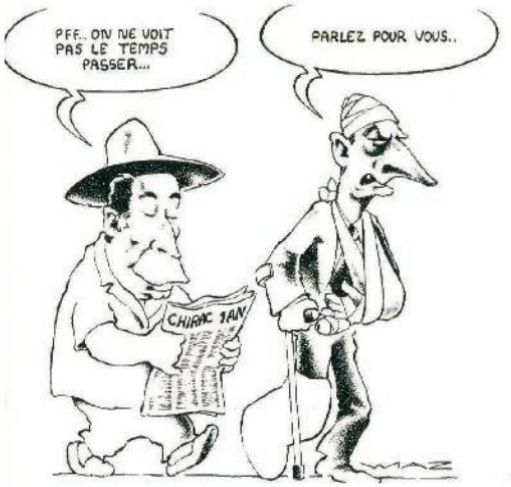


Johnny et « Chichi », la même cote inoxydable, le même visage de la France ?



« Charlie Hebdo », 1996.

Wiaz, dans « le Nouvel Observateur », le 16 mars 1987...





« Le Nouvel Observateur », le 12 février 2004.

TEXTES ET DESSINS © V. CABUT - WIAZ



1983, campagne électorale dans le 15e arrondissement de Paris.

2

Les sept vies de CHIRAC

JACQUES TORREGANO/DIVERGENCE

CHIRAC *Le Corrézien*



Alors président du conseil général, Jacques Chirac se promène à Sainte-Féréole, où il est aussi conseiller municipal.

LÀ OÙ TOUT A COMMENCÉ

A coups de tapes sur l'épaule et de subventions, le jeune énarque parisien a transformé ces terres de gauche en une redoutable base arrière au service de ses ambitions

PAR *FRANZ-OLIVIER GIESBERT*

Cet homme est dangereux : c'est en l'observant en Corrèze, dans son terroir, qu'on se rend compte que Jacques Chirac est, pour la gauche, l'ennemi numéro un. Parce qu'il est du bois dont on fait les fascistes ? Non, ce serait trop simple, mais parce qu'il a su s'imposer sur les vieilles terres « républicaines » du Limousin et qu'il parvient à séduire, là-bas, une fraction non négligeable de socialistes et de communistes. Par quel truc ? Il vaut la peine de démonter cette redoutable mécanique...

La troisième circonscription de Corrèze, celle qui l'élit régulièrement depuis 1967, est, curieusement, le fief de la gauche. A la dernière présidentielle, François Mitterrand y a même obtenu 52% des voix. Pourtant, Jacques Chirac qui cherche à retrouver son siège le 14 novembre, à la suite de la démission de son suppléant, a l'air bien sûr de lui. Il l'est parce qu'il compte sur les « mitterrandistes-chiraquiens ». Et il y en a...

Cette haute Corrèze, économiquement pauvre mais riche en hêtraies et en sapinières, c'est un monde à part. [...] Des maires de petits villages comme Saint-Exupéry, Mestes ou Bar, penchent à gauche ? Cela ne les empêche pas, après avoir critiqué la politique gouvernementale, d'indiquer en guise de conclusion : *« Mais Chirac, c'est mon ami. »* Débat tranché.

Le système Chirac, en Corrèze, ne repose que sur « l'amitié ». Il y a d'abord la volonté glacée d'un homme qui est arrivé en 1966 – à 34 ans –, dans un pays rétif au gaullisme et qui a conquis les villages un à un, à force de nuits blanches. *« A cette époque,* raconte-t-il, *je prenais un train qui arrivait à Ussel à quatre heures et demie du matin. Aussitôt arrivé, je prenais une douche et je tenais ma permanence dès cinq heures. Vous me croirez si vous le voulez mais il y avait toujours du monde ! Il m'arrivait aussi de faire le trajet en voiture : alors tout en conduisant je jetais de temps en temps un coup d'œil sur mon carnet de notes puis je dictais au magnétophone mon courrier pour les Corréziens. Le micro était attaché à mon cou. »*

Second élément-clé du système Chirac, après la ténacité : l'organisation. Depuis qu'il s'est installé dans le département, il emporte d'assaut les subventions. L'Etat, là-bas, c'est lui. Sans vergogne. Même les hommes forts du corps préfectoral en Corrèze sont des « chiraquiens » notoires. [...]

Venu naguère en homme providentiel, il se targuait d'être l'antenne du pouvoir en Corrèze et de faire avancer très vite les dossiers. Il était, d'une certaine façon, le « candidat officiel » façon Second Empire. Plus maintenant. Il a peu à peu affiné ses méthodes.

Certes, pour la plupart des Corréziens, Chirac est toujours le « Messie » qui apporte la manne, et on lui rend, dans presque tous les villages, les mêmes actions de grâce. (*« Notre gendarmerie, c'est Chirac. Notre route, notre stade, notre plan d'eau, notre maison de retraite, notre école maternelle, c'est Chirac. »*) A quelques pas de l'église d'Ussel, une épicière m'a dit, sur fond de boîtes de conserve et de bouteilles de vin : *« Après tout ce qu'il a fait pour nous, il faudrait être bien ingrat pour ne pas voter Chirac. »*

Ce procédé, Gérard Denecker, secrétaire de la fédération du PS de la Corrèze, l'appelle à juste titre *« l'assistance ». « Jacques Chirac demande aux concitoyens de lui faire confiance. Après quoi, il les prend en charge, c'est-à-dire qu'il leur distribue l'aumône avec l'argent public qui, de toute façon, leur revient. »* [...]

JDF/PIX/VISUAL PRESS AGENCY



En mars 1979, Bernadette Chirac est candidate aux cantonales à Sarran. Elle sera élue, et réélue jusqu'en 2011.

Jacques Chirac, dira-t-on, achète les électeurs de gauche, il les anesthésie avec les deniers publics. C'est une explication rassurante pour l'esprit. Seulement voilà : contre toute logique politique, l'ex-Premier ministre a fait la conquête de certains sympathisants du PC ou du PS. Avec quelques « trucs » simples : une tape sur l'épaule, un mot gentil ou une lettre manuscrite. *« Pas de mystère. A chaque fois, pour assurer mon élection, il faut arithmétiquement que 10% des communistes de la circonscription votent pour moi. »*

Son secret : *« les relations personnelles »*. C'est fou ce qu'il a comme « copains » là-bas. Sur les champs de foire comme dans les bistrots, [...] Chirac n'a plus rien de l'énarque tranchant comme un couteau de cuisine qui officie à Paris. Au contraire, il écoute – ou fait semblant –, il prend sagement des notes, il apporte de temps en temps une suggestion. [...] En haute Corrèze, on est flatté que l'ex-Premier ministre – *« un futur président de la République, pour sûr »* – s'occupe avec tant d'attention de toutes les petites choses de la vie. [...]

Mais Chirac veut aussi apparaître comme un politicien ouvert et tolérant. Partisan de l'alternance, par exemple : *« Une équipe au pouvoir pendant vingt ans, cela présente les inconvénients de la routine. »* Il serait donc, en principe, pour l'arrivée de la gauche au pouvoir. Mais voilà, il y a ce maudit « programme commun » : *« La plupart des dirigeants de la gauche – et notamment ceux du PS – souhaitent préserver les libertés,* dit-il dans une réunion publique. *Mais les structures collectivistes qu'ils nous proposent ne permettront pas, malgré leur bonne volonté, l'exercice de la liberté. Je peux me tromper. Mais on ne joue pas la liberté à la roulette russe. »* [...]

Un mécontentement commence pourtant à sourdre dans les petites fermes en pierre de la haute Corrèze. Il vise peut-être moins Chirac que le président de la République. L'ex-Premier ministre, pourtant, se dit solidaire de Valéry Giscard d'Estaing. Devant ses électeurs, il défend même sa politique, sans nuance aucune.

C'est sa faille, et c'est aussi la chance de la gauche. Socialistes et communistes ont, d'évidence, repris espoir dans cette circonscription. D'abord, ils n'ont pas un mauvais dossier, loin de là : si Chirac a freiné le déclin économique du département, il ne l'a pas stoppé. [...]

C'est pourtant peut-être avec le même pragmatisme populiste et mystificateur que Jacques Chirac s'en ira, bientôt, à la conquête de la France. ■

ARTICLE PUBLIÉ LE 8 NOVEMBRE 1976

AFP

JACQUES CHIRAC PAR FRANÇOIS HOLLANDE



Comment oublier notre première rencontre? C'était aux élections législatives de juin 1981, Mitterrand venait de s'installer à l'Elysée. Une vague rose était annoncée dans tout le pays. Je me présentais dans son fief d'Ussel. Je n'avais que 27 ans, et lui avait gouverné la France. J'étais allé lui porter la contradiction dans une réunion de la circonscription. Du fond de la salle, j'avais rappelé que je l'avais sollicité par courrier pour l'organisation d'un débat contradictoire. Il eut la malice de répondre que, en tant que collègue de la Cour des comptes, j'aurais dû lui envoyer une lettre manuscrite et non pas dactylographiée. Savoureuse pirouette dont nous avons beaucoup ri quelques années après! Durant la campagne, il s'était dépensé comme si c'était son dernier combat politique. Il avait raison. Je ratai le ballottage de quelques voix.

Dix ans plus tard, le débat que j'espérais eut lieu. Nous étions, l'un et l'autre, députés de Corrèze. Lui, venait de perdre l'élection présidentielle. On le disait touché, défié au sein même de son parti. A ma grande surprise, je trouvai l'homme apaisé, convaincu que son heure viendrait à nouveau. Il me parlait d'agriculture, de ruralité, de nos territoires où il faisait bon vivre, même si l'on doutait déjà de leur avenir. Maire de Paris, il était heureux de rappeler son ancrage corrézien.

En 1997, quand Lionel Jospin entra à Matignon, je devins le premier secrétaire du PS, et, dans cette longue cohabitation, il me revint de porter des coups au chef de l'Etat chaque fois qu'il s'affichait chef de l'opposition. Je ne lui passais rien. Au cours d'une cérémonie à l'Elysée pour la remise de la Grand-Croix de l'Ordre national du Mérite par le président au Premier ministre, comme le veut la tradition républicaine, Chirac me prit à part et, presque affectueux, me glissa: *« Vous êtes dur avec moi, mais, vous savez, j'ai été moi aussi chef de parti, et je n'ai guère épargné François Mitterrand, je sais ce que la joute politique exige. Il y a des codes, nous les connaissons, mais j'apprécie que vous respectiez ma personne, comme je l'avais toujours fait à l'égard de mon prédécesseur. »*

Réélu président, en 2002, dans les conditions que l'on sait et qui m'avaient conduit à voter pour lui, il m'adressait régulièrement des messages sur mes interventions à l'Assemblée, notamment sur la laïcité, à l'occasion du rapport Stasi, ou sur d'autres sujets.

En janvier 2005, avant le référendum sur le traité constitutionnel européen, j'eus un entretien avec Jacques Chirac à l'Elysée. Là, il me fit cette confidence: « *Vous avez convaincu une majorité des socialistes de voter en faveur du "oui". Ce ne fut pas simple pour vous. Eh bien sachez que pour le traité de Maastricht, alors que je soutenais le "oui", je fus hué pour la première fois par mes propres militants, dans le parti que j'avais fondé. Ce jour-là, j'ai su que je deviendrais président de la République, parce que j'avais choisi l'intérêt de mon pays avant celui de mon parti.* »

Durant les douze années qu'il a dirigé la France, Jacques Chirac n'a pas manqué une seule cérémonie des vœux en Corrèze. Il avait toujours un bon mot pour un ami, une tape dans le dos pour un anonyme, une accolade pour les enfants. Il se prêtait bien volontiers à ce rite. Je le vis plus souvent encore après qu'il eut quitté l'Elysée. J'eus alors l'occasion de découvrir son immense érudition et son insatiable curiosité pour les arts premiers, les civilisations asiatiques et l'Afrique. Dans son musée de Sarran, en Corrèze, il me parlait de la Chine, du poids qu'elle allait avoir sur le monde. Il évoquait l'Amérique, qu'il connaissait depuis longtemps et avec laquelle il avait gardé un lien affectueux qui ne l'avait pas conduit pour autant à suivre son aventure lors de la guerre en Irak. Il me rappelait ses négociations à Bruxelles. Là où il avait bataillé comme jeune ministre de l'Agriculture, là où il avait su comme président faire avancer l'Europe sans parvenir toujours à convaincre les Français. Et il regardait la vie politique avec un mélange d'amusement et de tristesse, selon les personnages sur lesquels nous pouvions échanger. Après 2012, il souriait de savoir que la Corrèze avait pu donner deux présidents à la République. Je l'ai vu décliner physiquement, s'immobiliser, lui qui avait toujours été en mouvement.

Jacques Chirac était un combattant, il avait pu être dur, féroce même avec ses adversaires. Il était parti à l'abordage tant de fois, dans des campagnes jamais faciles. Et pas toujours victorieuses. Mais il avait tenu. Il avait voulu aller jusqu'au bout d'un destin qu'il n'avait pas forcément conçu avant que la politique ne s'emparât de lui. Et il était parvenu à être élu président, au moment même où beaucoup de ses amis l'avaient abandonné. Ce que le jeune hussard n'avait pas pu conquérir, le sage républicain l'avait arraché.

Jacques Chirac avait beaucoup sacrifié de sa vie personnelle pour offrir tout son temps aux missions qu'il s'était promis d'accomplir. Il avait dû acquitter ce prix pour exercer pleinement ses mandats et servir sincèrement ses idées. Je ne les ai pas toutes partagées, sauf une qui est le fondement de notre engagement commun: la dignité humaine. C'est pourquoi il aimait tant les gens, surtout les plus simples. Et si Jacques Chirac a tant souffert dans les dernières années de sa vie, ce n'est pas seulement de la maladie qui le diminuait, c'est de ne pas avoir pu partager autant qu'il l'aurait voulu son bonheur d'être parmi les Françaises et les Français. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR S.R.

JOEL SAGET/AFP

CHIRAC Le Parisien

LE BAROUDEUR DE L'HÔTEL DE VILLE

Le premier maire élu de la capitale est un stakhanoviste qui impose sa cadence à son administration et s'entoure de fidèles dévoués à son grand dessein : faire de son mandat un tremplin pour viser plus haut

PAR *FRANZ-OLIVIER GIESBERT*

Que se passe-t-il à Paris ? Depuis plusieurs mois, les lumières brillent bien après minuit à certaines fenêtres de l'Hôtel de Ville, et le ballet des voitures officielles, commencé à 7 h 30 du matin, s'achève tard dans la soirée – au petit matin, parfois. L'agitation est telle que l'on pourrait croire que le maire et son équipe préparent tous les jours quelque obscur complot. Ou bien, qu'ils font la fête. Mais non. Jacques Chirac a simplement imposé sa cadence à l'administration de la capitale. Son objectif est, paraît-il, de réveiller cette Belle au bois dormant qui s'appelle Paris.

Chirac ne ménage pas sa peine. Après avoir passé la première partie de la matinée à la tour Montparnasse, siège du RPR, il bûche tous les jours pour la Mairie, de 11 heures jusqu'à 23 heures ou plus. Un week-end sur deux, il se rend dans sa circonscription d'Ussel, en Corrèze. Et quand il reste à Paris, le dimanche, c'est pour convoquer, à l'heure de la grand-messe ou des vêpres, ses collaborateurs en séance de brainstorming. Toute la semaine, il les harcèle au téléphone ou les bombardes de notes. Ils disent, flattés : *« Chirac nous persécute. »*

Pourquoi tant de zèle ? D'abord, bien sûr, parce que le premier maire élu de Paris est un stakhanoviste-né : le travail est l'occasion, pour lui, d'une immense fuite en avant – comme si ce personnage balzacien recelait en lui d'insondables angoisses – et sa résistance physique est à toute épreuve. Question de nature : *« Je suis un peu fatigué aujourd'hui,* dira sans affection Super-Chirac. *Je n'ai dormi que trois heures. Pour avoir mon compte de sommeil, il me faut quatre heures et demie. »* [...]

Si Chirac se dépense tant, c'est parce qu'il compte ériger sa mairie en citadelle. Avant les élections de 1978, il lui faut fortifier son réduit parisien contre la gauche et contre... Giscard. Le voici donc qui s'emploie à faire la conquête de Paris avec les mêmes trucs qu'il a expérimentés dans sa circonscription de Corrèze.

Quels trucs ? L'« effet Chirac » repose, à Paris comme à Ussel, sur trois principes fondamentaux : l'équipe, formée de « copains » dévoués corps et âme à leur chef, quadrille systématiquement le terrain électoral ; Chirac descend tout le temps « au peuple », auquel il dispense abondamment poignées de main et tapes sur l'épaule ; le « coup par coup » tient généralement lieu de politique.

Attention ! Pour que l'« effet Chirac » soit efficace, il faut qu'il atteigne l'électeur de base. Or Jacques Chirac n'est plus membre du gouvernement. Il est même l'objet de la rancune présidentielle. Qu'importe, puisque c'est aujourd'hui un personnage considérable. A la Mairie de Paris, il a sous ses ordres une armée de 36 000 fonctionnaires municipaux et il dispose d'un budget de 7,2 milliards de francs. Il reçoit Léonid Brejnev. Protocolairement, il passe avant les ministres. Il ne se gêne d'ailleurs pas pour les convoquer dans son bureau. Il y a plusieurs semaines, René Haby, ministre de l'Education, lui téléphone : *« Il faut qu'on se voie... Qu'est-ce qu'on fait ? Vous venez ou c'est moi qui me déplace ? »* Alors, Chirac : *« Vous n'imaginez tout de même pas, René, que le maire de Paris ira faire la queue dans les ministères. »* Après René Haby, Simone Veil, Robert Boulin et bien d'autres ont été reçus en audience à l'Hôtel de Ville. ➤➤



Jacques Chirac en 1977, dans son bureau récemment conquis de l'Hôtel de Ville.

HENRI BUREAU/CORBIS.VCG VIA GETTY IMAGES

➳ Ce Premier ministre bis a même mis en place un gouvernement. Il résume, mieux que tout, la pensée politique du maire de Paris : celle d'une droite populiste et musclée, fille adultérine du gaullisme et du radicalisme, qui a pour seule religion l'efficacité. Amalgame de toutes les espèces de la faune majoritaire parisienne, de la limande au squale, ce cabinet a deux « ministres des Affaires étrangères » : Maurice Couve de Murville et Pierre-Christian Taittinger.

Il compte aussi un « médiateur », Michel Junot, ex-préfet recyclé dans les affaires, chargé de régler les conflits entre l'administration et les Parisiens. Trente cas lui sont soumis tous les jours. [...] Chose étrange, à l'heure où tout le monde ou presque est d'accord pour condamner la politique du « tout-béton » menée longtemps à Paris, deux « bétonneurs », et non des moindres, sont aussi



Roger Chinaud, Jacques Chirac et Alain Juppé en visite dans le 18e arrondissement.

aux avant-postes. L'un, Christian de La Malène, premier adjoint chargé des finances, fut pendant onze ans le maître occulte de la ville, qu'il a largement contribué à défigurer. Les tours, les radiales, c'est lui. On a dit de cet homme ascète et discret : *« Là où il passe, l'herbe ne repousse pas. »* L'autre « bétonneur », c'est Maurice Doublet, chargé de mission au cabinet. Il est resté préfet de Paris de 1966 à 1975. Neuf ans d'opérations d'urbanisme grandioses. Neuf ans de béton.

On trouve de tout dans le curieux équipage du maire de Paris. Du stendhalien : Michel Boutinard-Rouelle, ancien élève de l'ENA, chef de cabinet du maire. C'est un esprit non conformiste qui bouscule volontiers les habitudes et les hommes du RPR. De l'ultraclassique : Denis Baudouin, ancien attaché de presse de Georges Pompidou. Son rôle : « vendre » Paris en France et à l'étranger. *« Je m'occupe aussi de Jacques »*, convient-il. Il s'en occupe même très bien : les photos du maire de Paris remplissent les colonnes du « Figaro », de « France-Soir » et du « Parisien libéré ». De l'à-tout-faire : Jean Tiberi, deuxième adjoint et patron du RPR à Paris, connaît tous les recoins de ce théâtre d'ombres qu'est la droite parisienne. [...]

Voilà donc l'équipe qui a pris Paris en main, avec Chirac. Pour en faire quoi ? Les élus de gauche reprochent au maire de la capitale de n'avoir pas de dessein. Certains chiraquiens en conviennent, en aparté. Pour eux, l'ancien Premier ministre n'a pas de grands projets pour sa ville. Jacques Chirac leur donne à tous raison quand il dit au « Nouvel Observateur », dans un claquement de mâchoire : *« Les grands desseins, moi, je m'assois dessus. »* Mais non...

Chirac a d'évidence un grand, un très grand dessein : la chiraquisation de Paris. Elle est commencée. [...] Il a fait des vingt commissions d'arrondissement des sortes d'antennes électorales, investies de militants RPR et de candidats battus de la majorité. Il a supprimé du règlement du conseil municipal les questions écrites ou les questions orales avec débat, qui auraient permis aux élus du PS ou du PC de faire davantage entendre leurs voix. [...] Hormis quelques experts des affaires parisiennes, rares sont les élus de la gauche qui parviennent à tenir tête au maire.

Ce n'est pas tout. Jacques Chirac, qui a toujours su flairer les vents, est en train de corriger en douceur la politique du précédent conseil. Il annule les projets « assassins » de sa propre majorité : la voie radiale Vercingétorix, qui devait balafrer Paris (de la porte de Vanves à la tour Montparnasse), ne verra pas le jour ; le marché du Carreau du Temple ne sera pas démoli... Plus grave : le maire n'hésite pas à puiser, parfois, dans la boîte à idées de la gauche. Il s'est mis au « vert », lui aussi. Il fait planter 5 000 arbres. Il reprend, en la transformant, la proposition de Jack Lang, conseiller socialiste, d'aménager une grande promenade dans la capitale : du 2 au 16 août, les piétons auront droit à un parcours fleuri entre l'Arc de Triomphe et Notre-Dame. La place de la Concorde sera interdite à la circulation. [...] De petites recettes qui font les grands notables.

Ce notable-là, bien sûr, parle d'imprimer *« sa marque »*. Il se corrige aussitôt : *« Pardon, la marque du... temps. »* Quelle marque ? Ecoutons Chirac : *« Je ne vois aucune différence entre Paris et Ussel, voyez-vous. Il s'agit dans les deux cas d'une collection de villages. Paris est une ville latine, une ville de cafés, de places, de squares. Au lieu de les démolir, il faut développer les activités industrielles et la vie culturelle. Paris doit être à nouveau le carrefour des peintres, des musiciens, des poètes, etc. J'ai décidé à cet effet de lancer 250 centres ou ateliers de création dans la capitale. »* Du vent ? Peut-être. Mais il souffle fort...

Que peut faire la gauche pour casser l'« effet Chirac » ? Protester ? Elle proteste. Les communistes ont arrêté leur diagnostic : *« Chirac,* disent Henri Meillat et Christiane Schwartzbard, *cherche à faire croire que l'on peut changer la vie dans la ville sans changer de cap sur le plan gouvernemental. Il jette de la poudre aux yeux. »* Même son de cloche chez les socialistes. Jack Lang, paraphrasant Mitterrand sur Giscard, déclare : *« Chirac sautille sur les problèmes. Il n'a aucune politique d'ensemble en matière de logement ou d'industrialisation. Il ne fait que des coups publicitaires. »* Tout cela, la gauche parisienne ne rate jamais une occasion de le dire et le redire. [...] Mais ses propos se perdent, hélas ! sous les lambris. Insensible aux attaques, la « machine Chirac », que le PS et le PC ont laissée s'installer à Paris, ne fait que se consolider et se renforcer. ■

ARTICLE PUBLIÉ LE 1ER AOÛT 1977

WITT/SIPA

JACQUES CHIRAC PAR FRANÇOISE DE PANAFIEU

Députée de Paris pendant près de vingt-cinq ans en cumulé, l'ancienne maire du 17e arrondissement et ministre du Tourisme dans le gouvernement d'Alain Juppé était une fidèle

Si Paris a été un atout pour Jacques Chirac, il a d'abord été une chance pour notre capitale.

L'aventure a commencé en 1977, avec une candidature surprise et une campagne éclair. Paris se dote pour la première fois d'un maire élu au suffrage universel, et quel maire ! Il rompt immédiatement avec l'époque préfectorale. Dorénavant, Paris a un chef, qu'on se le dise ! Un chef qui entend, après 1981, représenter l'opposition aux socialistes et à François Mitterrand, président de la République ; un chef qui existera sur la scène internationale en recevant à l'Hôtel de Ville les plus grands chefs d'Etat et le pape : le moyen d'occuper le devant de la scène à partir de Paris.

La fonction était à construire, et nombreux sont ceux qui le rejoignent dans cette aventure passionnante ; il s'appuie sur les grands élus parisiens, il nomme de hauts fonctionnaires compétents à la tête de son administration municipale et il s'entoure de jeunes élus dont il fait ses adjoints, sa garde rapprochée : un dispositif bien orchestré permettant aussi de préserver la cohérence dans la gestion de la maison à laquelle il tenait.



Jacques Chirac et Françoise de Panafieu, le 12 décembre 1989, à l'Assemblée nationale.

J'ai été son adjointe chargée de la culture pendant douze ans ; Jean d'Ormesson, Mstislav Rostropovitch, Pierre Seghers et tant d'autres apportaient leur pierre à l'édifice et leur précieux concours. Tous appréciaient son esprit libre et ouvert. J'avais une idée ? Je lui envoyais une note qui me revenait rapidement : *« oui »* ou *« non »*, dont acte, c'était clair ; ou bien *« m'en parler »*, qui signifiait « intéressant, mais pas gagné d'avance » ! En fait, après explication, il donnait souvent son accord en ponctuant, avec malice, par un *« Si ça réussit, ce sera grâce à moi, et si ça rate, ce sera à cause de toi »*, précepte qu'il ne mettait jamais en pratique… Une époque formidable.

Et puis, Jacques Chirac suscitait l'adhésion ; les Parisiens étaient fiers de leur maire et le lui disaient, lui offrant un « grand chelem » avec une victoire dans les vingt arrondissements. Il n'hésitait pas à venir nous soutenir pendant nos campagnes électorales : *« Regardez Françoise, elle gagne ses voix avec ses dents »*, disait-il en m'accompagnant.

De volonté il ne manquait pas, sauf, parfois, quand il fallait trancher des problèmes d'hommes au sein de sa famille politique ; *« Le temps fera l'affaire »*, pensait-il. C'est ainsi que Philippe Séguin a été candidat malheureux à la mairie de paris en 2001 ; de même, l'année suivante, j'ai dû me présenter sans investiture aux législatives, où j'ai été élue dès le premier tour.

Enfin, il était un homme que le pouvoir ne changeait pas : tout sauf prétentieux. C'est si rare ! Toujours cette même spontanéité, cette même simplicité, cette cordialité avec les uns et cette véritable affection pour d'autres, sans oublier un solide sens de l'humour : la marque d'une grande intelligence humaine. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CAROLE BARJON

Ex-maire du 17e arrondissement, candidate à la candidature aux élections municipales à Paris en 2001, Françoise de Panafieu a dû s'effacer devant Philippe Séguin, candidat officiel choisi par Chirac mais battu par Jean Tiberi. Elle a finalement été candidate à la mairie de Paris en 2008, battue par Bertrand Delanoë.

AFP



Le 16 octobre 2006, à l'Elysée.

DENIS ALLARD/REA

DES SCANDALES EN CASCADE

L'ancien chef de l'Etat a vu son nom apparaître dans neuf dossiers, mais il n'a été condamné qu'une fois. Les juges se sont heurtés au système Chirac puis à l'immunité dont bénéficient les présidents en exercice

PAR *MATHIEU DELAHOUSSE* ET *VIOLETTE LAZARD*

« *Abracadabrantesque.* » Des affaires visant Jacques Chirac, il ne restera peut-être que ces sept incroyables syllabes sorties de sa bouche de président de la République le 21 septembre 2000, alors que venait d'être révélé le contenu de la cassette posthume de Jean-Claude Méry. Le financier occulte du RPR y expliquait notamment avoir remis 5 millions de francs en liquide à l'homme politique en 1986. Le bon mot de Chirac devait éteindre l'incendie des scandales minant son existence depuis le début de son septennat, en 1995. Il ne calma rien mais, un an tout juste après cette saillie lexicale, la Cour de Cassation décida opportunément qu'au vu de la Constitution le chef de l'Etat ne pouvait, « *pendant la durée de son mandat, être entendu comme témoin assisté ni être mis en examen, cité ou renvoyé pour une infraction quelconque devant une juridiction pénale de droit commun* ».

Sept ans de tranquillité pour Jacques Chirac, réélu en 2002 dans les circonstances que l'on sait, cette fois pour un quinquennat. Ce n'est qu'en 2007, redevenu un justiciable ordinaire à sa sortie de l'Elysée, que Jacques Chirac est entendu comme simple témoin, d'abord dans l'affaire de l'imprimerie de la Ville de Paris, à quatre reprises. Il est même mis en examen en décembre 2009, cette fois dans le dossier des emplois fictifs du RPR à la mairie de Paris. L'immunité présidentielle n'aura été qu'une parenthèse. « *Quand on met de la merde dans un ventilateur, il faut s'attendre à ce que tout le monde soit éclaboussé* », avait-il coutume de dire dans ses années de grande forme, précisant, ce qui se vérifia, que « *les emmerdes , ça vole toujours en escadrille* ».

LE VOCABULAIRE JUDICIAIRE PARLE DE "DÉTOURNEMENT DE FONDS PUBLICS", D'"ABUS DE CONFIANCE" ET DE "PRISE ILLÉGALE D'INTÉRÊT".

Tout son curriculum vitæ judiciaire confirme cette métaphore. L'affaire des emplois fictifs de la mairie de Paris est celle qui restera la plus lourde. « *Jacques Chirac a manqué à l'obligation de probité qui pèse sur les personnes publiques chargées de la gestion des fonds ou des biens qui leur sont confiés, cela au mépris de l'intérêt général des Parisiens* », assène le tribunal correctionnel de Paris en décembre 2011, lorsqu'il prononce la première et unique condamnation pénale de l'ancien chef de l'Etat. Deux ans de prison avec sursis. Trop âgé, fatigué et déjà malade, Chirac n'assiste pas à un seul jour de ce procès-fleuve, à l'issue duquel sept autres de ses proches sont aussi condamnés. L'audience est une sorte de séance d'archéologie. Plus de vingt ans plus tôt, Chirac, maire de Paris, a pioché dans la caisse de la Ville de Paris pour payer des affidés. L'élu « offrait » par exemple à certains de ses proches collaborateurs des « conseillers » qui ne mettaient jamais un pied à l'Hôtel de Ville, mais qui étaient encartés au RPR et aidaient Jacques Chirac dans ses campagnes. Dans le langage courant, cette pratique a un nom : le clientélisme de haute volée. Le vocabulaire judiciaire, lui, parle de « détournement de fonds publics », d'« abus de confiance » et de « prise illégale d'intérêt ». Cette affaire est également celle qui empoisonne Alain Juppé. Empêchés d'agir par l'immunité dont bénéficie le président de la République, les juges chargés du dossier des emplois fictifs ont en effet décidé de poursuivre « le meilleur d'entre nous » indépendamment des autres responsables politiques. Juppé, ex-adjoint aux finances de Chirac, est condamné en 2004 à quatorze mois de prison avec sursis et un an d'inéligibilité.

D'autres fidèles trinquent. En 2013, au terme de leur procès en appel, Jean et Xavière Tiberi écopent de peines de prison avec sursis – dix mois pour lui, neuf pour elle – dans l'affaire des faux électeurs du 5e arrondissement de Paris. A la barre, madame a bien laissé entendre que les manigances ne se limitaient ➠

pas au quartier du Panthéon, mais qu'elles concernaient tous les arrondissements afin que le maire de Paris puisse réaliser un grand chelem dans la capitale en 1989. Mais *« Chirac »*, comme elle l'appelle, n'est pas là pour en répondre. Il n'est qu'une ombre.

Pour un peu, on entendrait la voix de l'ancien président suggérer que ces affaires, *« ce n'est pas qu'elles se dégonflent, c'est qu'elles font "pschitt" »*... *« Pschitt »* : le mot est cette fois employé à l'Elysée le 14 juillet 2001. Le président évoque les sommes, payées en liquide, ayant servi à régler des billets d'avion pour des vacances à l'île Maurice, au Japon ou aux Etats-Unis. Classée en 2005, l'enquête judiciaire a permis d'établir que, en trois ans (entre décembre 1992 et mars 1995), une agence de Neuilly a reçu 3,1 millions de francs en espèces pour financer des billets d'avion et des séjours pour Jacques Chirac, son épouse, de proches collaborateurs (comme un ancien sénateur ou encore Loïk Le Floch-Prigent, ancien PDG d'Elf). Des enveloppes suspectes ? De l'argent sale ? Des fonds secrets du gouvernement, assure finalement Jacques Chirac, qui ne peut alors être entendu par les juges, bénéficiant de l'immunité en vertu du statut pénal du chef de l'Etat.

Dans un livre intitulé « Sept Ans de solitude », le juge Halphen était revenu sur les renoncements auxquels il avait dû se résigner. Premier magistrat à enquêter sur les affaires du RPR et seul juge d'instruction à avoir osé faire parvenir une convocation au nom de « Chirac, Jacques » à l'Elysée, il soulignait dans « Libération » en décembre 2011 qu'à son sens, et cela ne faisait aucun doute pour lui, *« il existait un cabinet organisé* [à l'Elysée, NDLR] *autour de Dominique de Villepin* [alors secrétaire général de la présidence de la République], *dont l'objectif était de faire obstacle à tous les juges qui enquêtaient sur les dossiers visant le RPR ou la mairie de Paris »*. Le magistrat concluait : *« Ils ont d'ailleurs réussi puisque la plupart des enquêtes n'ont pas abouti. »*

Faute de preuves, ce soupçon de cabinet noir est demeuré à jamais une rumeur. Un unique indice, fragile mais éclairant, a été dévoilé. Patrick Rotman, réalisateur du documentaire « Chirac, le vieux lion », assure que l'expression *« abracadabrantesque »* fut soufflée au président par Dominique de Villepin. ■

LE PETIT GLOSSAIRE DES AFFAIRES

PSCHITT

Cette onomatopée (qui simule le bruit d'une échappée de gaz) a été popularisée par Jacques Chirac lors de la traditionnelle intervention télévisée du 14 juillet 2001. Interrogé au sujet des affaires politiques qui le visent – en particulier des billets d'avion offerts pour des voyages privés –, le président s'emporte : *« Ce n'est pas qu'elles se dégonflent, c'est qu'elles font "pschitt", si vous me permettez cette expression. »* Du pur Jacques Chirac dans le texte.

CABINET NOIR

Le premier cabinet noir, ancêtre des services de renseignements, a été créé par Richelieu, avec le but avoué d'espionner les correspondances des Français. Sous Jacques Chirac, un cabinet noir (fantasmé ou bien réel) aurait été chargé de protéger le président et d'instrumentaliser des affaires visant ses adversaires politiques. Le socialiste Jean-Christophe



Cambadélis avait dénoncé en 2001 le secrétaire général de l'Elysée, Dominique de Villepin *(photo)*, pour le rôle qu'il aurait occupé à la tête de cette officine.

FRAIS DE BOUCHE

Si le scandale dit des « frais de bouche » a fait l'objet d'un non-lieu en 2003 pour cause de prescription, il a cependant intrigué... et plutôt amusé les Français. L'enquête a établi que le couple Chirac avait dépensé entre 1987 et 1995 pour plus de 2 millions d'euros en frais personnels liés au logement de fonction occupé à la mairie de Paris. On a découvert à cette occasion que le futur président était amateur de bière Corona et... de Danette au chocolat.



CASSETTE

En 1996, dans une confession enregistrée sur une cassette, Jean-Claude Méry, le porte-valise et financier secret du RPR, raconte dans quelles conditions il a remis 5 millions de francs en espèces à Jacques Chirac.



En 2000, un an après la mort de Méry, le journal « le Monde » révèle le contenu de l'enregistrement. On découvre également que Dominique Strauss-Kahn s'était vu remettre une copie de la cassette accusatrice. Convoqué par courrier comme témoin par le juge d'instruction Eric Halphen, en mars 2001, Jacques Chirac, alors président de la République, refuse de se rendre devant la justice. Dans le vocabulaire chiraquien, la « cassette » peut aussi avoir une autre acception. Il s'agit du surnom donné à Louise-Yvonne Casetta *(photo, avec Jacques Vergès)*, une autre des trésorières occultes du RPR.

FRAUDE

Lors des élections municipales de 1989 à Paris, Jacques Chirac obtient un grand chelem, il rafle les vingt arrondissements parisiens. Ses adversaires politiques dénoncent des fraudes massives avec le recours à de faux électeurs. Plusieurs procédures sont entamées. Après un marathon judiciaire de plus de quinze ans, des condamnations sont prononcées dans le 3e arrondissement. Le président de la République, lui, n'aura jamais été entendu dans ce dossier.

GEORGES GOBET/AFP - DANETTE PRO - FRANÇOIS GUILLOT/AFP

JACQUES CHIRAC PAR ANNE HIDALGO

Il a été en 1977 le premier maire de la capitale. Celle qui occupe aujourd'hui ce fauteuil évoque une personnalité joviale et chaleureuse, viscéralement liée à Paris



J'ai rencontré de nombreuses fois Jacques Chirac depuis que je suis élue parisienne, toujours avec la même impression, celle d'une « bête » politique, mais aussi d'un homme qui aimait sincèrement les gens. Un homme attentif, qui s'intéressait à la personne qui se trouvait en face de lui. Un homme drôle et joueur aussi, qui guettait l'instant où il allait d'un coup pouvoir prendre la main sur la situation.

Je me souviens, lorsqu'il était président de la République, qu'il organisait une cérémonie de vœux spécialement pour les élus parisiens, dans une salle étroite du palais de l'Elysée. C'est le seul président à avoir fait cela, nous recevoir à part des corps constitués, car il avait un attachement tout particulier à Paris. Nous échangions alors en petit groupe avec lui, de façon amicale. C'était toujours extrêmement chaleureux.

Je me souviens aussi de 2010, au Salon de l'Agriculture. Nous étions en pleine campagne des régionales. Je menais la liste du Parti socialiste à Paris. Nos deux cortèges se sont croisés par hasard. Le sien était très grand, avec une nuée de caméras et de photographes, à la hauteur de l'amour qu'il portait à ce salon. Me reconnaissant, il s'était avancé vers moi, avec un large sourire, la main dans la poche, avec son pantalon qui remontait si haut. Je faisais toute petite à côté. Je le revois me prendre dans ses bras, fraternellement, devant la masse de journalistes. Il savait qu'on était en pleine élection et ça l'amusait beaucoup. Il riait, encore et encore, avec son rire si singulier, capable de briser le mur du son tellement il était fort.

Je me souviens enfin de 2014, à la veille du premier tour des élections municipales. Je lui ai adressé une lettre. Je n'en ai jamais fait état, je ne l'ai jamais rendue publique. C'était une démarche personnelle, intime. Les Parisiens étaient sur le point de voter et je pensais très fort à lui, car il avait été élu premier maire de Paris, en 1977. Je me disais que l'émotion qui pouvait être la sienne à l'époque, le soir précédant le scrutin, était sûrement à la hauteur de celle qui était alors la mienne. Je tenais à partager ce moment si particulier avec lui.

Le lendemain de ce courrier, j'ai été contactée par Bernadette Chirac, pour me dire combien il avait apprécié ma démarche. Juste après le second tour, il a souhaité me rencontrer. Il m'a accueilli aux côtés de Claude Chirac, dans les bureaux de sa fondation. Ce n'était pas un rendez-vous protocolaire. C'était profondément gentil, plein d'attentions et d'affection. Il avait tenu à aller lui-même m'acheter un très beau bouquet de fleurs, du lilas, pour me le remettre.

Ce fut un moment extraordinaire, où l'histoire se nouait entre le premier maire de Paris et la première femme maire de Paris. Nous avons beaucoup parlé et, une fois encore, beaucoup ri. Il m'a dit qu'il avait été touché par ma lettre et j'étais moi-même touchée par cela. Il m'a raconté combien il avait aimé être maire de Paris, combien ces années à l'Hôtel de Ville avaient été belles pour Bernadette Chirac et lui.

La maladie était déjà présente, mais j'avais face à moi un homme aux yeux toujours brillants, avec de la joie et de l'émerveillement quand il me parlait de Paris. Je suis toujours émue par les gens qui sont à ce point touchés, comme je le suis, par cette ville, avec qui je peux partager cette perception. Il m'a expliqué que Paris, c'était à la fois ses racines et une inspiration, que c'était pour lui le terrain d'une élection, d'une ambition, d'une action politique mais, en même temps, il me parlait de Paris comme d'un être vivant. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MAËL THIERRY

Avec Anne Hidalgo, Line Renaud et Pierre Bergé, en 2006.



SPUTNIK/AFP - CHESNOT/SIPA

LE JARDIN SECRET D'UN PRÉSIDENT

L'homme d'Etat, qui se rêvait archéologue, n'a cessé de s'intéresser aux civilisations anciennes. Enquête sur une passion qui s'incarne au Musée du Quai-Branly-Jacques-Chirac

PAR *BERNARD GÉNIÈS*

Ce soir-là, c'était canard laqué pour Jacques Chirac. Le plat lui avait été apporté par Christian Deydier, antiquaire de renom spécialisé dans les arts asiatiques et copropriétaire d'un restaurant chinois de l'avenue Victor-Hugo, à Paris. Il lui avait offert également la photographie d'un masque japonais du XVIIIe siècle qui fut rapporté en France, à la fin du XIXe, par un voyageur et collectionneur, Georges Labit, et qui dormait à Toulouse dans le musée qui porte son nom. *« Nous allons la faire encadrer »,* a dit Bernadette Chirac. Elle a de l'humour. Car cette photo circule sur internet, accompagnée de commentaires soulignant la troublante ressemblance entre ce Buaku (une figure du théâtre kyogen) et l'ancien président de la République. Alors qu'il préparait l'exposition « Jacques Chirac ou le dialogue des cultures », organisée à l'occasion du dixième anniversaire du Musée du Quai Branly, Jean-Jacques Aillagon a téléphoné à Francis Saint-Genez, conservateur du Musée Georges-Labit, pour en demander le prêt. L'accord a été signé, l'objet est l'un des clous de l'exposition.

On sait la passion de Chirac pour le Japon. Longtemps, on a cru qu'il n'avait d'yeux que pour le sumo. Il a beaucoup joué sur cette image pour feindre d'être inculte. *« Il a créé cette légende de toutes pièces,* affirme l'historien et éditeur Jean-Luc Barré, *elle l'arrangeait. Car Chirac s'est construit à l'insu des autres. Il rêvait de devenir archéologue ou navigateur, mais l'ordre familial le lui interdisait. Sa passion pour les civilisations lointaines n'a pourtant cessé d'irriguer son existence. Adolescent, il n'était guère passionné par les études. Lorsque nous travaillions ensemble à l'écriture de ses* Mémoires [parus chez NiL, NDLR], *il m'a raconté sa méthode : il se contentait de bosser juste avant les examens, pour être sûr de ne pas redoubler une année. C'était l'époque où il achetait des livres de poésie en cachette et où il se rendait au Musée Guimet pour admirer les œuvres d'art asiatique. »*

Lorsqu'il investit une civilisation ou l'histoire d'un peuple, Jacques Chirac veut tout savoir. Il lui faut des fiches, toujours des fiches ! Il se tourne vers l'ethno-historien et fondateur de la légendaire collection « Terre humaine » Jean Malaurie pour étudier les peuples du Grand Nord. Pour la préhistoire, ce seront Yves Coppens et Henry de Lumley. Jean-François Jarrige (archéologue et patron du Musée Guimet de 1986 à 2008) et Christian Deydier lui ouvriront les portes de l'Asie. Enfin, le marchand et collectionneur Jacques Kerchache le mènera vers les arts d'Afrique et des Caraïbes. C'est ce dernier qui soufflera à Jacques Chirac l'idée de l'ouverture du pavillon des Sessions au sein même du Louvre, prélude au Musée du Quai-Branly, dont Chirac annonce le projet en 1996.



Le 20 juin 2006, le chef de l'Etat inaugure le Musée des Arts et Civilisations d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques.

Pour Jean-Jacques Aillagon, son ancien ministre de la Culture, Chirac *« est évidemment très fier de ce musée, où il se rend aussi souvent que possible. Pour lui, il permet de dépasser la seule vision occidentale de l'histoire des civilisations. Sans qu'il sous-estime l'importance de la nôtre, il considère que l'histoire de l'humanité doit être celle de toutes ses composantes. Un jour, alors que nous nous trouvions dans la campagne romaine, sur la via Appia, il s'est mis à me décrire, dans le détail, la cérémonie du thé au Japon, comme s'il ne voulait pas céder à la seule fascination des ruines de la Rome antique. Au cours du même voyage, alors que nous nous trouvions dans le bureau du maire de Rome, face au Forum romain, il lançait, comme par provocation, cette boutade : "Dites-moi, cher collègue, que s'est-il passé chez vous ? Il y a eu un bombardement ? Tout est en ruine !" Devant ces ruines dont il connaissait et admirait pourtant la beauté, il cherchait en effet à exorciser une séduction trop facile pour ce qui s'impose à nous trop évidemment. Ce qui l'intéresse, c'est la diversité des civilisations, et non la seule puissance de la nôtre. Dans ces civilisations, c'est d'ailleurs toujours leur expression première qui le passionne : la Chine des premiers royaumes plus que celle de l'ère Ming, le Japon de la période Jomon plus que celui de l'ère Meiji. Encore que, pour le Japon, son amour ne connaisse pas de limite ».*

UNE PASSION POUR L'ARCHÉOLOGIE

Une passion dont les Japonais vont faire les frais. Lors d'un dîner officiel, un Premier ministre nippon avait eu l'idée de placer quelques trésors de cette époque dans le salon de réception. Les apercevant, Jacques Chirac entreprit de commenter chacun d'entre eux, suscitant la panique des services du protocole : l'agenda millimétré des rencontres franco-japonaises s'en retrouvait complètement chamboulé. Au Japon encore, il surprend ses invités lors d'une cérémonie du thé. Après avoir vanté la qualité de la boisson, il se tourne vers son voisin : *« Excellent, ce thé. Mais pourquoi l'avoir servi dans des tasses chinoises ? »*

La Chine exerce à ses yeux le même attrait. Et ses hôtes ne l'ignorent pas. Ils connaissent sa passion pour l'archéologie, ils savent qu'il se tient au courant de toutes les découvertes. Il sera l'un des premiers Occidentaux à visiter à deux reprises le tombeau du premier empereur de la dynastie Qin. En 2007, alors qu'il se trouve dans la province du Sichuan, des archéologues ➡

FRANÇOIS MORI/AP/SIPA



Lors d'un voyage officiel en Chine, en 2007, Jacques Chirac examine la statue en pierre d'un esclave ou d'un prisonnier (XII^e ou XIII^e siècle av. J.-C.) provenant du site de Sanxingdui.

débarquent à minuit dans l'hôtel où il est hébergé : ils viennent lui montrer des objets mis au jour sur le site de Sanxingdui. Parmi eux, des bronzes du II^e millénaire av. J.-C. Durant de longues minutes, il observe en silence ces pièces qui témoignent d'une fascinante civilisation disparue. De la Chine ancienne, Chirac retient aussi la littérature. Admirateur des poètes de la dynastie Tang, il ne manquera pas d'aller visiter la chaumière de Du Fu (712-770) à Chengdu et, à Paris, lorsqu'il reçoit le président chinois Jiang Zemin, il s'adresse à lui en citant des vers de ce poète : *« Le sentier fleuri n'a pas été balayé. La porte en bois, pour vous, est ouverte. »*

UN MILITANT DES ARTS D'AILLEURS

Jacques Chirac est un homme du livre comme objet de connaissance. Ses passions sont celles d'un autodidacte qui cherche constamment à enrichir son savoir. Il n'y a pas si longtemps, quand il pouvait encore se déplacer, il allait prendre un café, tôt le matin, au bistrot la Palette, discutant avec les galeristes et les antiquaires. Régulièrement aussi, il sollicitait ses proches pour leur demander d'écrire une note sur une céramique ancienne ou sur des découvertes archéologiques récentes. Il rédigeait également lui-même des fiches sur lesquelles il établissait la chronologie de toutes les dynasties chinoises ou, plus grand encore, l'histoire du monde, depuis le big bang jusqu'aux temps modernes. Le tout était placé dans une sacoche qui ne le quittait jamais. Stéphane Martin, président du Musée du Quai-Branly, raconte que, au retour d'un voyage au Canada, le président avait remarqué un ouvrage qu'il était en train de feuilleter : *« Je venais de l'acheter, c'était un bouquin très savant sur la culture de Thulé. Il m'a demandé de le lui prêter et il s'est aussitôt plongé dans sa lecture. »* Erudit, Jacques Chirac avait besoin de savoir. Mais il aimait aussi toucher les objets pour en éprouver les formes. Etait-il un collectionneur lui-même ? Ses proches affirment qu'il possédait quelques objets de faible valeur, notamment des statuettes africaines et des terres cuites chinoises. Certains lui ont été offerts par son épouse, Bernadette. Les visiteurs de l'Elysée qui avaient eu les honneurs du salon jouxtant le bureau présidentiel connaissaient son célèbre boli (objet cultuel du Mali), son imposante dent de narval (cadeau du Premier ministre canadien Jean Chrétien) ainsi que cette petite sculpture africaine qu'il avait surnommée « Kofi Annan ».

Militant des arts d'ailleurs, Chirac s'est battu tout autant pour la création du Musée du Quai Branly que pour l'enrichissement des collections du Musée Guimet et du Musée Cernuschi. Ainsi, lorsque l'homme d'affaires Lakshmi Mittal annonce son intention d'acquérir le groupe sidérurgique Arcelor, les réseaux diplomatiques élyséens lui suggèrent, pour apaiser la tempête que suscite ce projet, de faire un geste envers la France. Ce qui est fait lorsque l'industriel offre « en toute spontanéité » au Musée Guimet un magnifique bronze himalayen du X^e siècle. D'autres affaires seront plus agitées. C'est le cas de celle des statuettes nok, acquises en 1999 pour les collections du Musée du Quai Branly. Interdites d'exportation depuis 1963, ces œuvres feront l'objet d'une négociation avec le gouvernement nigérian, qui acceptera de les prêter à la France pour une durée de vingt-cinq années. Plus récemment, la France a restitué à la Chine des plaques en or datant du VIII^e siècle av. J.-C., acquises par François Pinault pour une somme d'un millier d'euros. A la demande de Chirac, ce dernier en avait offert au Musée Guimet tandis que Christian Deydier faisait don d'une vingtaine d'autres plaques. Les autorités de Pékin ont estimé que ces pièces provenaient de fouilles illégales. Elles ont donc repris le chemin de leur pays.

UN CADEAU, C'EST UN CADEAU !

Ultime affaire : celle du bélier du Mali. Cet objet est offert en 1996 à Jacques Chirac par ses collaborateurs à l'occasion de son 64^e anniversaire. Pas de chance ; l'objet est réclamé par le gouvernement malien, qui considère qu'il provient de fouilles illicites. En privé, Chirac tempête. Un cadeau, c'est un cadeau ! Et puis, l'achat ayant été fait de bonne foi, au regard de la loi française, il en est le propriétaire légitime. Pourtant, un an plus tard, il fera remettre au gouvernement malien cette terre cuite, présentant alors ce geste comme un don – et non comme une restitution. Les derniers temps, l'ancien président vivait entouré de ses livres et de ses objets, loin des tempêtes de la vie politique. Peut-être méditait-il, loin de la Corrèze et du Zambèze, ce vers du poète chinois Li Bai : *« Accéder au Sichuan est aussi difficile que monter au ciel. »* ■

ARTICLE PUBLIÉ LE 16 JUIN 2016

COLL. PARTICULIÈRE

"UN VÉRITABLE SPÉCIALISTE DES BRONZES ARCHAÏQUES"

Son ministre de la Culture Jean-Jacques Aillagon revient sur la passion de l'ancien chef d'Etat pour les arts chinois et les littératures lointaines

PROPOS RECUEILLIS PAR *BERNARD GÉNIÈS*



La culture a-t-elle été pour Jacques Chirac une passion secrète ? Il cultivait volontiers l'image d'un homme politique inculte alors qu'il ne l'était pas…

Par pudeur, par désir de protéger son intimité, Jacques Chirac a tenté, contrairement à beaucoup d'hommes politiques, de dissimuler sa vaste culture et même d'accréditer la légende qu'il serait grossièrement inculte. Ses passions l'ont poussé vers la poésie, vers les littératures lointaines, vers les grandes civilisations de l'Asie, au point de se construire, en Chine, la réputation d'être un véritable spécialiste des bronzes archaïques. C'est naturellement avec les civilisations africaines qu'il se sentit une affinité toute particulière, souvent liée à des rencontres avec des personnalités qui s'étaient engagées dans la promotion des cultures africaines ou caraïbo-africaines. Je pense à Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire, Edouard Glissant, Maryse Condé. Ce n'est pas sans raison profonde qu'il décida, en 2003, de doter le Louvre d'un département des Arts de l'Islam après avoir soutenu, comme maire de Paris, la création de l'Institut du Monde arabe.

On a l'impression qu'il s'intéressait à toutes les civilisations, à condition qu'elles ne soient pas européennes…

De façon très précoce, son goût, sa sensibilité, sa curiosité le poussent vers l'ailleurs plutôt que vers l'évidence du proche. Encore lycéen, il va très souvent au Musée Guimet plutôt qu'au Louvre. Dès 1950, âgé donc de 18 ans, il découvre l'Algérie et apprend le russe. La même année, il signe l'appel de Stockholm, grand manifeste anti-impérialiste, ce qui en dit long sur son « internationalisme » naissant. Cette conviction qu'il fallait respecter tous les hommes quelles que soient leur langue, leur couleur, leur religion, son refus viscéral de toute forme de racisme l'ont accompagné tout au long de sa vie. C'est la raison pour laquelle il a toujours apprécié la compagnie de ceux qui avaient réfléchi à ces questions, comme Jean Malaurie ou Claude Lévi-Strauss.

Ces cultures lointaines incarnaient-elles à ses yeux un monde qui lui permettait d'échapper aux vicissitudes des combats politiques ?

Jacques Chirac avait une conscience vive de l'injustice, du dédain avec lesquels notre civilisation a trop longtemps considéré les autres jusqu'à les déclarer, dans la tradition gréco-romaine, « barbares ». Quand il lisait dans « Race et histoire » de Claude Lévi-Strauss que le barbare c'est celui qui croit à la barbarie, il ne pouvait qu'adhérer. La pensée et l'action de Jacques Chirac ont été guidées par quelques principes : la défense de la diversité des cultures, la promotion de leur dialogue, le refus du choc des civilisations, et la certitude que la multipolarité du monde était une chance et non un handicap.

Lorsque Jacques Chirac s'est retiré de la vie politique, on l'a souvent vu dans les musées ou les galeries en compagnie de son ami François Pinault. Quels liens unissaient l'amateur des arts lointains et le collectionneur d'art contemporain ?

Les liens qui unissaient Jacques Chirac à François Pinault sont très anciens et très forts. Tout a commencé à la fin des années 1970, avec le sauvetage par François Pinault, qui faisait alors commerce de bois, d'une scierie en Corrèze. Je pense que Jacques Chirac, qui n'aimait ni les mondains ni les superbes, s'était pris d'amitié pour cet homme sur le point de devenir riche, et qui l'est devenu, parce qu'il n'avait jamais oublié la ferme de Trévérien, en Bretagne, où vivaient ses parents. Et il s'est rapidement rendu compte que les « arts premiers » seraient pour eux un territoire de joies partagées. François Pinault n'a pas totalement réussi à partager avec lui sa passion pour l'art de notre temps, bien que le président n'ait manqué aucun des vernissages du Palazzo Grassi ou de la Pointe de la Douane.

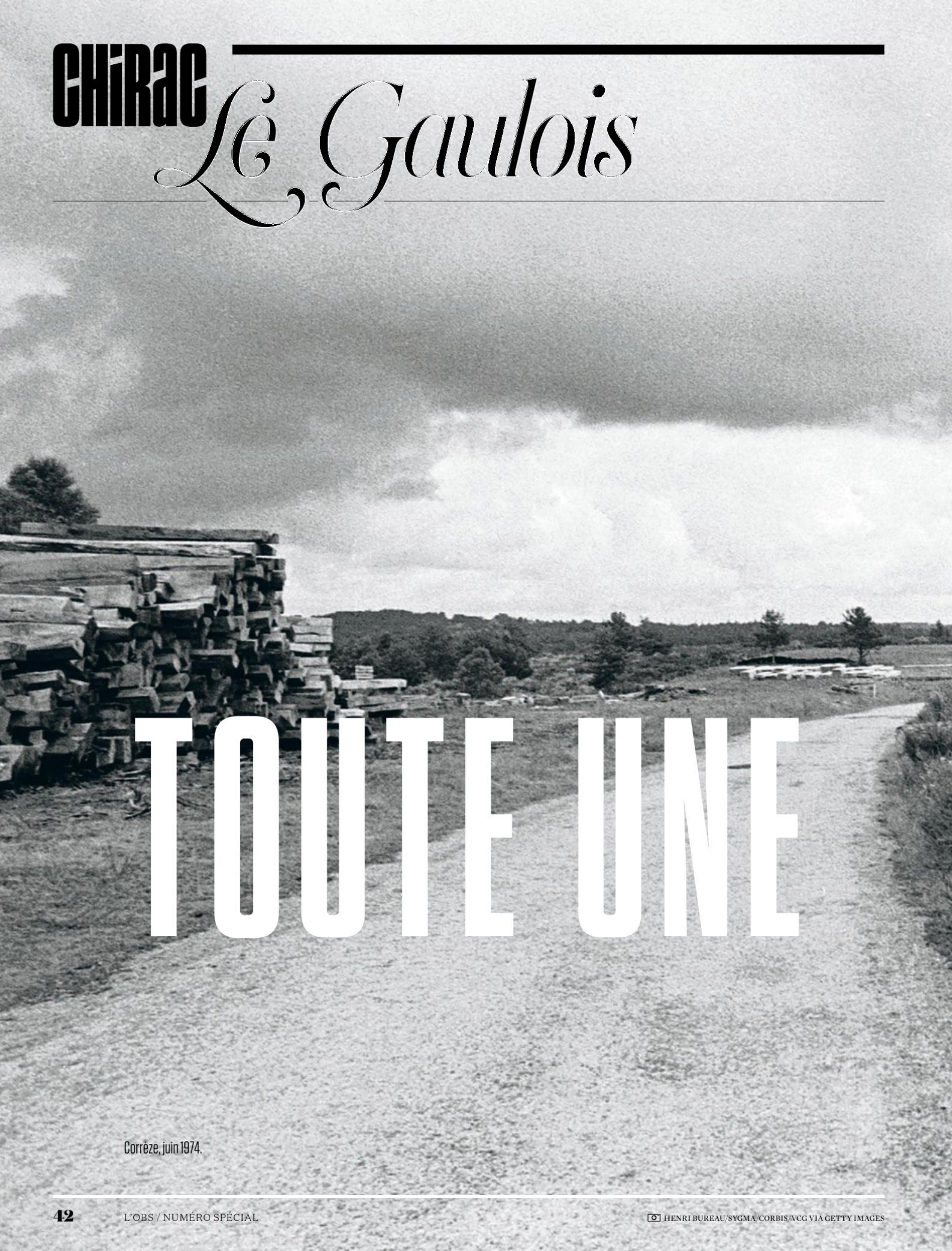
Quelle est la plus belle image que vous conservez de Jacques Chirac ?

Celle de sa visite au Quai-Branly, le 11 juillet 2016, pour visiter l'exposition qui lui était consacrée. Vieil homme fatigué, il était resté près de deux heures. Souvent son regard s'était allumé avec bonheur, ici devant un boli, là devant une cuillère fang, un duho taïno, et, bien sûr, devant les masques du théâtre japonais qui ressemblent tant à sa caricature. ■

BRUNO BEBERT/SIPA

CHIRAC

Le Gaulois



TOUTE UNE

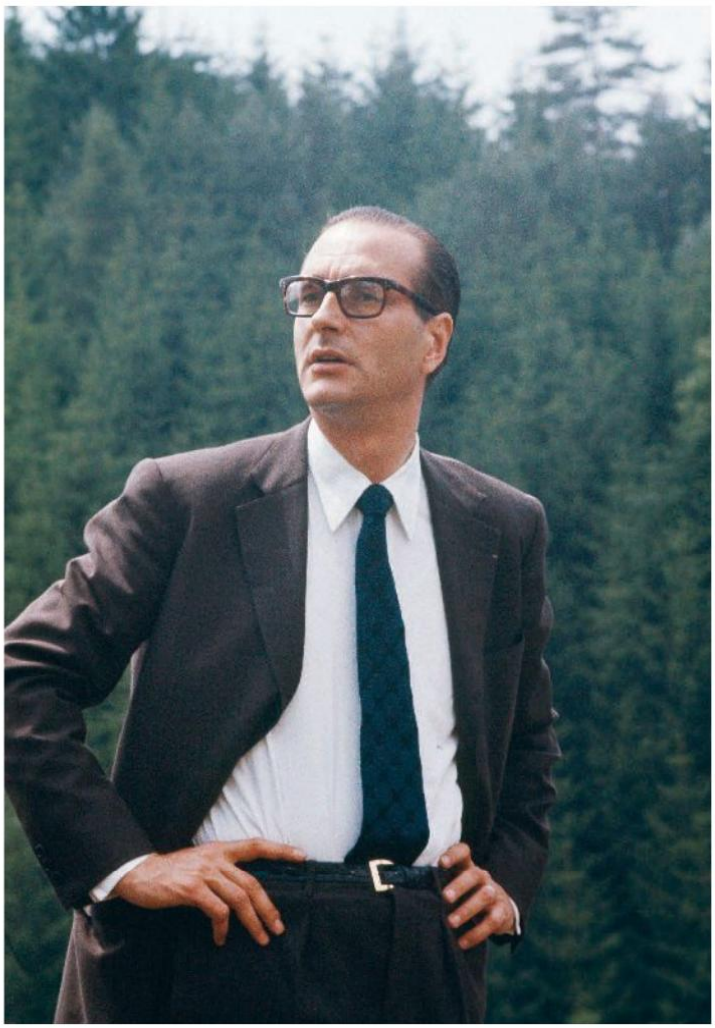
Corrèze, juin 1974.

HENRI BUREAU/SYGMA/CORBIS/VCG VIA GETTY IMAGES



ÉPOQUE…

Un homme politique ne peut s'éterniser dans un comice agricole en ayant la bouche en cul-de-poule, avait-il l'habitude de dire. Chirac le paillard adorait choquer par des blagues de corps de garde ou des formules dignes des « Tontons flingueurs ». Il y a la fameuse *« Ça m'en touche une sans faire bouger l'autre ! »* Ou encore : *« Quand on branche le ventilateur à merde, faut pas s'étonner d'être éclaboussé. »* D'où lui est venue cette verve rabelaisienne qui insupportait tant son épouse, Bernadette, née Chodron de Courcel ? Le mangeur de tête de veau, selon ses biographes, a beaucoup appris durant la guerre d'Algérie, au contact des « troufions » venus de la France profonde, qu'il commandait avec autorité et bienveillance, tout en pouffant bruyamment à leurs blagues salaces. Cette forme de complicité avec « la troupe », Chirac l'adoptera toute sa vie. La tape dans le dos, l'histoire grivoise, le clin d'œil coquin vers une donzelle, Jacques Chirac incarnait, jusqu'à la caricature, et avec une forme de délectation, le Gaulois bâfreur et coureur de jupons tel que les Britanniques l'imaginent. A travers sa gouaille de maquignon, il représentait, à sa manière, une France nostalgique, celle des banquets, du gros rouge qui tache, des bals du samedi soir. Une France rurale et heureuse d'avant la mondialisation. Au cours des dernières années, ses visiteurs étaient surpris par l'impudeur de ses saillies libidineuses et croquignolesques. *« Il n'avait plus de freins,* confie l'un d'eux. *Son humour, quand il se lâchait, était dévastateur. Une forme de défense suprême contre la tragédie. »* Un grand éclat de rire. **SERGE RAFFY**



Début des années 1970. Celui que Pompidou appelle « mon bulldozer » bâtit son fief en Corrèze. Ici, il visite le barrage de Neuvic, sur la rivière Triouzoune.

Autre temps : Chirac, le fumeur invétéré, présente, en 1978, cigarette au bec, la politique du RPR en matière de sports. Image impossible, aujourd'hui...





Législatives de 1981. Dans un bistrot de son canton de Meymac. En dépit de la vague rose mitterrandiste, il conserve son siège de député. Mais ne l'emporte que de 300 voix. Son concurrent ? Un certain François Hollande.

MANUEL BIDERMANAS/AKG - RUE DES ARCHIVES/AGIP - HENRI BUREAU/SYGMA/CORBIS/VCG VIA GETTY IMAGES - JEAN-CLAUDE DELMAS/AFP



Prêt à sauter tous les obstacles. Chirac, « le hussard », en flagrant délit de resquille, à la station Auber, le 5 décembre 1980, lors de l'inauguration d'une exposition d'art moderne.



Le couple Chirac
en vacances aux sports
d'hiver en 1976.



Dans un bureau de vote de son fief corrézien. Le « laboureur » politique et sa gouaille légendaire. Durant les campagnes électorales, il a des fiches « perso » sur chaque électeur.



En famille, avec Bernadette et Claude, dans les jardins de Matignon. Chirac, Premier ministre en 1974, engage un bras de fer avec Giscard d'Estaing. Il démissionnera en 1976.



Sur le circuit du critérium de Chaumeil, en Corrèze, connu par les amoureux du vélo sous le nom de Bol d'Or, en juin 1982. Sa recette : faconde et empathie.





1978, pour les législatives en Corrèze. Arrêt casse-croûte sur la route. Pas une minute à perdre pour gagner des voix.



Premier ministre de François Mitterrand, Jacques Chirac accorde en mars 1987 un entretien au magazine « Time ». La France inaugure la première cohabitation entre la droite et la gauche.

HENRI BUREAU/CORBIS/VCG VIA GETTY IMAGES - FRANÇOIS LOCHON/THE LIFE IMAGES COLLECTION/GETTY IMAGES - JEAN-FRANÇOIS CAMPOS/AGENCE VU - PAGE PRÉCÉDENTE : A. ABBAS/MAGNUM PHOTOS



Campagne présidentielle de 1995. Chirac, le mal-aimé, trahi par les siens, redevient soudainement populaire. Il déjoue tous les oracles et accède à l'Elysée. Il y restera douze ans.

LE ROI DES "GUIGNOLS"

Plus qu'aucun autre personnage politique, il a contribué avec sa marionnette au succès du show télévisé. Yves Le Rolland a été le producteur artistique de l'émission de 1995 à 2016. Il se souvient



On va sûrement nous ressortir une foule d'articles sur "les Guignols de l'Info" qui ont rendu Chirac si sympathique (*"Putain, deux ans!"*), l'ont transformé en victime innocente – les fameux poignards dans le dos – et finalement l'ont fait élire président (*"Mangez des pommes"*!) Fausse route, bien sûr. La réalité est tout autre : Jacques Chirac a beaucoup plus apporté aux "Guignols" que l'inverse. C'est le modèle original qui dictait le tempo de sa marionnette. Il fut, *"à l'insu de son plein gré"*, le principal artisan de notre succès. Sa personnalité, sa vie, son histoire ont nourri l'émission pendant près de vingt ans. Il nous portait plus que nous le portions, et avec lui nous sommes au fur et à mesure devenus meilleurs.



Des marionnettistes sur le plateau de Canal+, en 2009.

Jamais Alain Duverne, le sculpteur de nos marionnettes, n'a modelé un visage avec autant de férocité et de précision. Jamais Yves Lecoq n'a imité une voix avec autant de vérité et de nuances. Jamais les marionnettistes n'ont manipulé un personnage avec autant d'humour et d'humanité. Les réalisateurs des sketchs ne pouvaient rêver meilleur casting, c'était l'acteur parfait, le De Niro du latex, capable d'endosser tous les rôles. Pour les costumières et les maquilleuses, il était le mannequin idéal, à qui tout va et qui assume les looks les plus improbables, sans jamais être ridicule. Et que dire des auteurs, pour lesquels il a été une source d'inspiration inépuisable et qui lui doivent leurs plus géniales trouvailles ? Aux "Guignols" il pouvait tout faire, tout jouer, trahir, mentir, voler, tuer, tromper. Malgré nos coups de griffes qui le tournaient en ridicule, il restait drôle et sympathique pour le plus grand nombre. Le public lui pardonnait tout : ses excès, ses grosses ficelles, ses ruses en tout genre. Il était un peu comme Johnny, finalement, un personnage à la popularité inoxydable.

Quand Chirac, le vrai, s'est retiré de la vie publique, le programme des "Guignols" a décliné malgré la présence constante de sa marionnette à l'écran. Il y a sans doute d'autres raisons à cette perte d'influence, mais la coïncidence est troublante. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR S.R.



RENAUD CORLOUER/SIPA - MARIE-PAULE NEGRE/SIGNATURES

CHIRAC L'étranger



« What do you want ? Me to go back to my plane ? » Le 22 octobre 1996 à Jérusalem, Jacques Chirac se fâche, exaspéré par les services de sécurité israéliens.

HENDLER/SIPA



Jacques Chirac et Saddam Hussein, après la signature d'un accord commercial avec l'Irak, à Bagdad, en 1974.

JACQUES D'ARABIE

Il est l'homme qui a dit non à la guerre en Irak. Un refus qui lui donne sa place dans l'Histoire. Et fait oublier ses compromissions avec de nombreux potentats

PAR *CHRISTOPHE BOLTANSKI*

Quand Jacques Chirac voit des passants, il ne peut pas s'empêcher de les saluer, de pincer la joue du petit, de claquer la bise à la maman, de plaisanter avec le grand-père. En période électorale, à force de serrer des mains, il finit par porter des pansements autour des doigts. Le 22 octobre 1996, il se contente d'esquisser un baiser ou un sourire. Impossible de s'approcher de ceux qui l'acclament. Entre lui et les habitants de la vieille ville de Jérusalem se dresse un solide cordon de policiers israéliens. Ces derniers ont une tout autre approche de la sécurité. Surtout quand les foules sont palestiniennes.

La visite du président français dans le berceau des trois religions monothéistes vire rapidement au calvaire. Chaos, bousculades, cris. Les journalistes qui le suivent, ses diplomates et ses propres gardes du corps sont à plusieurs reprises malmenés par des soldats de Tsahal et des gardes-frontières extrêmement nerveux. Jacques Chirac éclate de rage au milieu de la Via Dolorosa. Devant un officier israélien ébahi, il brandit le poing, crie à la provocation et menace de repartir illico en France. Son *« What do you want? Me to go back to my plane? »* fait le tour de la planète.

Coup de gueule spontané ou calculé? L'incident fait de lui un héros dans le monde arabe. Le voilà proclamé nouveau Saladin. Son non à l'intervention américaine en Irak sept ans plus tard ne fait qu'accroître un peu plus sa popularité dans cette partie du monde. Le leader palestinien, Yasser Arafat, le surnomme « Docteur Chirac » tant il apprécie ses remèdes. A Alger, comme à Damas, il rencontre le même accueil enthousiaste. *« C'est ici que je devrais me présenter aux élections »,* confie-t-il au dictateur syrien Hafez al-Assad, qui, de son côté, n'a jamais jugé utile d'affronter les urnes.

Un amour réciproque. Ce n'est un secret pour personne : celui qui va fonder le Musée du Quai Branly adore les civilisations lointaines, le théâtre nô, comme la statuaire africaine. Et aussi la politique arabe. Il a fini par en devenir l'un des meilleurs experts. Il connaît chacun de ses dirigeants. Il a entretenu des liens quasi fusionnels avec plusieurs d'entre eux. Du roi Hassan II au Cheikh Zayed, l'émir d'Abu Dhabi, en passant bien sûr par son ami, l'ex-Premier ministre libanais, Rafic Hariri. Il peut gloser sur les ➠



Entre le Premier ministre libanais Rafic Hariri et Chirac, ce fut une amitié déterminante. Ici, en 1993 à Beyrouth.

derniers potins du makhzen, la cour royale marocaine, ou les bisbilles au sein de la maison des Saoud comme s'il s'agissait de sa propre famille.

Son engouement remonte-t-il à sa jeunesse ? A ses seize mois passés en haut d'un piton rocheux, près de Tlemcen, à la tête d'une unité de trente-deux hommes ? A son engagement dans une guerre qui n'en porte pas le nom ? *« L'Algérie a été la période la plus passionnante de ma vie »*, a-t-il déclaré dans un entretien publié à la veille des élections de 1978 et destiné sans doute davantage à séduire le vote pied-noir qu'à révéler un pan de son intimité. De son passé de sous-lieutenant, Jacques Chirac va conserver un attrait pour la chose militaire, mais aussi pour la rive sud de la Méditerranée et ses soubresauts.

Quand il accède aux Affaires, la région intéresse surtout les marchands de canons. La Libye de Kadhafi vient d'acheter une centaine de Mirage à la France de Pompidou. Devenu, à la mort de ce dernier, le Premier ministre de Valéry Giscard d'Estaing, il se tourne vers un autre bon client : l'Irak. Grâce à ses recettes pétrolières, Saddam Hussein lui achète des monceaux d'armes : des missiles de tout calibre, Exocet, HOT, Milan, Matra Magic, Martel, des batteries de 155 mm, des blindés, des hélicoptères Super Puma... Et une technologie sensible, mais très recherchée : une centrale nucléaire.

Comment a-t-il pu s'engager à fournir deux réacteurs et suffisamment d'uranium enrichi pour fabriquer cinq bombes atomiques à un homme qui ne connaît que la violence comme méthode de gouvernement et s'apprête à envahir la plupart de ses voisins ? Interrogé des années plus tard par le quotidien israélien « Yediot Aharonot », Jacques Chirac tentera de faire porter la responsabilité du très décrié projet Osirak sur son ministre de l'Industrie, Michel d'Ornano. *« Je ne me suis pas du tout occupé de cette négociation,* affirmera-t-il. *L'affaire de la centrale, je l'ai découverte après coup. »*

En réalité, c'est le premier à ouvrir la voie de l'atome aux Irakiens. En septembre 1975, il reçoit en grande pompe Saddam Hussein, qui n'est alors que vice-président. Pendant ce voyage d'une durée exceptionnelle de sept jours, les deux hommes ne se quittent pas. Chirac emmène son hôte dans le Midi, lui fait découvrir les courses de bovidés, la cuisine provençale et surtout le centre de recherche atomique de Cadarache, l'un des plus avancés du monde. Dans la foulée, il annonce la signature entre les deux pays d'un accord de coopération nucléaire. La centrale sera détruite par l'aviation israélienne le 7 juin 1981, peu de temps avant sa mise en service.

DÉFENSEUR DE LA PAIX

Une fois élu président en 1995, comme tous ses prédécesseurs, il se prend de passion pour l'international. Il s'entoure de diplomates et enchaîne les visites officielles. L'homme, dont le maître-mot,

JOSEPH BARRAK/AFP

selon son épouse, est *« je file »*, ne se détend qu'une fois assis dans l'Airbus présidentiel, vêtu de son survêtement noir en tissu peluché qui ressemble à une sorte de grenouillère. Le plus souvent, son avion prend la direction du couchant. Les grandes affaires du monde lui font oublier un quotidien fait de chômage en hausse, de promesses non tenues et de récriminations catégorielles.

Il tente de ranimer la défunte « politique arabe de la France » à coups d'accents gaulliens et remporte quelques succès diplomatiques. En avril 1996, son ministre des Affaires étrangères, Hervé de Charette, à force d'épuisantes navettes entre Damas, Beyrouth et Jérusalem, parvient avec son homologue américain, Warren Christopher, à arracher un accord de cessez-le-feu entre l'Etat hébreu et le Hezbollah. « Docteur Chirac » profite également de ses liens étroits avec Yasser Arafat pour s'impliquer dans le processus de paix entre Israéliens et Palestiniens. Qu'importe s'il a longtemps boudé le chef de l'OLP. A la Mairie de Paris, ouverte pourtant à tous les dignitaires étrangers même les plus obscurs, il ne l'a reçu qu'une fois, en 1993, et en tant que président de la nouvelle entité territoriale de Gaza et Jéricho.

Plus que les peuples, Jacques Chirac apprécie les chefs. En particulier les dirigeants à poigne. Il bénit sans confession le premier dictateur venu. En 2000, il est le seul chef d'Etat occidental à se rendre aux obsèques du dirigeant syrien, Hafez al-Assad. Il ne croit pas que le système politique occidental à vocation à devenir universel. *« Le multipartisme ne me paraît pas forcément souhaitable dans les pays en voie de développement »*, dit-il, un jour. C'est un relativiste qui se méfie des « droits-de-l'hommistes » et de leurs leçons de morale.

En 2003, à Tunis, il couvre, comme à chacune de ses visites, son hôte Zine el-Abidine Ben Ali de louanges lorsque des journalistes l'interrogent sur la grève de la faim observée par l'avocate Radhia Nasraoui. La jeune femme entend ainsi dénoncer les atteintes aux libertés dans son pays. *« Le premier des droits de l'homme, c'est d'avoir à manger, d'être soigné, de recevoir une éducation*, s'écrie-t-il. *De ce point de vue, il faut bien reconnaître que la Tunisie est très en avance. »* Réaction de Nasraoui : *« Jacques Chirac a dit que j'avais le droit de manger. Pour lui, les anciens colonisés ne peuvent pas aspirer à mieux. »*

Mais ce n'est pas pour sa défense de la cuisine du chef qu'il va entrer dans l'histoire. Le 10 mars 2003 au soir, il annonce devant les caméras de télévision que la France votera non à la résolution des Nations unies autorisant le recours à la force contre l'Irak. La France étant un membre permanent du Conseil de sécurité, son refus équivaut à un veto. George W. Bush va devoir partir en guerre sans mandat onusien. Sans légitimité internationale. En résistant à la première puissance du monde, Chirac se pose en défenseur de la paix et du droit. Lui qui fut un grand admirateur de Ronald Reagan dans les années 1980 et l'un des premiers dirigeants à se rendre à New York après les attentats du 11 septembre 2001 devient le rebelle, l'homme qui dit non aux néoconservateurs et autres belliqueux de Washington.

VENGER SON AMI

Il évite à ses soldats de participer à l'un des plus grands fiascos de l'après-guerre. En politique intérieure, il réalise l'union sacrée et remonte enfin dans les sondages, mais il va consacrer les dernières années de son mandat à essayer de se réconcilier avec les Etats-Unis.

C'est au Liban qu'il tente de trouver un terrain d'entente avec Washington. Il convainc l'administration Bush de parrainer une résolution qui exige cette fois le départ des troupes syriennes du pays du Cèdre. Il s'agit de sauver son ami, Rafic Hariri, l'ex-chef du gouvernement libanais qui vient d'être congédié par Bachar al-Assad. L'oukase onusien équivaut à une déclaration de guerre pour Damas. Le 14 février 2005, une camionnette piégée explose au passage du convoi de Rafic Hariri. L'ex-Premier ministre est tué sur le coup. Jacques Chirac fait voter des sanctions contre la Syrie et obtient la mise en place d'un tribunal international. Venger son ami, traquer ses assassins. Au crépuscule de sa vie, cette quête l'obsède. Au risque encore une fois d'en faire trop. En dix ans, il a tour à tour soutenu les Assad, puis les a ostracisés, en fonction de leur seule attitude envers Rafic Hariri. Une famille qui le loge dans un bel appartement en front de Seine, quai Voltaire. Davantage indexée sur des hommes que sur des principes, sa politique arabe se termine en vendetta. ■

"AVANT TOUT UN HOMME DE PAIX"

PAR

LEÏLA SHAHID, ANCIENNE REPRÉSENTANTE DE LA PALESTINE EN FRANCE

« Il a mis la question israélo-palestinienne au centre de sa diplomatie durant ses deux mandats. Je pense qu'il ressentait la même chose que François Mitterrand, très investi dans ce dossier, qui regrettait de ne pas voir la paix s'installer entre Israéliens et Palestiniens. Jacques Chirac partageait ce sentiment, lui qui pensait qu'on n'était pas très loin d'y arriver. Il avait raison, c'était l'époque de Shimon Peres et d'Yitzhak Rabin. Il a aussi été un grand président avec son refus de participer à l'intervention américaine en Irak. Il savait que, dans ce Proche-Orient déchiré, il fallait construire la paix et non semer la guerre. Et pour cela le conflit israélo-palestinien devait être résolu. La façon dont le président Chirac a traité le président Arafat durant son hospitalisation et après son décès a beaucoup touché les Palestiniens. Quand j'ai reçu un coup de fil de Ramallah m'annonçant qu'Arafat était beaucoup plus malade que ce qu'on pensait et qu'il refusait de quitter son QG assiégé par l'armée, j'ai sondé l'Elysée, car je savais qu'Arafat n'avait confiance qu'en la France pour l'accueillir. Jacques Chirac a accepté immédiatement son transfert à l'hôpital Percy à Clamart. »

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉLINE LUSSATO

UN EUROPÉEN DE RAISON

L'ancien chef de l'Etat s'est contenté d'accompagner la construction européenne. Le non des Français au référendum de 2005 est venu sanctionner son absence de vision

PAR *SARAH HALIFA-LEGRAND*

C'est sur des regrets que Jacques Chirac avait fait ses adieux à Bruxelles en mars 2007 : *« Je suis désolé de, peut-être, ne pas avoir fait tout ce qu'il aurait fallu pour éviter ce qui a été une mauvaise chose pour l'Europe et pour la France. »* Un mea culpa de la dernière heure, lâché à la sortie de son dernier Conseil européen, pour le non français de 2005 à la Constitution européenne, qui allait paralyser pour longtemps la construction communautaire. C'est le souvenir amer que laissera à Bruxelles cet européen de raison et non de cœur, qui n'a pas su convaincre l'opinion publique française du bien-fondé d'un projet pour lequel il a lui-même manqué de passion. *« Il aura été le premier chef d'Etat français à montrer une certaine indifférence à l'égard de la question européenne »*, juge aujourd'hui Jean-Dominique Giuliani, le président de la Fondation Robert-Schuman. *« Il avait une vision globale, une ouverture exceptionnelle aux cultures non occidentales. Sa politique européenne n'était qu'un élément parmi d'autres »*, reconnaît Hubert Védrine, qui fut ministre des Affaires étrangères pendant le premier mandat de Jacques Chirac.

Il fut un temps où notre ancien président aurait même pu être étiqueté eurosceptique : en 1978, à l'approche des premières élections du Parlement européen au suffrage universel, il avait signé l'« Appel de Cochin », qui dénonçait la future « *inféodation de la France* » et accusait l'UDF proeuropéennes de Giscard d'Estaing d'être le *« parti de l'étranger »*. S'il a fini par se convertir à la cause européenne, c'est par réalisme. Mais il a toujours conservé une vision gaulliste de l'Europe au service des intérêts français. *« Il faut se replacer dans le contexte de l'époque, tous les dirigeants européens avaient désormais une conception de la politique communautaire pragmatique, utilitariste »*, nuance Hubert Védrine.

Il lui a été reproché d'avoir trop souvent fait cavalier seul. Il reprend les essais nucléaires sans en parler à Helmut Kohl. Puis il défend bec et ongles les agriculteurs français lors du projet de réforme de la politique agricole commune, au grand dam des Allemands. Une fois la France entrée dans la monnaie unique, il ne respecte pas le pacte de stabilité et de croissance. Il se montre parfois arrogant. Quand il exige que l'ancien ministre des Finances néerlandais Wim Duisenberg ne fasse qu'un demi-mandat à la tête de la Banque centrale européenne pour passer ensuite la main à un Français, Jean-Claude Trichet. Ou encore lorsqu'il reproche aux pays de l'Est d'avoir *« manqué une bonne occasion de se taire »* en se rangeant du côté des Américains dans la guerre d'Irak.



Le président français et la chancelière allemande Angela Merkel, le 3 mai 2007 à Berlin.

Ses détracteurs regrettent qu'il n'ait pas su porter le projet européen. Au fond, il s'est contenté de suivre le mouvement. *« Jacques Chirac a soutenu deux avancées majeures, certes déjà sur les rails : l'Acte unique européen, en 1986, et le traité de Maastricht, en 1992, lorsqu'il était dans l'opposition »*, relève Yves Bertoncini, président du Mouvement européen-France. Il a ensuite mené à bien l'adoption de la monnaie unique mise en œuvre par Mitterrand. Il a aussi relancé en 1998 à Saint-Malo le projet d'une défense européenne. Surtout, il a fini par se convaincre de l'importance du couple franco-allemand après des débuts difficiles avec le chancelier social-démocrate Gerhard Schröder. A la suite du traité de Nice, qui a ouvert les portes de l'Union européenne à un élargissement mal préparé faute d'entente de part et d'autre du Rhin, les deux bons vivants s'étaient retrouvés autour d'une table : c'est en ripaillant toutes les six semaines qu'ils avaient relancé le moteur franco-allemand. Leur position commune contre la guerre en Irak en sera la plus belle illustration. C'est d'ailleurs à Berlin que Jacques Chirac avait réservé son dernier voyage officiel, en mai 2007, pour honorer Angela Merkel de son célèbre et dernier baisemain. ■

PATRICK KOVARIK/AFP

L'OBS A SÉLECTIONNÉ POUR VOUS

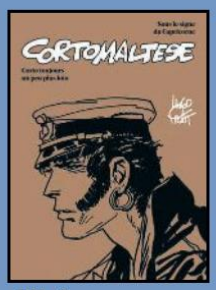
CORTOMALTESE

L'intégrale Hugo Pratt

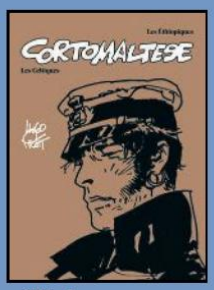
99€



VOL. 1
- La Ballade de la mer salée
- La jeunesse



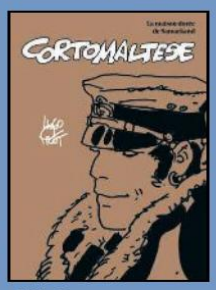
VOL. 2
- Sous le signe du Capricorne
- Corto toujours un peu plus loin



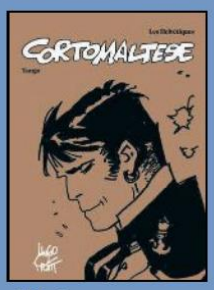
VOL. 3
- Les Ethiopiques
- Les Celtiques



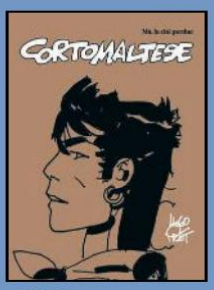
VOL. 4
- Fable de Venise
- Corto Maltese en Sibérie



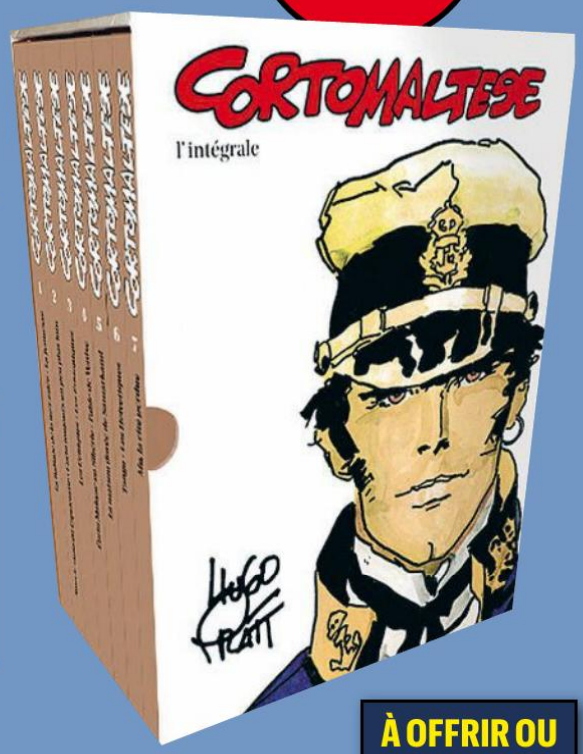
VOL. 5
- La Maison dorée de Samarkand



VOL. 6
- Les Helvétiques
- Tango



VOL. 7
- Mû, la cité perdue



À OFFRIR OU À S'OFFRIR !

L' édition ultime d'un chef-d'œuvre de la bande dessinée.

Un beau coffret à tirage limité pour offrir ou s'offrir l'intégrale en couleur des aventures de Corto Maltese signée Hugo Pratt. L'occasion révée de découvrir ou revivre ce chef-d'œuvre graphique et littéraire.

7 volumes en couleur. Format : 20 x 12,6 x 27 cm. 1244 pages.

BON DE COMMANDE L'OBS

A retourner accompagné de votre règlement à : L'Obs – Intégrale Corto Maltese – 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf – CS 51402 – 75647 Paris cedex 13.

	Référence	Qté	Prix	TOTAL
L'intégrale *Corto Maltese*	18218		**99 €**	**€**
Frais de participation aux frais d'envoi				+ 0,50 €
Total de ma commande				€

• Délai de livraison 2 semaines maximum • Offre valable en France métropolitaine.

❑ Je règle par CHÈQUE à l'ordre de : L'OBS

Vous pouvez également commander par téléphone au 01 40 26 86 18 (paiement par CB)

ADRESSE DE LIVRAISON :

☐ Mme ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Code Postal : _____ Ville : _____

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31 décembre 2019. En retournant ce formulaire, vous acceptez que l'Obs, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse http/www.nouvelobs.com/donnees-personnelles.php ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 80, bd Auguste Blanqui – 75707 Paris cedex 13 ou dpo@groupelemonde.fr

CHIRAC *La Famille*



LES TROIS FILLES DU PRÉSIDENT

Il y a Anh-Dao, la jeune Vietnamienne que les Chirac ont recueillie en 1979 ; il y a Laurence, l'aînée, disparue en avril 2016 ; et puis il y a Claude, la cadette, qui a passé vingt ans dans les ors et les secrets du pouvoir, au service de la carrière de son père président. Enquête sur cette tribu

Eté 1974, les Chirac sont en vacances en Corrèze. A l'arrière, Claude, la cadette, avec une amie.



PAR *SOPHIE DES DÉSERTS*

Comme toujours, elle fixe les règles. Une rencontre mais pas de citations, par principe, elle n'a *« pas l'habitude de s'exprimer »*. Ses bureaux sont au bout d'une ruelle discrète, à l'ombre du Palais. Une longue fille en jeans vous cueille à la sortie de l'ascenseur : *« Bonjour, Claude Chirac »*, comme si on ne savait pas, comme si on ne reconnaissait pas son profil sec, ce nez droit, ces lèvres au pinceau vus si souvent, dans un coin, sur les photos du père. C'est elle, pas coiffée, le teint pâle. Elle sourit et tout d'un coup devient belle. Claude parle, du temps, de la clope, de Martin, son fils chéri, malade la nuit dernière des huîtres qu'il a mangées avec son père. Conversation de copines, elle sait qu'on n'est pas là pour ça. On se demande où elle nous conduit, on lutte pour entrer dans le vrai, on cherche tout autour des indices. Rien, des murs blancs, une télé, une vieille carte de France, pas de photos, même pas de téléphone qui sonne. Ceux qui la connaissent et qui nous ont parlé avaient prévenu : *« Claude est une porte blindée. »*

UNE VIE AU SERVICE DE SON GÉNITEUR

Secrète et mystérieuse Claude Chirac… Elle est depuis toujours un bel objet de fantasmes. On la dit perfide et manipulatrice : jeune femme de l'ombre au parcours sombre, Raspoutine collectionneuse d'amants, inconstante mais fidèle, ➡

HENRI BUREAU/CORBIS/VCG VIA GETTY IMAGES



Enfant, Claude dit n'avoir passé aucun après-midi entier avec son père. Ici à Matignon en 1987.

envers et contre tout, à son papa président. Qui est-elle vraiment ? Claude elle-même en a-t-elle une idée claire, elle qui a passé sa vie au service de son géniteur ? Plus de vingt ans dans les ors et les secrets du pouvoir, une vie... pour quelques mois encore.

Si Claude Chirac pouvait parler d'elle, elle dirait une seule chose : elle n'est qu'un petit soldat. Vraiment, une exécutante, sans intérêt, alors qu'il y a tellement de gens passionnants sur cette terre. Tenez, Anh-Dao, par exemple, la jeune Vietnamienne recueillie en 1979 par le couple Chirac. Elle a aujourd'hui 48 ans et sort son autobiographie (éd. Flammarion), 340 pages à l'eau de rose, vibrant hommage à son nouvel amour et à *« ses parents de cœur »*, Jacques et Bernadette . Elle court chez Dumas et Ardisson raconter sa belle jeunesse au sud de Saigon, jusqu'à l'arrivée du Vietcong, l'exil vers Paris, Roissy, les centaines de réfugiés *« et ce grand homme, ce sauveur »* qui l'emmène à l'Hôtel de Ville. Deux ans au quotidien avec la famille Chirac, puis des contacts épisodiques, une vague intimité dont elle tente aujourd'hui de tirer parti (1). En coulisse, le nouvel amour, un jeune policier, fait mousser sa belle : *« Au fond, la vraie fille de Chirac, c'est Anh. Pas Claude. C'est elle qui a comme lui le sens du contact, et la chaleur humaine. »*

Non, la vraie fille de Chirac, c'est sans doute celle que personne ne connaît, Laurence. Prénom de souffrance et d'interdit. Même les plus proches collaborateurs n'osent le prononcer. Laurence naît à Paris le 4 mars 1958. Ceux qui l'ont connue décrivent une petite vive et intelligente. *« C'est elle qui ressemblait à son père,* confie Bernadette dans "Conversation" (éd. Plon), *des boucles brunes, comme lui petit, en avance dans tous les domaines, un tempérament de feu. »* A côté, Claude, cinq ans de moins, est un petit chat discret. Elle grandit à l'ombre de cette grande sœur pleine d'assurance, si forte et bientôt si fragile. A l'adolescence, Laurence refuse peu à peu de manger, ce qui ne l'empêche pas de passer brillamment son bac et sa première année de médecine. On voit sa silhouette minuscule dans les couloirs de l'Hôtel de Ville. De sa chambre où elle travaille sans cesse, elle commande des caisses de Perrier. Tout le monde sait pourquoi, tout le monde fait semblant. Claude voit ses parents s'arracher les cheveux. Sa mère en larmes qui court les spécialistes. Son père, colosse impuissant, qui chamboule ses agendas pour essayer de faire déjeuner Laurence. Lui qui disait toujours : *« Je ne veux pas d'emmerdes avec ma famille... » « La grande avait besoin de son père,* se souvient une assistante, dix-huit ans au service de Chirac. *Elle voulait toujours lui parler, le voir. Elle souffrait de son absence. Il essayait d'être là, mais au fond, sa vie, c'était la politique. »*

La seconde l'a vite compris. *« Je ne me souviens pas d'avoir*

RAPHAËL GAILLARDE/GAMMA-RAPHO

passé un dimanche entier en sa compagnie », dit-elle en 1986 au « Figaro Madame ». Du pur Claude, des faits, pas de détails, pas de pathos. Laurence en charrie assez, elle a compris : *« Pas d'emmerdes. »* La cadette choisit la légèreté, au moins en apparence : jeunesse dorée vaguement rebelle, renvoi de Sainte-Marie de Neuilly, bac ric-rac à la Tour, une autre école de filles, dans le 16e, Vincent Lindon comme premier amour, les soirées avec les copains du showbiz... Son rêve de devenir vétérinaire s'est évanoui, sa sœur, qu'elle emmène plusieurs étés aux Etats-Unis, ne veut pas de son aide, la grande amie, Christine, meurt dans un accident de voiture. Claude se cherche à Assas, en éco, sur les bancs de Sciences-Po où elle fait un passage éclair, dans la pub... Le père la réclame à ses côtés. On est en 1988, Chirac vient d'essuyer pour la seconde fois un échec cinglant à la présidentielle. Entre les deux tours, Laurence, toujours plus malade et dépressive, a tenté d'en finir. Le bulldozer, comme l'appelait Pompidou, est fragilisé. *« Il avait une fille qui lui avait échappé, une autre qui glandait un peu...,* se souvient un ancien conseiller. *Il a voulu la prendre auprès de lui, ne pas recommencer la même erreur... »*

"CLAUDE LE VEUT"

Claude a 26 ans quand elle débarque dans l'équipe du maire de Paris. C'est une midinette sans culture. Gentille « fifille » qui a pour seul fait d'armes Madonna et les cravates de papa... Claude la joue profil bas, discrète, bosseuse. Ses interventions, rares, commencent par : *« Je ne suis peut-être pas qualifiée, mais êtes-vous sûre que le message sera bien compris ? »* Toujours le même créneau, la simplicité, le lien aux choses concrètes, à la jeunesse... Elle veut déringardiser son père, faire oublier le Chirac facho du bruit et des odeurs. *« Monsieur disait toujours : "Claude le veut",* rappelle l'assistante fidèle. *Comme un enfant à qui on ne peut rien refuser. »* Ceux qui critiquent sa présence sont écartés, la plupart tentent évidemment de l'apprivoiser. Nicolas Sarkozy, alors responsable de la cellule jeunes du RPR, la prend sous son aile. Claude a toujours reconnu qu'il lui avait beaucoup appris. Ils travaillent, dînent et sortent ensemble, comme deux amis, comme deux amants, jure tout Paris, ce qui la conduit, en 2004, à déclarer, toute rouge, aux journalistes du « Monde » qui ne lui posaient pas la question : *« Je ne suis pas la maîtresse de Nicolas Sarkozy. »* Sa timidité légendaire, qui passe pour de la froideur, en aurait conquis plus d'un au sein de la jeune garde chiraquienne. La fille du patron sait entretenir le mystère, *« elle met un malin plaisir à ne pas séduire »,* explique son copain François Baroin. Elle fume, picole, collectionne les blagues de salle de garde. *« C'est une Chirac »,* constate Bernadette. Claude s'acharne à le faire croire, elle qui sèche obstinément les messes et les grandes réunions Chodron de Courcel. Pauvre Bernadette, entre son aînée malade et sa cadette rebelle. Heureusement, Anh-Dao, celle qu'elle a pu traîner dans les foyers de personnes âgées, la petite réfugiée à qui elle a tout appris, le français, la cuisine, et les bonnes manières, lui donne un premier petit-enfant, Bernard, puis une Laurence et un Jacques. Enfin une famille normale.

Claude, elle, part pour New York, avec son père et le responsable de sa com, Jean-Pierre Teissier. Ils rencontrent Roger Ailes, le gourou de Nixon et de Bush père. Sous le regard de sa fille, Chirac apprend à utiliser cette télé qui l'a toujours tétanisé. Claude, elle, a grandi avec, elle est nulle en orthographe mais c'est une pro de l'image. Là-bas, elle réalise que tout, la couleur d'une veste, l'emplacement d'une caméra, la hauteur d'un micro, a son importance. Elle observe son père qui s'entraîne durant des heures à vaincre les journalistes et à utiliser le double prompteur qu'il ramènera en France. *« Elle le rassurait,* explique un ex de la cellule présidentielle, *on a compris qu'elle lui devenait indispensable. »* Claude sillonne la France, à ses côtés. Elle prépare les voyages, gère les contacts, la presse locale. Malgré leur grande pudeur, ces deux-là partagent tout.

Le sort s'acharne. Le 13 avril 1990, Laurence, qui vit à l'époque sous surveillance, échappe au regard de l'infirmière. Cette fois, elle saute du 4e étage. Claude et ses parents sont en vacances à Phuket. L'affaire est rendue publique par l'AFP. Les lettres de condoléances affluent à l'Hôtel de Ville. Mais Laurence, la battante, est en vie, et retrouvera même ses jambes (2). Trois ans plus tard, l'AFP annonce un autre suicide, fatal cette fois, celui du mari de Claude, Philippe Habert, victime d'un empoisonnement médica- ➤➤



Anh-Dao avec ses « parents de cœur » lors de son mariage en 1981.

CHIP HIRES/GAMMA

menteux. Ils se sont mariés six mois plus tôt. Claude avait enfin comblé sa mère : grande cérémonie à Bity, robe blanche signée Lacroix et 2000 invités sous la pluie. Line Renaud chantait avec Gregory Peck, le marié, euphorique, imitait son beau-père. Chirac était aux anges. Avec Philippe, Claude offrait à son père le fils qui lui a toujours manqué. C'est un politologue brillant, chargé des études au « Figaro », un petit trapu qui ne craint personne. La première fois qu'il voit Chirac, il le dézingue : « *Vous avez été nul en 1988.* » Puis il rencontre la fille, avec Sarkozy, chez Lipp. Ils sont l'eau et le feu, elle, la bourgeoise discrète, lui l'intello un peu fêlé. « *Elle le regardait, mi-éblouie, mi-exaspérée, parler politique durant des heures* », se souvient un ami d'Habert. Un autre : « *Au fond, lui qui n'a pas vraiment eu de père était d'abord amoureux de Chirac...* »

Des années après, on murmure encore que c'était un couple étrange. Ils partaient en vacances à Maurice avec les parents Chirac mais n'habitaient pas ensemble. On se souvient que Claude avait publiquement traité Philippe d'« *immature* » quand il avait déclaré, dans une interview à France 3, que l'arrivée de Balladur à Matignon signait le « *retour de la République bourgeoise* ». Un beau début de vie conjugale, certes, sûrement pas la clé du drame.

Le jour de l'enterrement, le 8 avril 1993, Claude et son père voient les fidèles s'éloigner vers l'Assemblée où Balladur prononce son discours de politique générale... Bientôt l'« ami de trente ans » commet la trahison suprême en se présentant contre Chirac à la présidentielle. Nicolas, le bien-aimé, témoin au mariage de Claude, ne répond plus au téléphone, les journalistes se délectent. Qui ose croire qu'un vieil animal meurtri et une jeune veuve auront la force de conquérir l'Elysée ?

OBSESSION DE L'IMAGE

1995 est leur revanche sur la politique, la presse et la vie. Claude a parfois dit qu'elle s'effacerait une fois à l'Elysée. « *Du bluff,* jure une proche du nouveau président. *Elle a enfin gagné la reconnaissance du père. Pour Chirac, rien, fondamentalement, n'existe en dehors de la politique, ce qui explique les efforts surhumains de sa femme pour entrer dans la vie publique, et la constance de sa fille à ses côtés...* » Mais Claude veut aussi la reconnaissance des autres. En public, elle n'a jamais dit « *mon père* », mais « *Chirac* » hier et aujourd'hui « *le président* ». Elle a conquis sa légitimité grâce à Jacques Pilhan, rencontré au début des années 1990 par l'intermédiaire du publicitaire Jean-Michel Goudard, l'un des patrons de RSCG. C'est Pilhan, l'artiste de la com mitterrandienne, qui achève de la former, jusqu'à sa mort, en 1998. « *Moins on en dit, plus on est fort* », répétait-il. L'élève le suit à la lettre. On lui reproche aujourd'hui sa culture du secret, son obsession de l'image, ses maladresses avec la presse. « *Contrairement aux mœurs de l'ère Mitterrand, elle n'a pas cherché à manipuler les journalistes,* indique

Claude (à gauche) et Laurence, avec leurs parents, prêtes pour skier en décembre 1976 aux Ménuires.



HENRI BUREAU/SYGMA VIA GETTY IMAGES

Jean-Marc Lech, le président d'Ipsos, qui l'a longtemps vu faire. *Elle a simplement voulu les mettre à l'écart, pour mieux les contrôler.* » Peu de contacts avec le président, elle livre, clés en main, des images lisses et de beaux discours. « *Elle a gommé tout ce qui le rendait sympathique, sa spontanéité, ses gaffes, son côté bon vivant* », regrette un éléphant gaulliste. Commentaire sarcastique d'un journaliste politique : « *Elle s'est mis en tête de l'ouvrir à la culture, comme Lang avec Mitterrand, sauf que sa culture à elle, c'est les judokas, Christophe Lambert et Michèle Laroque...* » Claude, grande lectrice de « Voici », n'est pas une intello c'est vrai, mais son cœur, comme celui du père, battrait plutôt à gauche. C'est elle qui ne voulait pas du 16e comme QG de campagne, elle qui veut éviter toute référence au libéralisme. « *On ne gagnera pas si on se dit de droite, c'était sa grande phrase* », rappelle Claude Angeli, rédacteur en chef au « Canard enchaîné ». Calcul politique sans doute, pas seulement. La copine de Julien Dray est sensible aux questions sociales, à l'écologie, au racisme, à l'homosexualité... Chirac ne la suit pas toujours, mais il l'écoute.

Claude dit qu'elle va sentir son pouls incognito, elle qui n'a le temps de rien. En réalité, elle est comme les autres, tous ces technos qu'elle méprise. De sa rue de l'Elysée, Fifille ne sent plus grand-chose. Et ce soir du 14 avril 2005, à quelques semaines du référendum sur l'Europe, elle assiste, impuissante, sur TF1, au spectacle d'un père monarque, définitivement coupé de sa jeunesse. L'émission est un fiasco, un échec personnel, mais rien au regard de la suite, la claque du 29 mai et ce président qui bat tous les records d'impopularité. On lui attribuait à elle ses succès, on la crédite de son échec. « *Son rôle politique est depuis toujours surestimé,* juge une fidèle du clan, *Claude est une bonne exécutante, pas une stratège.* » Qui, à part Chirac, connaît l'étendue de son influence ? On fantasme depuis dix ans sur leur relation. Combien d'écrits sur ces regards qui se cherchent dans la foule, combien de commentaires sur cet amour absolu, et cette fille qui, en 1996, a enfin donné à son père un fils, officiellement déclaré Martin Chirac. Un psy courageux pourrait en faire une thèse. Dans son excellent livre (« Chirac ou le démon du pouvoir », éd. Albin Michel), Raphaëlle Bacqué rapporte le diagnostic de Sarkozy : « *C'est bien simple, elle n'aime que lui, il n'aime qu'elle.* »



Jacques Chirac, président de la République, et sa fille Claude, lors d'un sommet en Espagne en 2000.

CLEAN ET MODERNE

Bernadette, dans sa « Conversation » avec Carolis : « *Il trouve en elle la loyauté, la sûreté, elle ne le trompera pas. Peu à peu, elle organise son existence.* » Et il conditionne la sienne. Où est la Claude qui jurait en 1987, dans le magazine « Confidences », qu'elle serait « *incapable de (se) sacrifier pour un homme, comme maman* » ? Elle est branchée sur lui 24 heures sur 24, pas de vie ou si peu, les hommes passent ; Thierry Rey, le judoka, est parti quand Martin avait trois mois. Elle finit par se croire invivable. Ceux qui la côtoient disent plutôt insaisissable, dure en apparence, fondamentalement complexée. « *Un moine soldat* », pour le psychanalyste Jean-Luc Aubert, qui a travaillé avec elle et Pilhan, « *un animal fragile* », pour son ami Nicolas Hulot. Méfiante, le chaud et le froid en permanence, capable de plaisanter de tout sauf du père, Claude est aux aguets, prête à sortir les griffes. Elle est là, toujours, quand il faut aller témoigner devant les juges, éloigner l'odieux Tiberi. Elle voudrait un Chirac clean et moderne, quitte à devoir gommer sa mère. Claude s'en défend, mais les photos parlent pour elle, ces clichés choisis pour « Paris Match », à Brégançon ou à l'île Maurice, où Bernie ne figure pas souvent. Longtemps, comme une ado rebelle, elle a raillé le look et la coiffure de cette mère bigote qui l'agace, avec ses pièces jaunes et sa Corrèze. Depuis, maman lui a donné une belle leçon de com. Claude s'est calmée, elle a d'ailleurs trouvé une seconde mère, tendre et joyeuse, cette fois, Line Renaud. « *Bernadette et sa fille sont comme chien et chat parce qu'au fond ce sont les mêmes,* confie une amie de Claude. *Elles ont les mêmes intonations, le même humour glaçant, le même sens pratique, le même côté bonne âme charitable.* » Elles portent surtout la même souffrance, Laurence, et la même croix : cet incroyable amour pour le grand Jacques.

La mère lui a construit un musée en Corrèze, la fille a racheté, rue de Seine, l'appartement où il vivait petit. Le film de l'Elysée s'achève. Contrairement à Bernadette, Claude ne parle jamais d'un troisième mandat. Elle a souvent rêvé tout haut d'un magasin en province, ou d'une petite maison du côté de Los Angeles, dans la Californie de Line qui est devenue la sienne. Une autre vie, c'était pour rire. Dans quelques mois, à moins d'un miracle, elle ne pourra plus y échapper. ■

(1) Anh-Dao Traxel n'a depuis plus aucun contact avec sa famille adoptive.

(2) Laurence Chirac est décédée en 2016.

ARTICLE PUBLIÉ LE 16 FÉVRIER 2006

GEORGES GOBET/AFP



Jacques et Bernadette Chirac, le 8 mai 1977, après la cérémonie commémorant la fin de la Seconde Guerre mondiale.

POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE

Durant plus de soixante ans, les Chirac ont donné l'image d'un couple indestructible, mais pas sans faille. Les amours de Jacques et le ressentiment de Bernadette ont fait le bonheur des humoristes. Pourtant, jusqu'au bout, ils seront restés inséparables

PAR *MARIE GUICHOUX* ET *DAVID LE BAILLY*

ALAIN KELER/MYOP

Jacques et Bernadette, ou le couple antimoderne. A l'heure où la carrière des femmes est mise à l'honneur, où l'on fait de la passion amoureuse le fondement d'une relation harmonieuse, ces deux-là ont incarné un modèle matrimonial archaïque, rejeté par les générations suivantes. Ce qui ne les aura pas empêchés de jouir d'une forte popularité dans l'opinion, preuve sans doute de l'ambivalence de la société française. Dans son best-seller publié en 2001 avec Patrick de Carolis (1), Bernadette Chirac décrypta non sans finesse ce phénomène : *« Encore une fois, vous me parlez de ma popularité... Vous avez raison, il y a sûrement un côté couple, et plus généralement un côté famille. Parce que les Français sentent que je défends les valeurs familiales.* [...] *Ils sont plus nombreux qu'on ne l'imagine à être sensibles au fait que c'est un vrai ménage qui est à l'Elysée et qui est resté ensemble depuis 1956.* [...] *Ils apprécient cette image de couple stable, qui a traversé des épreuves, mais qui est toujours là, contre vents et marées. »*

Récapitulons, quitte à verser dans la caricature : cavaleur, beau comme un acteur de Hollywood, le jeune Chirac, qui cumulait titres de gloire et conquêtes féminines, était toujours par monts et par vaux, quand sa fidèle épouse se morfondait à la maison avec leurs deux petites filles. Lui trinquait en lançant à la cantonade : *« A nos femmes, à nos chevaux, et à ceux qui les montent! »* Elle, frêle, visage anguleux, restait sage et réservée. Il la surnommait « la tortue ». Elle était surtout une Chodron de Courcel – noblesse d'Empire, et même de Second Empire –, ce qui avait contribué à ouvrir à l'ambitieux les portes du grand monde, surtout celles des barons du gaullisme. Longtemps, les Chirac ont été vus à travers ce prisme. Jacques et Bernadette, ou l'image d'un couple bâti sur des intérêts communs et le respect de convenances sociales. Une table de lois non écrites, parmi lesquelles ce commandement suprême : on ne divorce pas. Un déshonneur pour une Chodron de Courcel. Un impératif pour un Chirac prétendant à l'Elysée.

Quand on tape sur Google « Chirac, amour », on tombe d'abord sur une histoire avec une autre femme, l'ancienne journaliste Jacqueline Chabridon. Elle remonte à la période où Chirac était ce jeune Premier ministre plein d'allant mais humilié par le président d'alors, Valéry Giscard d'Estaing. Deux journalistes, Pauline de Saint Remy et Lauréline Dupont, ont récemment raconté (2) cette relation passionnelle, charnelle, qui fit tanguer le couple au point que Jacques songeât un moment à divorcer. Elles racontent une virée à La Rochelle où Chirac ira jusqu'à enfiler une perruque pour ne pas être reconnu, et surtout un incroyable voyage officiel en Inde. Lors de la visite au Taj Mahal, temple de l'Amour, Bernadette se retrouve à l'arrière du cortège tandis qu'à l'avant roucoulent devant toute la délégation Jacques et Jacqueline. *« On avait l'impression qu'ils faisaient l'amour, c'était gênant*, raconte Catherine Nay dans le livre. *Madame Chirac était à l'époque encore timide, mal assurée, elle n'était pas encore Bernadette. »* La raison d'Etat l'emportera, et il faut l'alliance contre nature de Bernadette avec Marie-France Garaud, l'omniprésente conseillère de Chirac, pour convaincre le Premier ministre de mettre un terme à cette relation. *« Mais il faut bien que je vive! »* rétorque-t-il dans un cri de désespoir à ses conseillers qui le poussaient à agir ainsi. Quelques jours plus tard, au téléphone, à la malheureuse Jacqueline Chabridon, qui fera par la suite une tentative de suicide, il a ces mots : *« On peut avoir des histoires, mais il faut toujours revenir à la grotte. »* Dans sa conversation avec Patrick de Carolis, Bernadette, la gardienne de la grotte donc, revient, sans jamais citer sa rivale, sur ces *« moments difficiles ». « Le pouvoir attire. Les femmes s'approchent comme des papillons.* [...] *Bon, c'est humain. Mais il faut quand même tenir!* [...] *A l'heure actuelle, à la première épreuve, les gens se quittent. C'est tout de suite : "Très bien, au revoir!" En ce qui me concerne, j'ai* ➤➤

A la sortie de la messe de la Pentecôte, à Bormes-les-Mimosas, le 3 juin 2001.



A. DUPEYROUX/MAX PPP



Jacqueline Chabridon, la passion de Jacques Chirac, à Saint-Tropez, en 1967.

hésité parce que j'avais des enfants et peut-être aussi parce que j'étais prisonnière des relations familiales. » Bernadette, elle, s'appelle elle-même, « le point fixe » de son grand Jacques : « *Mon mari est toujours revenu au point fixe. De toute façon, je l'ai plusieurs fois mis en garde : "Le jour où Napoléon a abandonné Joséphine, il a tout perdu."* »

Jacques et Bernadette, c'est l'histoire d'une alliance familiale et politique. Ce sont d'abord un père et une mère soudés par un drame, la maladie de leur fille aînée, Laurence, atteinte d'anorexie et dont le cœur lâche prématurément à 58 ans. C'est aussi une union, tout entière consacrée à l'ascension politique de l'époux. En rester à l'image du mari volage et de la femme bafouée, ce serait passer à côté de la vérité d'un couple ou, plus précisément, à côté de la véritable Bernadette Chirac. Pour cela, il faut absolument lire « les Chirac », l'ouvrage de la journaliste du « Monde » Béatrice Gurrey (3), qui a brossé un portrait acerbe de celle qu'elle surnomme tantôt « la dernière reine », tantôt « le requin ». Car derrière ses allures de dame patronnesse au grand cœur, présidente de la Fondation Hôpitaux de Paris et ordonnatrice de l'opération « pièces jaunes », Bernadette est une guerrière, une femme de pouvoir, rancunière et vaniteuse, maîtresse de maison tenant d'une main de fer le personnel de la mairie de Paris ou de l'Elysée, mais aussi faisant régner une atmosphère étouffante parmi les conseillers de son mari. L'histoire d'une vie, ou comment les épreuves du pouvoir ont métamorphosé une femme pour le meilleur et pour le pire.

En 1974, l'épouse du nouveau Premier ministre, passionnée d'art floral, se pique d'arranger la composition dressée en l'honneur du shah d'Iran et de la shabanou, en visite officielle en France, quand une voix nasillarde l'interrompt : « *Vous avez mieux à faire, Madame, allez plutôt vous préparer !* » Look Chanel sexy, Marie-France Garaud, la conseillère spéciale de son mari, toise l'épouse, avec un air de commisération qui semble dire « Tu as vu ta tenue, ma pauvre fille ! » (4). L'apprentissage est rude, mais Bernadette se fait une carapace et, lentement, arrive à ses fins. Elle obtiendra l'éviction de Pierre Juillet et Garaud, après le calamiteux « Appel de Cochin » contre *« le parti de l'étranger »*, à la veille des élections européennes de 1979. Bernadette a mis le marché en main à Jacques : c'est eux ou moi. Au magazine « Elle », elle confie avec délectation au sujet de Marie-France Garaud : « *Elle me prenait pour une parfaite imbécile... Son tort a été de ne pas se méfier assez de moi. On ne se méfie jamais assez des bonnes femmes. Ni, surtout, des femmes effacées.* »

Les vexations du pouvoir lui donnent l'ambition d'une Lady Macbeth. Elle se lance à son tour dans le marigot politique, en Corrèze : conseillère générale et adjointe au maire de Sarran. Chaussée de bottes en caoutchouc, Bernadette visite fermes et villages, s'y révélant une politique chevronnée. A la faveur de la dissolution de l'Assemblée nationale voulue par Dominique de Villepin, en 1997, elle s'émancipe, électron libre caressant la fibre « réac » de son électorat, se déclarant contre le pacs ou dévoilant ses doutes sur l'avortement. Alliée indispensable de son grand Jacques, sans laquelle il n'est pas certain qu'il eût été réélu en 2002. Belle revanche pour l'épouse si longtemps reléguée ! Le livre de Béatrice Gurrey fourmille de scènes hilarantes. Comme celle-ci, au soir de la victoire de la gauche après la fameuse dissolution : « *La reine arrive, l'air glacial* [...], *fait quelques pas en écrasant à dessein les pieds de Marie-Laure de Villepin, sans s'excuser et encore moins la saluer, puis s'écrie : "Il est où Néron ?" Landrieu* (le directeur de cabinet) *se décompose, Mme de Villepin pleure discrètement, les courtisans regardent le plafond.* » Néron, c'est bien sûr Villepin, désormais sa tête de turc. Il y a aussi cet ancien ministre qui raconte : « *Elle est d'une méchanceté ! Sa tactique, pour créer un rapport de force, dans un salon, dans une réunion de ministres, était toujours la même : elle se débrouillait pour dire bonjour à une personne sur trois et passait devant quelques infortunés sans les saluer. Les types n'en dormaient pas pendant une semaine !* » Joies et cruautés d'une vie de cour à laquelle Bernadette excellait.

Ces dernières années, le renversement fut total, entre un Chirac silencieux, affaibli par la maladie, et une Bernadette courant les plateaux de télévision. Groupie féroce de Nicolas Sarkozy, celui qui les avait trahis des années plus tôt au bénéfice d'Edouard Balladur, elle provoque la colère des fidèles de l'ancien président – qui ne l'aiment pas – quand elle s'en prend avec une agressivité dérangeante à Alain Juppé, fidèle d'entre les fidèles. Ou quand elle rejoint le conseil d'administration de LVMH, le groupe de Bernard Arnault, grand rival de François Pinault, l'ami de son époux. Et que dire du vote par procuration qu'elle détenait lors du second tour de l'élection présidentielle de 2012 ? Les mois suivants, elle se répandit dans les dîners en ville : « *Dans ma famille, ils ont tous voté Hollande, sauf Jacques, mais il ne le sait pas.* » Vengeance d'une femme bafouée ? Régulièrement, on entendait Bernadette se plaindre : « *Ce type-là a gâché ma vie.* » Elle songea même, selon Béatrice Gurrey, à « placer » son époux dans un institut spécialisé. En novembre 2012, à la Gazelle d'Or, célèbre hôtel de Taroudant, au Maroc, cette scène fut rapportée par la journaliste Anna Cabana : alors que les Badinter dînaient avec quelques amis à la table d'à-côté, Bernadette lança à voix haute à son mari : « *Elisabeth et Robert Badinter ont mieux à faire ce soir que de dîner avec vous... Vous n'êtes que le bruissement des ailes d'un insecte !* » Les conquêtes et le faste du pouvoir n'auront pas empêché Jacques et Bernadette de finir comme ces vieux couples à la Beckett, pleins de ressentiment, usés par le temps, mais toujours inséparables. ■

(1) « Conversation », par Bernadette Chirac, avec Patrick de Carolis, Plon, 2001.
(2) « Jacques et Jacqueline, un homme et une femme face à la raison d'Etat », par Pauline de Saint Remy et Laurêline Dupont, Robert Laffont, 2016.
(3) « Les Chirac. Les secrets du clan », par Béatrice Gurrey, Robert Laffont, 2015.
(4) « Chirac et dépendances », par Jean-François Probst, Ramsay, 2002.

RUE DES ARCHIVES/AGIP

"NOUS SOMMES TOUJOURS UN PEU UN COUPLE D'ÉTUDIANTS"

Dans une interview qu'elle nous avait accordée en 2003, Bernadette Chirac dévoilait son quotidien aux côtés d'un homme qui ne cessait de lui répéter : "Vous avez de la chance de m'avoir épousé !"

PROPOS RECUEILLIS PAR
LAURENT JOFFRIN ET *CHRISTINE MITTAL*



Bernadette et Jacques Chirac le jour de leur mariage, le 16 mars 1956.

Faut-il aimer la politique quand on vit avec un homme qui a choisi cette carrière ?
Moi, au départ, je pensais avoir épousé un homme qui ferait une carrière de haut fonctionnaire. Je me rappelle très bien le père de mon mari disant à mon père : *« Mon fils sera gouverneur de la Banque de France. »* Et le voilà qui rencontre Georges Pompidou. Et le voilà qui se présente à la députation en Corrèze, à 500 kilomètres de Paris. Et le voilà qui entre au gouvernement. Je ne savais pas comment la page allait s'écrire. Mais j'ai rapidement compris que, de mari, je n'en aurais plus beaucoup. Il avait mis le doigt dans un engrenage qui ne s'arrêterait plus. La politique, ça vous aspire, surtout quand, comme lui, vous menez une carrière tambour battant. Tout d'un coup, je réalisai que mon mari avait la vocation, et que sur le plan personnel cela allait entraîner, disons, beaucoup de sacrifices. Dans ces cas-là, soit on s'en va – mais ce n'est pas ce que je voulais – soit on accompagne le mouvement. [...] Moi, je me suis sentie obligée de m'accrocher comme une moule à son rocher. C'était la seule façon, me suis-je dit, de ne pas perdre mon mari. Dès 1966, je me suis donné un mal fou pour l'aider à s'implanter dans sa circonscription. Et, depuis, cela n'a pas cessé : l'aider, l'accompagner [...].

Vous racontez que la phrase de Jacques Chirac que vous entendez le plus souvent est : « Je file. »
Absolument. Il me l'a encore dit ce matin. En partant pour Berlin. *« Je file ! »*

Ce n'est pas fatigant à la longue ?
C'est une question de génération. [...] Aujourd'hui, les jeunes, au premier courant d'air, au premier désaccord, ils disent : *« Va voir ailleurs avec un autre ; moi, j'en ai un nouveau. »* Mais il y a aussi autre chose. Nous nous sommes mariés étudiants. Maintenant que nous sommes à l'Elysée, ce que je vais dire peut paraître un peu extravagant, mais nous sommes toujours un peu un couple d'étudiants. Il a une mémoire colossale, une capacité de synthèse peu ordinaire et il continue à se servir largement de tout le travail que je peux faire. C'est comme cela que ça marche entre nous.

A Sciences-Po, déjà, vous lui faisiez des fiches de lecture ?
Eh bien, ça continue.

Estimez-vous que vous avez du pouvoir ? Ou du moins de l'influence sur Jacques Chirac ?
A certains moments, je dis ce que je pense. Quand je considère que c'est mon devoir. Mais je ne suis pas suivie pour autant. Souvent cela énerve d'ailleurs. On me reproche d'être « la mouche du coche ».

De plus en plus d'hommes politiques mettent en avant leur vie privée. On les voit en couple, en famille dans des magazines, à la télévision. Trouvez-vous que c'est une bonne chose ?
On ne peut pas dire ça de notre couple. Pour la présidentielle, il a fallu que je ruse pour lui faire accepter d'être photographié avec moi dans les jardins de l'Elysée. Je lui ai dit qu'il pouvait bien le faire pour moi après toutes ces années de bons et loyaux services. Une espèce de pudeur. Une question de génération.

Cela donne aussi le droit aux médias d'enquêter sur ces vies privées...
C'est une dérive qui vient de la presse anglo-saxonne. J'aimerais qu'en France on s'en tienne à l'écart. Et puis, vous savez, tout ça, ce sont des ragots, des rumeurs. Les hommes politiques aiment charmer ? C'est une évidence. On ne fait pas de la politique si l'on n'aime pas séduire ! C'est sans doute pour ça que, le sachant plus ou moins confusément, je n'étais pas très d'accord au début pour que mon mari entre en politique.

Depuis, vous vous êtes habituée ?
Ça, c'est un autre chapitre dont je ne veux pas parler. De toute façon, avec lui, cela se termine toujours par la même phrase : *« Vous avez de la chance de m'avoir épousé ! »*

Et vous, partagez-vous cet avis ?
Vous conviendrez que mon mari – que vous l'aimiez ou non –, c'est un destin. Un destin politique. Comme vous n'en reverrez pas. Il sera très difficile à remplacer. Très. ■

ARTICLE PUBLIÉ LE 2 OCTOBRE 2003

L'ÉCONOMIE, TRÈS PEU POUR LUI !



Décembre 2001. Le Premier ministre et le président avec un sachet d'euros. La nouvelle monnaie entrera en circulation le 1er janvier 2002.

PATRICK KOVARIK/AFP

Du modèle Reagan à la fracture sociale, Chirac a toujours navigué à vue. Hostile en parole à "la pensée unique", il a surtout manqué d'audace, avec une obsession : ne pas faire de vagues

PAR *SOPHIE FAY*

Ne cherchez pas la ligne directrice ! En économie, Jacques Chirac n'en a jamais vraiment eu. *« Il était trop intelligent pour s'en moquer, mais il ne s'y intéressait pas vraiment, contrairement à la politique ou la culture »,* constate l'ancien patron du Crédit lyonnais, Jean Peyrelevade. Difficile donc de décrire son bilan : pas de mesure symbolique ou saillante, pas de révolution économique, pas d'opposition catégorique non plus à ses ministres qui avaient parfois davantage d'ambition réformatrice. Plutôt un pilotage à vue, avec une obsession : ne pas traumatiser les Français, ne pas les bousculer.

Plus radical (à la mode d'Henri Queuille) que libéral, Jacques Chirac a pourtant eu une brève tentation de rupture avec la tradition centralisatrice et étatiste française. Lors de son passage à Matignon, en cohabitation, entre 1986 et 1988, avec Edouard Balladur comme ministre des Finances, il privatisera. Mais pas question de « laisser-faire » total : l'Etat RPR veille à la constitution de noyaux durs ou nomme des amis aux postes-clés – comme Jacques Friedmann à la tête de la compagnie d'assurances UAP (qui a depuis fusionné avec Axa) – pour garder la main. Prônant la « libéralisation » de l'économie, il supprime l'autorisation administrative de licenciement honnie par les patrons, et surtout l'impôt sur les grandes fortunes, ancêtre de l'ISF !

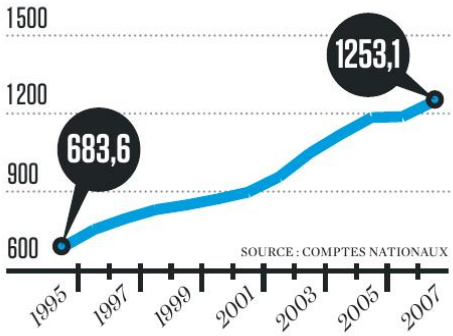
Le « cadeau aux riches » passe mal. Chirac perd les élections et jure qu'on ne l'y reprendra plus. *« Il avait des idées fixes,* se souvient Jean-François Cirelli, qui le conseillait pour les affaires économiques et financières à l'Elysée, *et l'ISF en était une : il ne fallait pas y toucher. »* Beaucoup, à droite, lui en ont voulu. *« Il n'était pas populaire au sein du CAC 40 »,* se souvient son conseiller. Et pour cause ! Il préférait éviter ces patrons qui réclamaient de lui des réformes toujours plus libérales, n'accordant son oreille qu'à ses amis proches, ceux qui ne l'assommaient pas avec les questions économiques : François Pinault (fondateur du groupe Kering, à l'époque Pinault-Printemps-Redoute) ou Jérôme Monod (président de la Lyonnaise des Eaux). Ou encore Jean-François Dehecq, le colosse patron de Sanofi, et Henri Lachmann, PDG de Schneider.

Au grand dam des orthodoxes, il ne s'est jamais non plus vraiment intéressé aux comptes publics. Diminuer la dette ? Faire régresser les déficits ? Il était plutôt excédé par les tenants de la « pensée unique », qui ne juraient que par le franc fort et la compétitivité. *« Ce n'était peut-être pas un vrai désaccord de fond, mais pour lui l'économie ne pouvait pas être au-dessus de la politique »,* se souvient Jean Peyrelevade. Cette « pensée unique » avait une incarnation : Jean-Claude Trichet, gouverneur de la Banque de France de 1993 à 2003. Les recommandations de Trichet, jamais élu, aux politiques faisaient sortir Chirac de ses gonds. *« Le gouverneur de la Banque de France n'est pas là pour indiquer au gouvernement quelle est la politique qu'il doit mener »,* assène-t-il en avril 1995. Il le soutiendra malgré tout pour la présidence de la Banque centrale européenne.

Ce mépris affiché de la « pensée unique », c'est aussi pour lui un moyen de se démarquer d'Edouard Balladur. En octobre 1994, avant la présidentielle de 1995, Jacques Chirac cherche une arme pour contrer l'envolée de son rival dans les sondages. Ce sera le thème de la « fracture sociale ». L'idée germe à l'occasion d'une rencontre avec quelques intellectuels, dans le cadre du club anti-franc fort « Phare et balises ». Il y a là Emmanuel Todd, historien et démographe, qui travaille sur une note titrée « Aux origines du malaise français ». Dans celle-ci, il analyse le corps électoral, présente Edouard Balladur comme le *« chef de parti des nantis »* et Jacques Chirac comme le candidat de *« ceux qui ont intérêt au changement »* : pauvres, jeunes, etc. Chirac va creuser ce sillon : à Balladur le primat de l'argent, la pensée unique, la défense du franc... A lui la lucidité, une *« autre politique »,* les petites gens... Sa plume, Henri Guaino, glisse dans un discours l'expression « fracture sociale ». Grand succès : elle le fera entrer rue du Faubourg-Saint-Honoré.

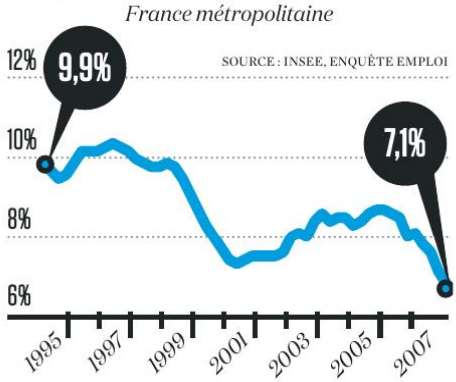
ENVOLÉE DE LA DETTE PUBLIQUE

Dette de l'ensemble des administrations publiques, en milliards d'euros



L'OBSESSION DU CHÔMAGE

Taux de chômage au sens du Bureau international du travail (BIT), ensemble, France métropolitaine



Chirac est élu, mais deux ans plus tard, le bilan est pâle. Oubliant son discours de campagne, dès octobre 1995, il laisse son premier ministre, Alain Juppé, prendre le tournant de la rigueur. *« C'est la fameuse période 5.4.3 : nous avons trouvé un déficit de 5% du PIB à notre arrivée, il fallait passer à 4% puis à 3%. Trichet nous le rappelait sans cesse »,* se souvient Jean-François Cirelli. Juppé lance la réforme de l'assurance-maladie et des retraites. La France est dans la rue, bloquée. CGT et FO font reculer le Premier ministre. Mais l'affaire n'est pas finie. Au printemps 1997, Bercy alerte : le budget est impossible à faire, et les critères de Maastricht qu'il faut respecter pour passer à la monnaie ➠



Le 4 avril 2006, lycéens et étudiants manifestent contre la loi pour l'égalité des chances.

unique sont trop lointains. Au nom de l'euro, Jacques Chirac annonce la dissolution de l'Assemblée.

Reste que le chômage de masse s'est installé. Les électeurs sanctionnent l'oubli de la fracture sociale. Il devra cohabiter cinq ans avec un Premier ministre socialiste. L'euro, lui, se fera.

Réélu en 2002 face à Jean-Marie Le Pen, Chirac s'inquiète. Comment lutter contre la désindustrialisation du territoire, les fermetures d'usines, le chômage, le déficit d'investissement ? S'il déteste toujours autant les banquiers, évite encore les grands patrons, il écoute les petits et lance une réforme compliquée de la taxe professionnelle. Il finit aussi par réunir à Bercy, en 2005, des experts pour préparer un grand plan industriel. *« J'ai été très surpris par l'intérêt qu'il portait au sujet,* se souvient l'économiste Elie Cohen, *et par sa capacité à rebondir sur nos explications à partir, notamment, de sa bonne connaissance du Japon ou de la Chine. »* Autour de la table, plusieurs propositions remontent : une agence centralisée (proposée par Jean-Louis Beffa, patron de Saint-Gobain), des pôles de compétitivité, un soutien à l'innovation dans l'entreprise... *« Au lieu de choisir, Chirac a décidé de faire un peu de tout »,* sourit l'économiste. Le saupoudrage, pas de ligne claire, ne bousculer personne...

Pour le reste, il laisse faire ses Premiers ministres. Jean-Pierre Raffarin réussira à faire passer la réforme des retraites de 2003, tenant tête cette fois aux manifestants. Pour lutter contre le chômage des jeunes, Dominique de Villepin tente ensuite le contrat première embauche, le CPE, un contrat ad hoc, avec des droits progressifs. Il mettra les jeunes dans la rue. Cette fois, Chirac bat en retraite : il annonce d'un même souffle la promulgation et la suspension de la loi. La « susmulgation », disent les rieurs.

Ne pas choisir, ne pas brusquer, ne pas mécontenter les Français, Chirac s'est tenu autant que possible à ces principes... Ses ministres, pas toujours. Il se moquait bien d'être taxé d'immobilisme ou de faire perdre une décennie à la France, au moment où l'Allemagne de Gerhard Schröder se lançait dans des réformes drastiques pour doper son industrie et redresser son système éducatif. Déçus du chiraquisme, les patrons et des banquiers ont porté leur soutien à Nicolas Sarkozy et sa rupture... qu'ils attendent toujours ! ■

SÉBASTIEN ORTOLA/REA

"UN SOUCI DE COHÉSION SOCIALE"

Nicole Notat, ex-secrétaire générale de la CFDT, aimait bien Jacques Chirac, "homme d'ouverture". Même s'il n'était pas le champion des réformes d'envergure

PROPOS RECUEILLIS PAR *PASCAL RICHÉ*



Marc Blondel (FO) et Nicole Notat (CFDT) assistent à la cérémonie des vœux aux forces vives, le 4 janvier 1996.

Quel souvenir gardez-vous de Jacques Chirac ?

Contrairement à une image que l'on peut peut-être avoir de lui, c'était un homme d'ouverture. Il savait, certes, taper sur le cul des vaches, mais il avait surtout une relation aux êtres humains de grande qualité. Il avait ainsi beaucoup de respect pour les organisations syndicales, quelles qu'elles soient. Il était convaincu de leur rôle. Il était avec nous chaleureux, facile d'accès, à l'écoute. Ces contacts avec les organisations syndicales étaient pour lui l'occasion de sentir le vent de la société, de prendre le pouls de celle-ci sur différents sujets. Autre trait de caractère qui m'a marquée : c'était un homme profondément antiraciste.

Même si sa phrase sur « le bruit et l'odeur » avait choqué…

Je ne l'ai jamais entendu faire une remarque raciste, jamais. Et lorsqu'on avait des discussions sur les risques de discrimination dans les entreprises, il pouvait défendre des arguments avec passion.

Quel bilan faites-vous du Chirac « réformateur », ou peut-être plutôt du Chirac « non réformateur » ?

Il était très soucieux de l'impact que ses décisions pouvaient avoir sur la paix sociale. Quand il hésitait avant d'engager une réforme, il s'interrogeait d'abord sur les risques de contestation, les oppositions potentielles, les mouvements susceptibles de diviser le pays. La nécessité de maintenir l'unité de la société primait chez lui sur la nécessité de réformer. Il y a une exception, c'est 1995 avec la réforme de l'assurance-maladie, engagée par Alain Juppé. Il n'a d'ailleurs pas souhaité mener le processus à son terme.

Il y a eu d'autres projets qui ont tourné au vinaigre, de la réforme Devaquet sur les universités en 1986 au contrat première embauche en 2006…

Certes, il n'était pas très à l'aise dans la gestion de la crise sociale. Il n'en avait pas le mode d'emploi. J'ai un souvenir amusé d'une discussion que j'avais eue avec lui lors de la réforme de l'assurance-maladie. Pour la financer, notre idée était d'y faire contribuer tous les revenus, y compris, donc, ceux qui provenaient des jeux d'argent. Mais l'affaire traînait, traînait… Comprenant que la situation ne pouvait être dénouée qu'à son niveau, j'ai décidé de lui parler. Il m'a répondu de but en blanc : *« Mais vous êtes en train de vouloir taxer le rêve ! »* Cela en dit beaucoup sur lui : sa proximité avec le terrain, sa volonté de ne pas choquer certaines catégories… Et puis sa conviction qu'il fallait mettre des limites à l'impôt. Il est certain qu'il n'a pas su engager de grandes réformes : ce n'est pas forcément un homme d'anticipation. Son premier moteur, c'était de répondre aux situations du moment et de permettre à la société de vivre avec le moins de chocs et de tensions possible.

Dans quel domaine a-t-il laissé sa marque ?

Sur la scène internationale, je pense. Je dois dire qu'il a été impressionnant lors de la préparation de la guerre en Irak par les Américains. Il a porté la parole française sans se laisser entraîner par les Etats-Unis et tous les autres. Il avait une relation intime avec le monde arabe, et ce n'est pas un hasard s'il était au Maroc ces derniers temps. Et puis, il avait des fulgurances. Quand il a adhéré au thème de la fracture sociale, pendant la campagne présidentielle de 1995, il l'a fait avec passion. C'était un thème en accord avec son souci de cohésion sociale. Mais cette belle ambition nécessitait des actions et des réformes d'envergure…

Ce décalage, entre les mots de sa campagne et la faiblesse des actions engagées, n'est-il pas comparable à celui que l'on a constaté chez François Hollande ?

C'est vrai. Ces deux Corréziens ont bien des points communs ! ■

SIPA



Le 26 août 2004, à Notre-Dame de Paris, lors du soixantième anniversaire de la Libération de Paris.

UNE FIN DE MANDAT CRÉPUSCULAIRE

Au lendemain de la victoire du non au référendum européen de 2005, Chirac est plus affaibli que jamais. Portrait d'un animal politique plus appliqué à conquérir le pouvoir qu'à l'exercer

PAR *ROBERT SCHNEIDER*

La fin, déjà! Deux ans avant l'expiration de son mandat, le crépuscule de Jacques Chirac est là. Une longue agonie politique commence, trop longue pour une France qui va mal. [...] Chirac est victime de l'usure, du slogan meurtrier : *« Dix ans, ça suffit ! »* Il n'est certes pas le premier. La gauche l'utilisa en 1968 contre de Gaulle, qui ne s'en remit pas. La droite tenta de le retourner contre Mitterrand, qui connut une fin de règne difficile. Mais l'un et l'autre ont, à l'Elysée, marqué l'Histoire. De Gaulle a fondé la Ve République et redressé la France. Mitterrand a fait accéder la gauche au pouvoir, aboli la peine de mort, rendu leur

PATRICK GARDIN/AFP

liberté aux médias, fait avancer la construction européenne, notamment avec l'adoption de l'euro par le peuple. Les autres prédécesseurs de Chirac ont eux aussi laissé leurs marques. Pompidou a modernisé l'économie, Giscard déverrouillé la société avec la majorité à 18 ans ou la loi sur l'interruption de grossesse. Ils ont eux aussi fait avancer l'Europe.

Que restera-t-il des années Chirac? Fillon a raison : rien ou presque (1) ! Ni grand dessein comme avec de Gaulle, ni grands travaux comme avec Mitterrand. On retiendra tout juste sa résistance à Bush lors de la guerre d'Irak et la reconnaissance controversée – de Gaulle et Mitterrand ne l'avaient pas jugée opportune – de la responsabilité de l'Etat français sous l'Occupation. C'est peu. Même à Paris, dont il a été maire pendant dix-huit ans, Chirac ne laisse pas de traces. Seulement des factures pour avoir confondu les caisses de la ville et celles du RPR.

Le bilan économique et social est catastrophique. Chirac a été élu en 1995 en promettant de réduire la fracture sociale. Dix ans après, elle s'est encore creusée. La France croule sous les dettes et les déficits. Le chômage est toujours là. La précarité galope, les inégalités augmentent. Dix années perdues?

Le bilan politique est pire encore. Chirac était depuis 1997 le premier président de la Ve République à perdre des législatives qu'il avait lui-même provoquées avec la dissolution. Il est désormais le premier à perdre un référendum et à rester à l'Elysée. Seul de Gaulle en avait perdu un lui aussi, en 1969, mais il était parti aussitôt.

En fait, si Chirac s'est incrusté au pouvoir, il ne l'a jamais gardé longtemps. [...] Ce que l'on a appelé la malédiction des deux ans est d'abord une incapacité à exercer le pouvoir. Chirac est un don juan de la politique : il aime conquérir le pouvoir, et en jouir, mais il se lasse vite de ses conquêtes. Il ne sait qu'en faire. Chirac n'a jamais su donner de sens à son action. Il n'a jamais montré la voie, jamais porté de grands projets. Gouverner pour lui, c'est s'opposer à l'adversaire, tisser sa toile, distribuer des postes, récompenser des amis. Il a si peu de convictions qu'il en change en fonction de son intérêt politique du moment. Il aura été libéral façon Reagan en 1986 après cinq ans de pouvoir socialiste, libéral toujours mais plus modérément en 1988, social, carrément social, en 1995 pour devancer Balladur au premier tour, rassembleur au second tour de 2002 pour obtenir les voix de gauche contre Le Pen. Il choisit ses thèmes de campagne en fonction de ses adversaires de gauche ou de ses rivaux de droite.

La succession de ses échecs n'est pas due au hasard. Chaque fois, il accumule les promesses démagogiques, souvent contradictoires. Aussitôt élu, il leur tourne le dos. En 1995, c'est Séguin qui incarne et anime la campagne sur la fracture sociale, mais Chirac appelle Juppé à Matignon pour faire une tout autre politique. En 2002, Chirac a la chance historique d'être réélu par tous ceux qui ne sont pas d'extrême droite. *« Ce choix m'oblige »*, dit-il. Que fait-il? Le contraire de ce qu'il suggère. Il ne choisit pas un Premier ministre rassembleur à la fibre sociale. Il nomme Raffarin, un notable droitier de province, venu de chez Madelin, qui ne cessera, au nom du libéralisme, de rogner les acquis sociaux. On connaît la suite...



Au cours d'un sommet européen, à Bruxelles, le 17 juin 2004.

Le drame de Chirac, c'est qu'il n'a jamais su rassembler. Son assise électorale a toujours été faible, très inférieure à celle de ses prédécesseurs. Il a été candidat à la présidentielle à quatre reprises? 1981, 1988, 1995, 2002, et il n'a jamais franchi la barre des 20% au premier tour ! Difficile de gouverner avec aussi peu de soutien populaire. A l'intérieur de son camp, il n'a cessé de diviser. En 1974, il a fait battre Chaban, le candidat de son parti, en se ralliant à Giscard. En 1981, il a fait battre Giscard, lui mettant sans cesse des bâtons dans les roues pendant cinq ans et demandant aux cadres du RPR de voter pour Mitterrand. En 1995, il s'est imposé après un combat fratricide avec Balladur, qui a cassé la droite pour longtemps. Chirac est le *serial killer* de la droite française. On ne compte plus ses victimes : Chaban, Giscard, Balladur, Séguin, Pasqua. Et même, involontairement, Juppé, qui a payé pour lui la note des emplois fictifs de la mairie de Paris. Il aimerait bien, pour finir en beauté, ajouter Sarkozy à cette liste déjà longue. Peut-être y parviendra-t-il : il garde encore une forte capacité de nuisance.

Chirac a la rancune tenace. On le dit sympathique, amical, chaleureux. Il peut l'être en effet. Mais il ne pardonne rien. [...] Ses choix à tous les niveaux, de la tête du gouvernement à la plus banale nomination, sont toujours inspirés par un esprit de clan ou la rancœur. [...]

S'il est à ce point atteint, c'est qu'il est le symbole de cette classe politique dont les Français ne veulent plus. Depuis près d'un demi-siècle, il n'a connu que les ors des palais nationaux, que les logements et les voitures de fonction. Il a été successivement membre de cabinets, secrétaire d'Etat, ministre, président de parti, Premier ministre, maire de Paris, président de la République. Il incarne jusqu'à la caricature les dérives de la politique, les promesses démagogiques, les engagements non tenus, le cynisme, le mépris des électeurs, et, aussi longtemps qu'il est à l'Elysée, l'impunité judiciaire. On ne s'étonnera pas que, sous ses deux mandats présidentiels, le rejet de la politique ait beaucoup progressé.

Récemment encore, Chirac semblait jouir d'une certaine impunité politique. Son Premier ministre Raffarin, qui appliquait scrupuleusement sa politique, battait des records d'impopularité, lui pas. Brusquement le 29 mai, le voile semble s'être déchiré. Le 25, Bernadette Chirac avait fait un curieux lapsus : *« Le rejet du référendum fragiliserait le chef de l'Etat dans les sommets internationaux. »* Elle voulait dire « fragiliserait la France », mais elle ne pensait qu'à son mari, qu'aux Chirac. Elle était en deçà de la vérité. Chirac n'est pas affaibli, il est presque anéanti, et pas seulement sur la scène internationale. Sa dernière arnaque ne trompe personne. L'après-Chirac a commencé. ■

(1) François Fillon venait de déclarer au « Monde » : « Quand on fera le bilan de Chirac, on ne se souviendra de rien. »

ARTICLE PUBLIÉ LE 9 JUIN 2005

PATRICK KOVARIK/AFP



Le 10 mai 2006, à Paris, lors de la première journée commémorative en métropole du souvenir de l'esclavage et de son abolition.

3

Chirac

L'héritage

PAR *CAROLE BARJON*

Qu'est-ce que le chiraquisme ? Une doctrine ? Une aventure personnelle sans lendemain ? Un style ? Une pratique du pouvoir ? Depuis l'ascension, à l'aube des années 1970, d'un grand échalas pressé nommé Jacques Chirac, devenu Premier ministre de Giscard en 1974, et sa mainmise sur le parti gaulliste qu'il transforme en RPR deux ans plus tard, de nombreux politologues se sont posé la question.

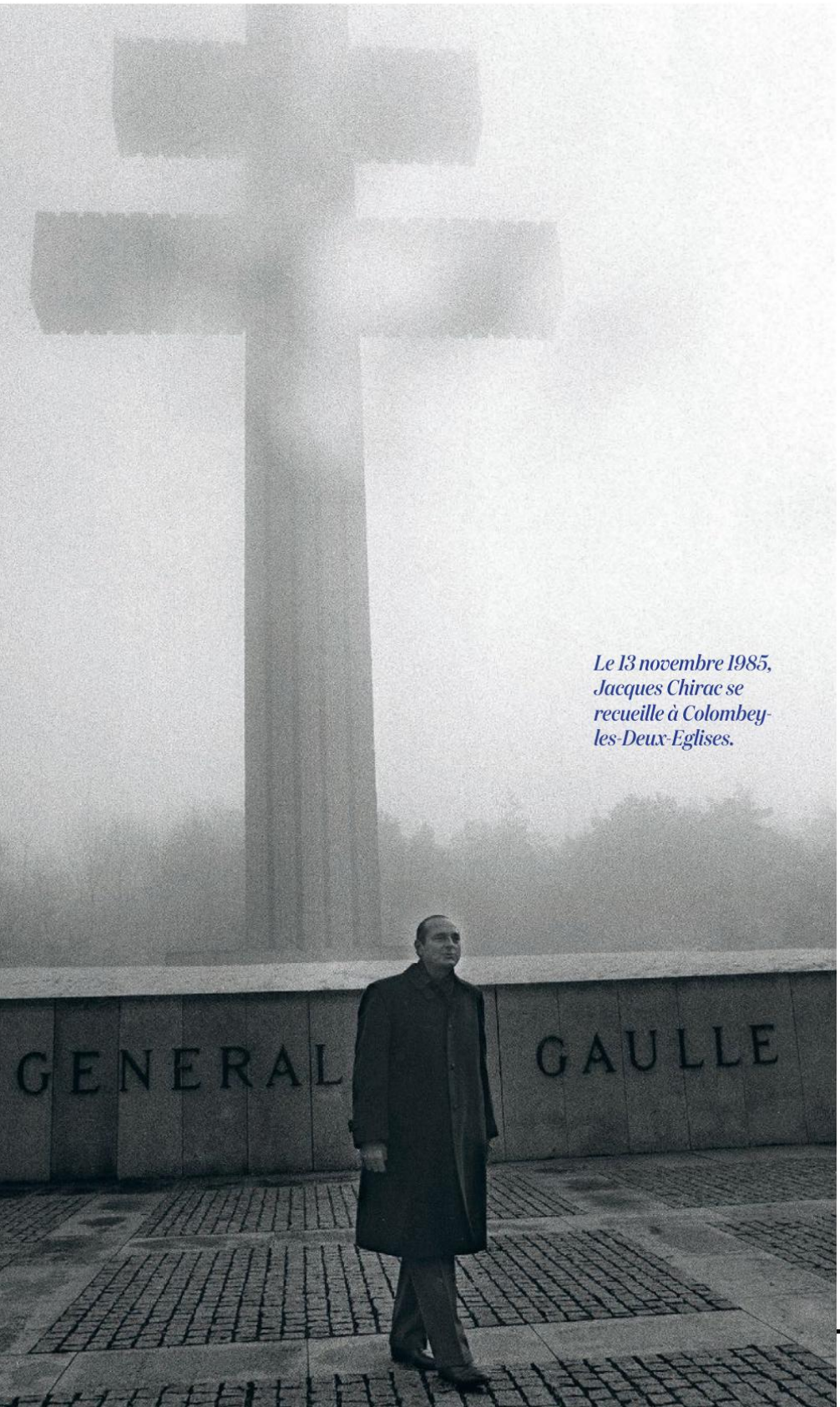
Serait-ce un dernier avatar du gaullisme, en raison de ses positions sur la dissuasion nucléaire, sur le refus de l'intervention en Irak, de sa croyance dans le rôle de l'Etat et de sa réticence à se dire « de droite » ? Sans doute. C'est dans le domaine international que le chiraquisme est le plus proche de la doctrine gaulliste. Mais d'un gaullisme européisé, bien loin de « l'Europe des nations » chère au général : en 1992, Jacques Chirac, président du RPR, se prononce pour le « oui » au référendum de Maastricht, contre la majorité des parlementaires de son parti, qui dénoncent une trahison au principe de souveraineté de la France.

Pour le reste, au-delà de l'admiration qu'il portait à Charles de Gaulle, on ne peut pas dire que Jacques Chirac ait toujours été fidèle à l'esprit du fondateur de la Ve République. Il a accepté la cohabitation en devenant Premier ministre de Mitterrand en 1986 ; il est demeuré en fonction malgré sa défaite aux élections législatives de 1997, qu'il avait lui-même provoquées en dissolvant l'Assemblée nationale ; il n'a pas démissionné après l'échec du référendum constitutionnel de 2005, contrairement à son illustre prédécesseur qui l'avait fait en 1969 après le « non » exprimé par les Français lors du référendum organisé sur sa réforme du Sénat. Il a enfin instauré le quinquennat, qui a, de fait, mis fin à la dyarchie de l'exécutif en renforçant encore les pouvoirs du chef de l'Etat.

Plutôt à gauche dans sa jeunesse en même temps que « fana mili », partisan d'un « travaillisme à la française » en 1979 et libéral quasi thatchérien quelques années plus tard, l'ancien président de la République a souvent déconcerté les experts en sciences politiques, pour qui le chiraquisme serait plutôt *« une variante du radical-socialisme »* et surtout *« un pragmatisme »*, selon le politologue Jean-Luc Parodi. Pour Dominique Reynié, directeur du think tank Fondapol, *« le chiraquisme est plutôt un système de valeurs qu'un corps de doctrine »*. Pour Alain-Gérard Slama, professeur d'histoire des idées politiques et ex-plume de Chirac à la fin des années 1970, Chirac appartiendrait en fait à *« la lignée des conservateurs modérés, pragmatiques, opportunistes, allergiques par nature au mouvement, se bornant à gérer le changement avec précaution »*. Bref, *« un continuateur de Pinay, Giscard et Pompidou »* !

Le politologue Philippe Braud préfère, lui, parler de l'homme Chirac doué d'un *« remarquable savoir-faire dans l'art d'arriver au pouvoir »*. Sur ce constat-là, Jacques Chirac aura mis tout le monde d'accord. Autant dire que le chiraquisme ne survivra pas à Chirac. ■

MEHDI TAAMALLAH/ABACAPRESS



Le 13 novembre 1985, Jacques Chirac se recueille à Colombey-les-Deux-Eglises.

ERIC FEFERBERG/AFP

A-T-IL TRAHI DE GAULLE ?

Le fondateur du RPR, en 1976, a fédéré autour de lui la famille gaulliste. Mais cela ne suffit pas, loin de là, à en faire un digne héritier du Général

PAR

JEAN LACOUTURE

Le gaullisme sans de Gaulle a maintenant dix-sept ans, au cours desquels il a connu pas mal d'avatars. Le dernier en date s'appelle Jacques Chirac. Qu'on s'en étonne ou non, le fondateur du RPR a rassemblé autour de lui et garde dans sa mouvance à peu près tous ceux qui peuvent revendiquer une authenticité gaullienne de haut rang et de haute époque – Messmer, Schumann, Chaban, Couve, Foccart, Debré... Rétive l'une, chaleureuse l'autre, ces adhésions sont autant de certificats. Mais qui n'appartient pas à cette

famille politique est tenté de s'interroger sur la nature de ces liens et sur l'authenticité d'un système de références qui n'est pas sans influence sur la conjoncture politique [...].

Jacques Chirac est à coup sûr un gaulliste de volonté, un homme dont les décisions voudraient s'inspirer de cet aïeul exaltant, et dont les souffrances, gageons-le, sont vives quand les « circonstances » l'engagent à suivre des voies fort divergentes de celles tracées par le fondateur, qu'il s'agisse de l'attitude à l'égard des puissances d'argent, du rôle des partis dans la vie publique, de la stricte sanctuarisation de la défense nationale ou de la référence aux mots en « isme » – à commencer par le libéralisme. [...] Avec ses ardeurs proclamées, son activisme effervescent, son intrépidité à répétition, son nationalisme flamboyant, son paternalisme militant, ses générosités peu calculées et son goût immodéré pour les bains de foule, Jacques Chirac propose un type de gaullisme assez classique. Dans la tradition du mouvement, on le situerait entre Fouchet et Massu, entre Astoux et Ponchardier, peut-être même du côté de chez Malraux.

Jacques est bien de la famille. Mais Chirac? Ne nous attardons pas trop sur des épisodes circonstanciels qui le trouvèrent en travers de la voie royale du gaullisme, à commencer par l'organisation de la défaite de Jacques Chaban-Delmas en 1974, puis – plus discrètement – de celle de Valéry Giscard d'Estaing en 1981 –, double opération qui faisait dire à un ministre gaulliste qui a depuis lors rallié son camp : *« M. Chirac me fait penser au duc de Savoie, qui, selon Saint-Simon, ne terminait une guerre dans le camp où il l'avait commencée que quand il avait changé deux fois d'alliés... »* Mieux vaut s'arrêter aux points



Dans son bureau, en Corrèze, lors des élections législatives de 1981.

d'inflexion essentiels d'une politique gouvernementale, telle qu'on put l'entrevoir en 1974-1975, telle qu'elle fut pratiquée de 1986 à 1988 – en se gardant bien de parler de doctrine et a fortiori d'idéologie : car si Chirac est fidèle aux leçons du Général, c'est bien par là. Quitte, on le verra, à agiter ce drapeau du libéralisme reaganien qui est bien la référence la plus cocasse que l'on puisse placer dans la bouche d'un héritier présomptif de l'auteur des « Mémoires d'espoir » (1970).

Quand on se dit perplexe à propos non des intentions et du tempérament mais de la pratique gaulliste de Jacques Chirac, on pense essentiellement à trois thèmes de son action publique : l'accent mis sur la dynamique partisane, l'organisation systématique de la dyarchie au sommet de l'Etat, la proclamation du libéralisme comme principe de la stratégie gouvernementale.

Que le RPR soit le rejeton plus ou moins naturel du RPF, qui le nierait? [...] Pour repérer ici les différences entre les deux entreprises, ou plutôt les deux conduites, il ne suffit pas de dire que le Général fit tout, à partir de 1953, pour faire oublier cette initiative d'un temps de crise; qu'il prit bien soin, au moment de revendiquer le pouvoir, le 19 mai 1958, de se présenter comme *« un homme seul qui n'appartient à personne »*; qu'il fit en sorte de rayer le RPF, sinon de sa mémoire, au moins de ses Mémoires. [...] Le général de Gaulle détestait les partis, quels qu'ils soient, en jugeant le principe même attentatoire à l'unité nationale. Fut-il dupe lui-même de sa formule de « Rassemblement »? Le fait est qu'il tenta d'y faire converger les courants les plus divers, que, de Pierre Mendès France à Alain Savary et d'Auguste Lecœur à René Pleven, il y invita les animateurs de tendances contrastées et qu'il voulut en faire un lieu de convocations multiples [...].

Il est bien naturel que Jacques Chirac ait essayé, depuis le mois de mars 1986, comme dix ans plus tôt, d'élargir le domaine du seigneur de Matignon par rapport à celui du souverain de l'Elysée. Il n'est pas de vassal qui ne tente, par nature, d'élargir son espace vital. Mais pas plus que Richelieu ne tolérait ce type d'empiétements – et chacun connaît la rudesse de sa réaction – de Gaulle ne supportait l'idée de dyarchie au sommet de l'Etat, surtout en matière de diplomatie et de défense.

L'acceptation de la cohabitation, découlant du principe de la suprématie du chef de l'Etat, clef de voûte des institutions et garant de la continuité nationale, est à coup sûr le geste le plus gaullien qu'ait accompli Chirac depuis vingt ans. Mais ce tribut payé aux mânes du Général eût été plus éloquent si son auteur n'avait tout fait, en 1986-1988 comme en 1974-1975, pour fonder cette dyarchie réprouvée par le fondateur. Comment oublier les propos tenus au cours d'une conférence de presse de janvier 1964 par le général de Gaulle, présentant le chef de l'Etat, seul élu de l'ensemble de la nation, comme la source unique de tous les pouvoirs, le principe de toute autorité?

Mais c'est probablement en tant que héraut du libéralisme que Chirac contrevient le plus hardiment aux leçons du créateur du Plan, du père des nationalisations de 1945, de l'inspirateur de cette « participation » qui faisait dire à Georges Pompidou, en 1966, que l'on voulait *« installer des soviets dans les entreprises »*. Certes, il ne faut pas oublier qu'en 1945 le général de Gaulle donna raison à René Pleven le libéral contre Pierre Mendès France le dirigiste; que, revenant au pouvoir en 1958, faute de pouvoir convaincre François Bloch-Lainé d'en assumer la charge, il confia les Finances à Antoine Pinay (quitte à lui imposer de parrainer un plan de redressement qui défaisait tous les principes dont s'inspirait ce chantre de l'économie sans rênes); et que Valéry Giscard d'Estaing fut son plus constant ministre des Finances – en un temps, il est vrai, où l'Etat ne paraissait pas à l'auteur de « Deux Français sur trois » (1984) aussi pervers qu'à M. Balladur.

Mais quoi? Le gaullisme, c'est par essence même la négation du *« laisser-faire, laisser-aller »*; le rappel de *« l'ardente obligation du Plan »*; l'exaltation de l'Etat, guide de la nation; l'expression d'une conception de la vie publique animée à la fois par l'énergie individuelle et l'ambition collective. En ce domaine, il advint à Jacques Chirac d'être fort bon gaulliste: quand il écrivit, dans « la Lueur de l'espérance » (1978), qu'*« aucune nation ne doit plus à l'Etat que la France »*; que *« le plan est l'outil de la politique industrielle »*; que rien n'est plus dangereux que de *« s'abandonner au jeu de la liberté économique »*... C'était en 1978. Il n'était pas, il n'était plus, et n'était pas encore « aux affaires ». ■

ARTICLE PUBLIÉ LE 16 FÉVRIER 2006



ILS SE SONT TANT HAÏS

Un art consommé de la trahison, un cynisme à toute épreuve... Jacques Chirac n'a jamais hésité à sacrifier ses "amis" pour construire son destin

Avec Jacques Chaban-Delmas au Congrès des Maires en 1978. Quatre ans plus tôt, Chirac l'avait trahi en appelant à voter Giscard à la présidentielle.

CHIRAC-CHABAN : HISTOIRE D'UNE FÉLONIE

Jacques Chaban-Delmas est, sans aucun doute, la victime principale de l'art de tuer en politique qu'a exercé avec brio et placidité Jacques Chirac. Ce dernier, au début des années 1970, spadassin brutal et sans états d'âme de Georges Pompidou, alors à l'Elysée, est chargé de torpiller Chaban, son Premier ministre, à chaque occasion. Le président Pompidou méprise allègrement son rival, ce dandy bordelais, auréolé de sa légende de héros de la Résistance, qu'il considère comme un dilettante et un indécrottable coureur de jupons. Un Kennedy un brin narcissique et sans colonne vertébrale politique. A ses yeux, Chaban est un social-démocrate déguisé en gaulliste, donc un homme dangereux. Un rival à neutraliser à tout prix. On a soupçonné alors Jacques Chirac, avec le concours des deux éminences grises de l'Elysée, Marie-France Garaud et Pierre Juillet, d'alimenter « le Canard Enchaîné », dès 1971, en révélations sur les avantages fiscaux dont aurait bénéficié le Premier ministre. L'objectif affiché était de lui barrer la route de l'élection présidentielle. Affaibli par ce scandale, le maire de Bordeaux perd de précieux appuis dans le camp gaulliste.

Jacques Chirac n'a rien, personnellement, contre le « bellâtre » de Matignon. Il joue les mercenaires de Pompidou. Ni plus ni moins. Il agit sur ordre du tandem Garaud-Juillet, lequel déteste farouchement Chaban-Delmas. En 1974, il le trahit, avec quarante-trois députés gaullistes, en appelant à voter en faveur de Valéry Giscard d'Estaing à l'élection présidentielle. Il brise la carrière du concepteur de la « nouvelle société » avec une perfidie qui laisse pantois les barons gaullistes. En 1978, Chirac tente une ultime manœuvre contre Chaban, en cherchant à l'empêcher d'accéder à la présidence de l'Assemblée nationale. En vain. Ce dernier bénéficie alors du soutien inattendu de Valéry Giscard d'Estaing. Pour les derniers chabanistes encore en vie, Jacques Chirac est un *« félon sympathique »* : il *« tue avec le sourire »*.

S. R.

UNIVERSAL PHOTO/SIPA

CHIRAC-GISCARD : UNE HAINE RECUITE

Giscard-Chirac, c'est l'histoire d'une haine inextinguible qui a empoisonné la droite pendant quarante ans. Entre ces deux-là, le courant n'est jamais passé. A la fin des années 1960, avant leur courte lune de miel, le jeune secrétaire d'Etat Chirac disait déjà *« Je ne sens vraiment pas ce type »,* exaspéré par la componction et les manières distantes du ministre des Finances de Pompidou. De son côté, Giscard lâchait *« Ce garçon me donne le tournis »,* agacé par l'éternel jeu de jambes de Chirac et sa cigarette clouée au bec.

Giscard-Chirac, c'est aussi l'histoire d'une « Double Méprise », titre d'un livre de Catherine Nay paru en 1980. Le premier, qui a eu besoin du second pour tuer Chaban et lui dégager la route de l'Elysée, ne craint pas ce jeune agité. Le nouveau président élu en 1974 est convaincu de sa supériorité intellectuelle. Il est même séduit dans un premier temps par l'ardeur et l'efficacité de son jeune Premier ministre. Le second, impressionné par la stature du jeune président, est tout prêt à lui faire allégeance. S'il n'y avait eu cette détestable habitude de Giscard de traiter les gens de haut, de se faire servir une tasse de thé sans en proposer à ses interlocuteurs, de les recevoir assis dans un fauteuil tandis qu'ils lui font face sur une simple chaise... Le dédain de Giscard et la pression des gaullistes, décidés à conserver la majorité au Parlement, gâteront très vite ce début d'idylle. On connaît la suite : la démission de Chirac en août 1976, la création dans la foulée du RPR, véritable machine de guerre anti-Giscard, la candidature de Chirac contre le président sortant en 1981 et les consignes données aux militants gaullistes de voter Mitterrand.

En 2007, dans un silence de plomb, les deux anciens présidents de la République se sont retrouvés à la table du Conseil constitutionnel, heureusement séparés par Jean-Louis Debré. Commentant le sujet du jour, Giscard se lance dans un brillant développement juridique qui laisse tout le monde pantois. *« J'ai déjà eu à traiter cette question lorsque j'étais président »,* conclut-il. Alors, Chirac : *« Moi qui ai été élu deux fois président de la République... »* Vingt-cinq ans après la défaite de Giscard en 1981, la haine était intacte.

C. B.

CHIRAC-BALLADUR : ENNEMIS DE TRENTE ANS

Il ne l'a pas vu venir. A l'approche des élections législatives de 1993 et d'une victoire programmée de la droite, Jacques Chirac a mûrement pesé sa décision : il ne sera pas une nouvelle fois le Premier ministre de François Mitterrand. Il a déjà donné en 1986 et a terminé en chemise deux ans plus tard. C'est son ami et principal conseiller politique Edouard Balladur qui fera le job. Jacques a toute confiance en Edouard. Ce dernier n'a-t-il pas publié dans « le Monde » un texte dans lequel il assurait que la condition d'une cohabitation réussie était l'engagement du locataire de Matignon à ne pas briguer la magistrature suprême ? Et puis, estime Chirac, Edouard n'aime pas suffisamment la politique. Ce n'est pas un chef de guerre. Lorsque Balladur compose son gouvernement en ne le consultant que pour la forme, il n'apprécie guère mais ne dit rien. Après tout, c'est le jeu. Lorsque ses proches l'alertent quelques mois plus tard sur les préparatifs discrets du camp Balladur, Chirac fait semblant de ne pas entendre.

Mais lorsque viendra le temps de l'affrontement, le tueur Chirac sera de retour. Avec l'aide de Philippe Séguin, ➤➤

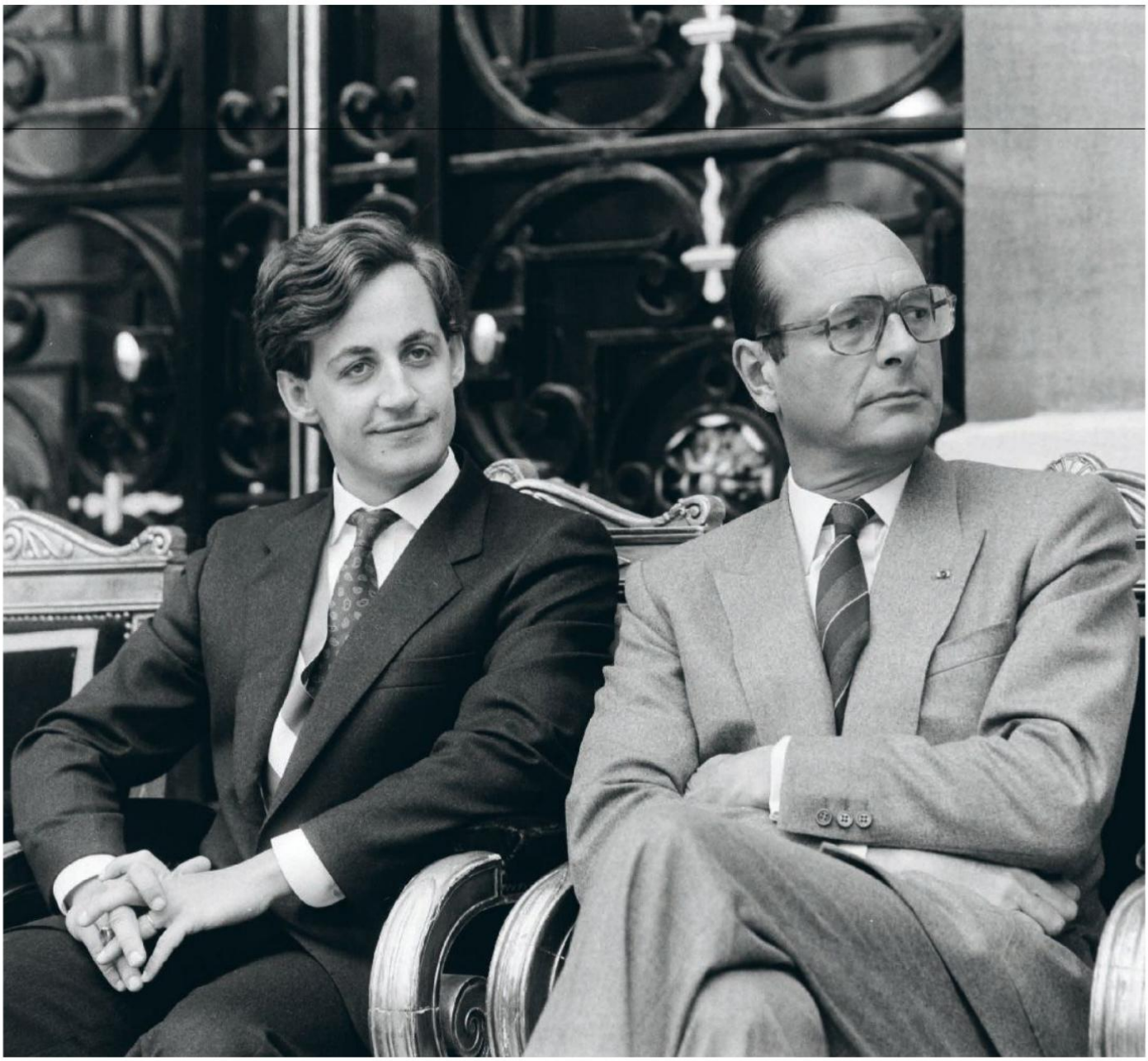


En 1970, Chirac est secrétaire d'Etat, Giscard ministre de l'Economie et des Finances. « Je ne sens vraiment pas ce type », disait le premier du second à l'époque.



28 octobre 1987. Le Premier ministre (de cohabitation) et son ministre de l'Economie Edouard Balladur quittent l'Elysée. Ils se fâcheront huit ans plus tard.

KEYSTONE FRANCE-GAMMA-RAPHO/RUE DES ARCHIVES-AGIP



Le coup de foudre entre Nicolas Sarkozy et Jacques Chirac (ici en 1986) date de 1975. Le second ne lui pardonnera jamais vraiment sa trahison de 1995.

tribun talentueux, il met en route la machine à détruire Balladur, ce *« marquis poudré »*, cette *« enflure »* en *« chaise à porteurs »*. Tout y passe, du *« Munich social »* pour disqualifier la politique du gouvernement à la *« fracture sociale »* destinée à contourner le Premier ministre sur sa gauche. Sans oublier quelques boules puantes, comme les rétrocommissions sur les ventes d'armes pour contrer les attaques de l'autre camp à propos de la plus-value qu'aurait réalisée Bernadette Chirac sur la vente de terrains qu'elle possédait dans l'Essonne.

Depuis cette campagne, les deux hommes ne se sont plus reparlé. Lorsqu'on évoque le nom d'Edouard Balladur devant elle, Bernadette Chirac gonfle ses deux joues, baisse la tête afin d'amener le menton au plus près de son cou, esquissant la forme d'un goitre, et demande : *« Qui ça ? »*

C. B.

CHIRAC-SARKOZY : FAUX FRÈRES ET FAUX FILS

Nicolas Sarkozy a mis très tôt ses talonnettes dans les pas des échasses de Jacques Chirac. Le coup de foudre a eu lieu en 1975. Au congrès de l'UDR, à Nice, le Premier ministre accorde deux minutes de discours au délégué des jeunes du parti dans les Hauts-de-Seine. Celui-ci restera bien plus longtemps à la tribune, sans être interrompu. Pour cause : il se fait acclamer en vantant les mérites de son nouveau mentor. A 20 ans à peine, le jeune militant vient de faire une entrée remarquée dans la chiraquie. Il ne lui faudra que quelques années pour faire partie du premier cercle, puis de la sphère

ROGER VIOLLET

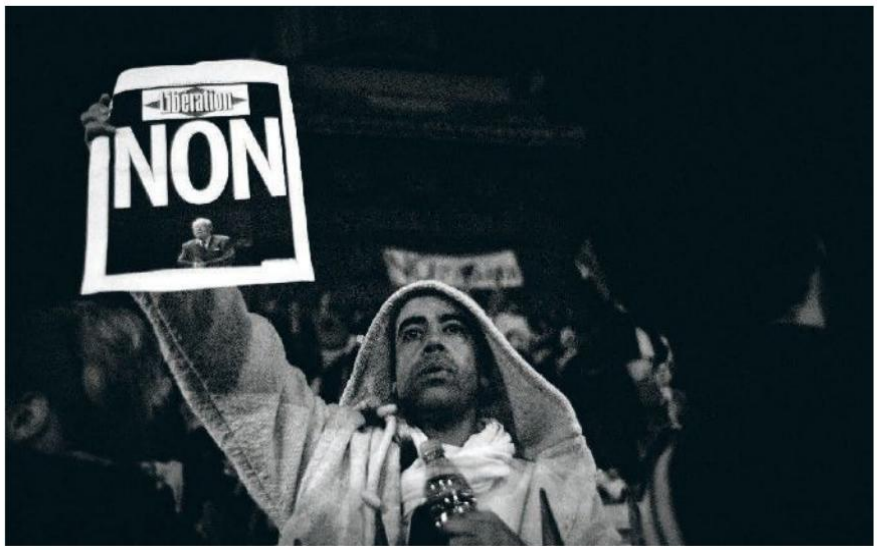
intime. Bernadette voit en lui un gendre idéal, mais c'est en tant que témoin qu'il assiste au premier mariage de leur fille Claude, en 1992.

Sous l'aile toujours protectrice de Chirac, Sarkozy voit sa carrière politique décoller : maire de Neuilly, député et même ministre du Budget, en 1993, dans le gouvernement d'Edouard Balladur. Pourtant, il n'hésitera pas à préférer le grand favori des sondages au maire de Paris pour la présidentielle de 1995. Sans ciller, l'ambitieux tue le père. Chirac est meurtri, lui qui a trahi plus souvent qu'à son tour.

De son ancien protégé, il dit alors : *« Sarkozy, il faut lui marcher dessus,* [...] *ça porte chance ! »* Lequel ne rechigne pas à lui retourner la politesse : *« Chirac est mort. Il ne manque plus que les trois dernières pelletées de terre. »* Las, le même Chirac ressuscite dans les urnes. Depuis le palais de l'Elysée, il ne veut plus entendre parler du félon, qui entame une longue traversée du désert. La normalisation de leurs relations n'interviendra qu'en 1999. Le président, affaibli par la cohabitation, n'a d'autre choix que de le laisser s'emparer des rênes du RPR. Trois ans plus tard, au début du second mandat de Chirac, Sarkozy deviendra enfin son ministre. Mais jamais son Premier ministre. Qu'à cela ne tienne, l'omniprésent locataire de la place Beauvau prend plus de place encore que s'il avait été nommé à Matignon. Au point d'agacer le chef de l'Etat, qui, en 2004, lors de la traditionnelle interview du 14 juillet, lâche : *« Je décide, il exécute ! »* Et lui interdit de cumuler l'Intérieur et la direction de l'UMP, le contraignant à quitter le gouvernement.

La fatwa ne durera qu'un temps. Quelques mois plus tard, Sarkozy tient sa revanche : toujours président de parti, il est nommé à Bercy, avec le titre de ministre d'Etat. Sans rien renier de ses déclarations passées. Pour succéder à Chirac, il joue la partition de la « rupture ». Une fois installé à l'Elysée, il compare son prédécesseur aux *« rois fainéants »*. Même diminué par la maladie, Chirac saura s'en souvenir. Avant la présidentielle de 2012, il clame : *« Je vote Hollande ! »* Avant celle de 2017, il a fait savoir sa préférence pour Alain Juppé, qui, lui, est demeuré fidèle.

J. M.



Le 21 avril 2002, Jean-Marie Le Pen accède au second tour de la présidentielle. Quinze jours plus tard, Chirac l'emporte avec 82% des voix.

CHIRAC-LE PEN : UNE ODEUR DE SOUFRE

Le 21 avril 2002, lorsqu'on lui annonce les résultats du premier tour de l'élection présidentielle, Jacques Chirac affiche une mine des plus sombres, au contraire de son équipe, qui fête déjà, avec deux semaines d'avance, sa victoire programmée. Chirac fait taire tout le monde et se mure. Pour ce guerrier, l'élimination de Lionel Jospin représente d'abord une grande frustration. Il était certain de le battre et voulait en faire la démonstration. L'échec de son Premier ministre de cohabitation le prive d'une victoire en bonne et due forme. Chirac comprend aussi instantanément que la France est désormais profondément divisée et qu'elle sera difficile à gouverner. Enfin, il ne peut réprimer une moue de dégoût : Jean-Marie Le Pen, qualifié pour le second tour, représente désormais tout ce qu'il exècre. Au début des années 1980, le RPR, qu'il présidait, avait pourtant lorgné du côté du Front national, notamment lors des élections municipales à Dreux, où l'un de ses candidats avait fait alliance avec Jean-Pierre Stirbois, l'un des dirigeants du FN. En 1988, entre les deux tours de l'élection présidentielle, alors que François Mitterrand, président sortant, était le grand favori des sondages, Charles Pasqua avait organisé une rencontre entre Chirac et Le Pen, en présence du général de Bénouville. Chirac a toujours nié ce rendez-vous, notamment pour préserver son image à gauche. Sur le fond, il n'a pourtant pas grand-chose à se reprocher, d'après le témoignage de Jean-Marie Le Pen lui-même, qui raconte que Chirac lui a dit d'emblée qu'il ne ferait aucune concession au programme du FN. *« Dans ce cas, je ferai voter Jeanne d'Arc »*, avait alors répliqué Le Pen, qui s'en était finalement tenu à un *« Aucune voix pour Mitterrand »*. On a beaucoup reproché à Jacques Chirac de chasser sur les terres du FN, lorsqu'il a évoqué *« le bruit et l'odeur »* à propos de l'immigration dans un discours à Orléans en 1991. Mais après ce mot, effectivement destiné à convaincre les électeurs les plus à droite de rallier son panache, Jacques Chirac n'a plus jamais raté une occasion de dénoncer la *« xénophobie de l'extrême droite »*.

C. B.

CHIRAC et la gauche

LES LIAISONS DANGEREUSES



Le 17 mai 1995, passation de pouvoir entre François Mitterrand et Jacques Chirac.

GAMMA/RAPHO

Quels rapports l'ancien président a-t-il entretenus avec la gauche? En 1987, Franz-Olivier Giesbert publiait au Seuil "Jacques Chirac", une biographie bourrée de révélations et d'anecdotes sur sa personnalité. En voici deux extraits

PAR *FRANZ-OLIVIER GIESBERT*

LE DÎNER AVEC MITTERRAND

« A la veille de l'élection présidentielle de 1981, Jacques Chirac est-il allé jusqu'à dîner avec François Mitterrand pour réfléchir avec lui sur son plan de campagne? C'est l'un des grands mystères politiques des années 1980. [...]

Enquête faite, Valéry Giscard d'Estaing est convaincu que la rencontre a eu lieu : pour lui, c'est bien la preuve qu'il y a eu un complot, échafaudé par Chirac et Mitterrand, pour empêcher sa réélection. Naturellement, les intéressés nient avec la dernière énergie s'être jamais rencontrés. [...] La vérité, la voici. C'est Jean de Lipkowski qui, avec Edith Cresson, a organisé le face-à-face. Pour cela, « Lip », comme on l'appelle, était l'homme idéal. Héros de la Résistance, le député-maire RPR de Royan est aussi un diplomate de formation. Il a le sens des nuances – et des convenances. Il a, de surcroît, beaucoup d'amis à gauche. Gaulliste historique et convaincu, il fut, sous la IVe République, député de l'UDSR, ce petit groupe charnière de centre-gauche que présidait alors François Mitterrand. Cela crée des liens. [...] Ce n'est pas tout. Jean de Lipkowski a également été fiancé naguère à Edith Cresson. Il y a eu des mois de vraie passion entre eux. Il en est resté quelque chose : un mélange de fidélité, de ferveur et de complicité. [...]

Tandis qu'Edith Cresson apprivoise Jacques Chirac, Jean de Lipkowski entreprend François Mitterrand. Au Palais-Bourbon, à l'automne 1980, « Lip » propose au premier secrétaire du PS de rencontrer le président du RPR. *« Il ne s'agit pas de faire des combinaisons,* dit-il en substance. *Mais vous n'avez jamais eu de conversation de fond ensemble et c'est complètement idiot. Il faut que vous ayez des relations civilisées comme en ont aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne les principaux responsables politiques. »* Des propos quasiment révolutionnaires pour l'époque... François Mitterrand ne connaît pas Jacques Chirac. *« Je m'interroge,* a-t-il dit un jour à Lipkowski, *sur la cohérence de votre ami. »* A l'évidence, le personnage l'intéresse, mais le premier secrétaire du PS se méfie. Il sait que les camarades du parti n'apprécieraient pas qu'il se « commette », en privé, avec l'un des chefs de file de la droite. Et après l'affaire des « Fuites », sous la IVe République, et celle de l'Observatoire, en 1959, François Mitterrand a la hantise du traquenard. Comme il redoute que le lieu de la rencontre soit truffé de micros, il le fixera lui-même : ce sera chez son amie Edith Cresson, 5, rue Clément-Marot, tout près des Champs-Elysées.

Jacques Chirac est lui-même réticent. Pompidou lui a toujours dit que Mitterrand était un « aventurier ». Il redoute un « coup tordu ». Mais la force de conviction de Lipkowski et de Cresson aura raison de ses préventions.

Les deux hommes se retrouvent donc à 20 h 15 précises, un des derniers jours d'octobre 1980, en compagnie d'Edith Cresson et de Jean de Lipkowski. Grâce aux – rares – confidences des uns et des autres, on peut à peu près reconstituer ce dîner faustien où chacun, apparemment, est arrivé muni d'une longue cuiller. Chez les Cresson, il n'y a pas de personnel de maison, ce soir-là. Pour plus de sécurité, Edith Cresson fait elle-même le service. Et elle a demandé à son mari, un cadre important du groupe Peugeot SA, de rester dans sa chambre. Apparemment, M. Cresson n'apprécie pas. Ces précautions ne suffisent pourtant pas à rassurer Chirac et Mitterrand. En s'installant à table, ils ont l'air à peu près aussi coincés l'un que l'autre. Ils ont les yeux fuyants. Histoire de dire quelque chose, Edith Cresson lance :

« Je n'ai pas besoin de faire les présentations. Vous vous connaissez, je pense.

– Non, fait l'un.

– Oui, mais de nom », corrige l'autre.

Des constellations d'anges passent. Chirac et Mitterrand piquent leur nez dans leur assiette d'œufs aux épinards. Cresson et Lipkowski font des efforts désespérés pour trouver un sujet qui inspire les deux hommes. Le climat se détendra soudain quand sera mis sur la table, en même temps que la viande en sauce, la question de l'Asie éternelle.

« Fascinant continent, murmure Mitterrand.

– Certainement », fait Chirac qui en profite pour étaler sa science.

Mitterrand découvre, ébahi, un Chirac esthète et cultivé.

« La Chine n'est pas expansionniste, dit Chirac, avec sa science de sinophile. *A part l'affaire du Tibet, elle n'a jamais cherché à sortir de ses frontières, vous savez. Les cavaliers chinois, sous les ordres de Pan Tchao, ne sont jamais allés plus loin que les oasis du bassin de Tamir. »*

Quand arrive la tarte aux pommes, les deux hommes commencent à parler politique.

« Nous incarnons des causes qui nous dépassent, hasarde Mitterrand.

– C'est vrai, embraye Chirac. *Vous incarnez le socialisme. Moi, le gaullisme.*

– Si je ne suis pas élu, cette fois, à la présidence de la République, ça sera un peu ennuyeux pour moi mais, finalement, pas trop grave. J'aurais été l'homme qui a amené le socialisme à 49%. Ma place, dans l'Histoire, elle est faite. J'ai déjà laissé ma trace. Tandis que vous, si Giscard repasse, vous aurez du mal. Je n'aimerais pas être à votre place. Il ne vous fera pas de cadeaux, hein? »

Edith Cresson demande alors à Chirac et Mitterrand s'ils veulent rester seuls. Ils hochent la tête. Avec Lipkowski, elle attendra, dans l'entrée de l'appartement, jusqu'à 1 h 30 du matin, qu'ils aient fini leur tête-à-tête. Qu'est-il sorti du « sommet » de la rue Clément-Marot? Il ne faut pas exagérer l'importance de ce dîner symbolique. A l'époque, ni Chirac ni Mitterrand ne savaient s'ils seraient vraiment candidats. Ils se sont beaucoup parlé mais ne se sont rien dit. Ils se sont simplement jaugés – et jugés. [...] Ce n'était pas assez pour faire une conspiration. Mais c'était déjà l'ébauche de la cohabitation... » ➤➤

CHIRAC ET ROCARD

Rue Saint-Guillaume, un jeune homme aux cheveux coupés très court commence à se faire remarquer. Il circule à Solex. Il traîne toujours une énorme sacoche bourrée de livres, de dossiers, d'exemplaires du « Monde ». Il parle vite et bien, d'une voix grave et décidée. Il n'a jamais une seconde à perdre. C'est un personnage étonnant : impatient, vif et folklorique, il vous donne l'impression d'avoir rencontré l'une des personnes les plus intelligentes de la deuxième moitié du siècle. Animateur des Etudiants socialistes, il est secrétaire du groupe Droit-Sciences-Po. Il s'appelle Michel Rocard et on



Jacques Chirac et Michel Rocard à Paris, en juillet 2010.

le surnomme *« le petit dictateur de poche »*.

Avec Gérard Belorgey, un ami de Chirac, il a fondé les Cercles d'Etudes politiques et sociales (CEPS). Et il organise des conférences. C'est ainsi que Guy Mollet ou René Dumont viendront plancher devant les étudiants de Sciences-Po. Jacques Chirac assiste à plusieurs de ces réunions. Il s'y imbibe de socialisme et de tiers-mondisme. Un jour, Michel Rocard lui demande de sauter le pas et de s'inscrire au Parti socialiste, qui s'appelle alors la SFIO. On imagine le dialogue entre ces deux jeunes gens faits pour s'entendre avec leur air assoiffé, tendu, hanté.

« Alors tu prends ta carte de la SFIO ?, demandera Michel Rocard.

– Je préfère attendre et réfléchir un peu.

– Dans la vie, il faut choisir son camp.

– Je n'ai pas envie de m'enfermer dans quelque chose de rigide. Et puis je vous trouve trop conservateurs. »

Cela ne s'invente pas. Mais ce que Jacques Chirac reproche alors à la SFIO, c'est sa modération à l'égard du colonialisme, sa prudence en matière sociale et son goût pour la *combinazione*. Bref, le parti de Guy Mollet n'est pas assez à gauche pour lui. Ni assez animé. [...] Il n'empêche qu'il a un coup de foudre pour Rocard qui, il est vrai, le lui rend bien. Ils ont les mêmes goûts, la même faim d'action, la même frénésie tabagique. Ils sont également amoureux de la même jeune fille : Marie-Thérèse de Mitry, l'une des héritières de la famille de Wendel, qu'ils se disputent poliment – si poliment qu'elle finira par épouser un troisième jeune homme : Jean-François Poncet, cousin de Michel-François Poncet et futur ministre des Affaires étrangères de Valéry Giscard d'Estaing.

Chirac-Rocard... Des décennies plus tard, il reste quelque chose de leur complicité d'alors. De Chirac, Rocard dit : *« C'est quelqu'un qui est capable d'élans de générosité inouïs. »* De Rocard, Chirac dit : *« Michel a parfois d'étonnantes fulgurances d'intelligence. »* On verra qu'il n'hésitera pas, au besoin, à s'en servir... Il s'en est fallu de peu, en tout cas, que Chirac ne devienne socialiste. *« Si j'avais eu quelques centimètres de plus,* ironisera un jour Rocard, *je crois que je l'aurais convaincu. »* [...]

Pour Rocard, *« Jacques Chirac était très mendésiste, en fait. Et il cultivait la même méfiance que Pierre Mendès France à l'égard des partis politiques. »* Jacques Chirac n'a pas les mêmes souvenirs. Ecoutons-le : *« J'étais entouré de mendésistes, c'est vrai, mais je n'étais pas mendésiste.* [...] *Je ne décelais pas grand-chose de positif dans le langage de Pierre Mendès France. Pour moi, son discours, très intellectuel et assez superficiel, n'apportait rien de constructif.* [...] *Je continue de penser que c'était avant tout un esprit négatif. Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on lui élève partout des statues, mais il faut bien reconnaître qu'il n'a pas tenu ses promesses. Il y avait chez lui un côté bulle de savon. »*

D'après Michel Rocard, il fut *« à deux doigts »* de prendre sa carte de la SFIO. *« Chirac craignait,* dit Rocard, *qu'une adhésion eût été contraignante pour la suite. Il préférait ne pas s'investir complètement. »* Une fois de plus, les souvenirs des deux hommes ne coïncident pas. Jacques Chirac est certain lui, d'avoir adhéré *« quelque temps »* aux Etudiants socialistes. Mais cette SFIO, vautrée dans *« la Républiques des partis »*, n'était pas vraiment faite pour lui. Il trouvait Jules Moch *« réactionnaire »*, Paul Ramadier *« insignifiant »*, Guy Mollet *« compassé »*. Il n'est guère que Michel Rocard et quelques apôtres du renouvellement socialiste qui trouvaient grâce à ses yeux. [...] Adhésion ou pas, l'épisode des Etudiants socialistes laissera des traces sur Jacques Chirac. Périodiquement, il aura des retours de flamme. En 1971, alors qu'il est ministre des Relations avec le Parlement dans le gouvernement de Jacques Chaban-Delmas, il dira à l'auteur que Michel Rocard est l'un des hommes politiques dont il se sent le plus proche ; qu'il voit des convergences entre la participation préconisée par le général de Gaulle et l'autogestion prônée par celui qui est alors secrétaire national du PSU ; qu'il rêve de faire partie, demain, d'une coalition où il retrouverait ceux des socialistes qui acceptent les institutions de la Ve République. *« Notre projet de société,* expliquera-t-il, *n'est pas si différent. »* Pour qui en douterait, il n'hésitera pas à plaider, cinq ans plus tard, pour un *« travaillisme à la française »*, illustrant ainsi avec éclat une ambiguïté fondamentale dont les secousses se perpétueront tout au long de sa carrière.

© Le Seuil, 1987.

FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO

"LE BRUIT ET L'ODEUR"

En mai 2002, Jacques Chirac se retrouve face à Jean-Marie Le Pen au second tour de l'élection présidentielle. Magyd Cherfi, écrivain et chanteur du groupe Zebda, se souvient d'avoir voté pour la première fois à droite, la rage au cœur

PAR *MAGYD CHERFI*

A cette époque, les beurs votaient massivement à gauche en échange d'une fraternité promise, d'un strapontin, d'un postulat multiculturel. Le « black-blanc-beur » portait haut son étendard, avant que SOS-Racisme ne cloue les velléités banlieusardes.

Jacques Chirac s'est retrouvé en finale face à Jean-Marie Le Pen. Duel improbable, j'y croyais pas. J'y croyais pas parce que je ne voulais pas y croire. Me retrouver au second tour face à un tel dilemme m'a glacé le sang. J'ai vu la France en brun. Me suis dit : « Les salauds ! Les Français veulent nous chasser. »

A cette époque, les digues tanguaient et, entre le Front national et la droite, Judas bécotait à tout-va. J'ai cédé à cette peur d'immigré qui coagulait droite et extrême droite sans nuances, cédé aux sirènes mesquines d'une gauche qui placardait sans vergogne le fameux « Au secours ! La droite revient ».

Voter Chirac. Ouille ! J'anticipais ce geste d'un bulletin dans l'urne en sa faveur, c'était l'effroi. C'était presque une blague, un complot machiavélique d'une gauche sociale-démocrate à des fins électorales ultérieures.

Moi ? Voter à droite ? Plutôt séparer mon corps de ses testicules. Mais j'étais devant le fait accompli, et ne pas voter à cette époque me paraissait impensable, je n'étais pas assez français pour me passer d'un tel droit. Je n'avais pas cette légitimité identitaire qui crache sur le droit de vote, le qualifiant de piège à cons. J'allais voter, c'est sûr ! Et pour le privilège de l'acte et pour faire barrage au Front national. A cette époque, je m'effrayais d'un état nazi, je m'embouchanais les neurones sur l'éventualité fasciste. Je jouais à me faire peur et j'ai eu peur. Cette peur a pris le dessus... J'ai voté pour le « grand escogriffe ».



J'ai voté quasi sans état d'âme, assumé d'être dans ce troupeau bien-pensant qui allait sauver la République. Oui, me suis pris pour un sauveur qui allait en élire un autre, et cet autre, le jour d'avant, était le pire ennemi. Le jour d'avant, cet homme incarnait la raideur, l'autorité, la magouille et l'absence du moindre scrupule. Le jour d'avant, c'était le pote à Pasqua, l'apôtre de la corruption portée à son zénith. C'était la rigidité idéologique et physique, l'élocution de marbre, la veste croisée à l'ancienne et les lunettes de contremaître. C'était la mélancolie du colon.

Le jour d'avant, c'était la France d'un temps fané, faussement catholique et paillarde. C'était l'ami des vrais Français, ceux des campagnes désertées, du bocage normand et du patrimoine porcin. Le jour d'avant, il terrorisait la jeunesse issue de l'immigration. Oui, madame, monsieur. Un jour de beuverie masculine, il s'est répandu dans un inqualifiable discours raciste et Jean-Marie Le Pen ce jour-là a dû s'étrangler de ne pas avoir été à la hauteur d'une saleté pareille. C'était le fameux discours du *« bruit et* [de] *l'odeur »*. Ce jour-là, je crois que jamais je ne me suis senti aussi peu français, jamais je n'ai autant désiré l'être moins ou plus du tout. Jamais je n'avais été autant blessé ; jamais depuis un discours larvé de haine ne m'a autant révolté que celui-là (réécoutez-le).

Aujourd'hui, je ris de ma frayeur adolescente, du scénario fantasque d'un Front national au pouvoir réquisitionnant barques et paquebots pour nous déposer sans façons sur les rives d'une hypothétique patrie.

Et j'ai voté pour lui ! Priant je ne sais quel prophète chrétien pour qu'il gagne. Oui, j'avais presque les mains jointes et le crucifix brandi, le croyez-vous ? Soudain, c'est lui qui a symbolisé l'espoir, la résistance au fascisme et presque la « cosmopolité ». Du jour au lendemain, cet acariâtre frustré devenait la bouée d'un *Titanic* multicolore. Adieu, les lunettes carrées, les postures rigides et les envolées avinées. D'être dans la sélection finale le métamorphosait en père du peuple. Décidément, les victoires ont du bon.

Jamais je n'aurais imaginé qu'un autre homme vivait en lui en parfait contraire, que cet homme évoquerait l'immigration comme une richesse, qu'il condamnerait plus que tout autre l'idéologie frontiste, qu'il serait contre les embardées anti-irakiennes et qu'il s'érigerait en défenseur du peuple palestinien et de son droit à une intégrité territoriale, et enfin qu'il condamnerait la lâcheté vichyssoise. Il est devenu plus homme et donc plus grand, mais je n'en ai pas moins gardé le cœur serré pour des excuses sur *« le bruit et l'odeur »* jamais faites au nom des miens, je veux dire de ceux qui bien que français ne le sont toujours pas dans le regard de l'Autre. ■

ARNAUD MEYER/LEEMAGE

Les grands discours

Que l'Histoire retiendra-t-elle de la présidence de Jacques Chirac ? Incontestablement, deux déclarations fortes, l'une sur l'avenir de la planète, l'autre sur la complicité de l'Etat français dans la déportation des Juifs lors de la rafle du Vél'd'Hiv

"LA FRANCE, CE JOUR-LÀ, ACCOMPLISSAIT L'IRRÉPARABLE"

Discours du 16 juillet 1995 commémorant la rafle du Vél'd'Hiv en 1942.

Il est, dans la vie d'une nation, des moments qui blessent la mémoire, et l'idée que l'on se fait de son pays.

Ces moments, il est difficile de les évoquer, parce que l'on ne sait pas toujours trouver les mots justes pour rappeler l'horreur, pour dire le chagrin de celles et ceux qui ont vécu la tragédie. Celles et ceux qui sont marqués à jamais dans leur âme et dans leur chair par le souvenir de ces journées de larmes et de honte.

Il est difficile de les évoquer, aussi, parce que ces heures noires souillent à jamais notre histoire, et sont une injure à notre passé et à nos traditions. Oui, la folie criminelle de l'occupant a été secondée par des Français, par l'Etat français.

Il y a cinquante-trois ans, le 16 juillet 1942, quatre cent cinquante policiers et gendarmes français, sous l'autorité de leurs chefs, répondaient aux exigences des nazis.

Ce jour-là, dans la capitale et en région parisienne, près de dix mille hommes, femmes et enfants juifs, furent arrêtés à leur domicile, au petit matin, et rassemblés dans les commissariats de police.

On verra des scènes atroces : les familles déchirées, les mères séparées de leurs enfants, les vieillards – dont certains, anciens combattants de la Grande Guerre, avaient versé leur sang pour la France – jetés sans ménagement dans les bus parisiens et les fourgons de la préfecture de police.

On verra, aussi, des policiers fermer les yeux, permettant ainsi quelques évasions.

Pour toutes ces personnes arrêtées, commence alors le long et douloureux voyage vers l'enfer. Combien d'entre elles reverront jamais leur foyer ? Et combien, à cet instant, se sont senties trahies ? Quelle a été leur détresse ?

La France, patrie des Lumières et des Droits de l'Homme, terre d'accueil et d'asile, la France, ce jour-là, accomplissait l'irréparable. Manquant à sa parole, elle livrait ses protégés à leurs bourreaux.

Conduites au vélodrome d'Hiver, les victimes devaient attendre plusieurs jours, dans les conditions terribles que l'on sait, d'être dirigées vers l'un des camps de transit – Pithiviers ou Beaune-la-Rolande – ouverts par les autorités de Vichy.

L'horreur, pourtant, ne faisait que commencer.

Suivront d'autres rafles, d'autres arrestations. A Paris et en province. Soixante-quatorze trains partiront vers Auschwitz. Soixante-seize mille déportés juifs de France n'en reviendront pas.



Nous conservons à leur égard une dette imprescriptible.

La Torah fait à chaque juif devoir de se souvenir. Une phrase revient toujours qui dit : *« N'oublie jamais que tu as été un étranger et un esclave en terre de Pharaon. »*

Cinquante ans après, fidèle à sa loi, mais sans esprit de haine ou de vengeance, la communauté juive se souvient, et toute la France avec elle. Pour que vivent les six millions de martyrs de la Shoah. Pour que de telles atrocités ne se reproduisent jamais plus. Pour que le sang de l'Holocauste devienne, selon le mot de Samuel Pisar, le « sang de l'espoir ».

Quand souffle l'esprit de haine, avivé ici par les intégrismes, alimenté là par la peur et l'exclusion, quand à nos portes, ici même, certains groupuscules, certaines publications, certains enseignements, certains partis politiques se révèlent porteurs, de manière plus ou moins ouverte, d'une idéologie raciste et antisémite, alors cet esprit de vigilance qui vous anime, qui nous anime, doit se manifester avec plus de force que jamais.

En la matière, rien n'est insignifiant, rien n'est banal, rien n'est dissociable. Les crimes racistes, la défense de thèses révisionnistes, les provocations en tout genre – les petites phrases, les bons mots – puisent aux mêmes sources.

Transmettre la mémoire du peuple juif, des souffrances et des camps. Témoigner encore et encore. Reconnaître les fautes du passé, et les fautes commises par l'Etat. Ne rien occulter des heures sombres de notre histoire, c'est tout simplement défendre une idée de l'Homme, de sa liberté et de sa dignité. C'est lutter contre les forces obscures, sans cesse à l'œuvre.

Cet incessant combat est le mien autant qu'il est le vôtre.

Les plus jeunes d'entre nous, j'en suis heureux, sont sensibles à tout ce qui se rapporte à la Shoah. Ils veulent savoir. Et avec eux, désormais, de plus en plus de Français décidés à regarder bien en face leur passé. [...]

La France, nous le savons tous, n'est nullement un pays antisémite.

En cet instant de recueillement et de souvenir, je veux faire le choix de l'espoir. [...]

Sachons tirer les leçons de l'Histoire. N'acceptons pas d'être les témoins passifs, ou les complices, de l'inacceptable. [...]



Pour la première fois ce 16 juillet 1995, un président reconnaissait la responsabilité française dans la déportation des Juifs.

FS/GAMMA-RAPHO

“UN CRIME DE L’HUMANITÉ CONTRE LA VIE”

Discours du 2 septembre 2002, lors du sommet mondial sur le développement durable, à Johannesbourg.



Avec Nelson Mandela, à l’issue du sommet de Johannesbourg.

Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. La nature, mutilée, surexploitée, ne parvient plus à se reconstituer, et nous refusons de l’admettre. L’humanité souffre. Elle souffre de mal-développement, au Nord comme au Sud, et nous sommes indifférents. La terre et l’humanité sont en péril et nous en sommes tous responsables.

Il est temps, je crois, d’ouvrir les yeux. Sur tous les continents, les signaux d’alerte s’allument. L’Europe est frappée par des catastrophes naturelles et des crises sanitaires. L’économie américaine, souvent boulimique en ressources naturelles, paraît atteinte d’une crise de confiance dans ses modes de régulation. L’Amérique latine est à nouveau secouée par la crise financière et donc sociale. En Asie, la multiplication des pollutions, dont témoigne le nuage brun, s’étend et menace d’empoisonnement un continent tout entier. L’Afrique est accablée par les conflits, le sida, la désertification, la famine. Certains pays insulaires sont menacés de disparition par le réchauffement climatique.

Nous ne pourrons pas dire que nous ne savions pas ! Prenons garde que le XXIe siècle ne devienne pas, pour les générations futures, celui d’un crime de l’humanité contre la vie.

Notre responsabilité collective est engagée. Responsabilité première des pays développés. Première par l’histoire, première par la puissance, première par le niveau de leurs consommations. Si l’humanité entière se comportait comme les pays du Nord, il faudrait deux planètes supplémentaires pour faire face à nos besoins.

Responsabilité des pays en développement aussi. Nier les contraintes à long terme au nom de l’urgence n’a pas de sens. Ces pays doivent admettre qu’il n’est d’autre solution pour eux que d’inventer un mode de croissance moins polluant. [...]

Nous avons devant nous, je crois, cinq chantiers prioritaires.

Le changement climatique d’abord. Il est engagé du fait de l’activité humaine. Il nous menace d’une tragédie planétaire. Il n’est plus temps de jouer chacun pour soi. De Johannesbourg doit s’élever un appel solennel vers tous les pays du monde, et d’abord vers les grands pays industrialisés, pour qu’ils ratifient et appliquent le protocole de Kyoto. Le réchauffement climatique est encore réversible. Lourde serait la responsabilité de ceux qui refuseraient de le combattre.

Deuxième chantier : l’éradication de la pauvreté. A l’heure de la mondialisation, la persistance de la pauvreté de masse est un scandale et une aberration. [...] Augmentons l’aide au développement pour atteindre dans les dix ans au maximum les 0,7% du PIB. Trouvons de nouvelles sources de financement. Par exemple, par un nécessaire prélèvement de solidarité sur les richesses considérables engendrées par la mondialisation.

Troisième chantier : la diversité. La diversité biologique et la diversité culturelle, toutes deux patrimoine commun de l’humanité, toutes deux sont menacées. La réponse, c’est l’affirmation du droit à la diversité et l’adoption d’engagements juridiques sur l’éthique.

Quatrième chantier : les modes de production et de consommation. Avec les entreprises, il faut mettre au point des systèmes économes en ressources naturelles, économes en déchets, économes en pollutions. L’invention du développement durable est un progrès fondamental au service duquel nous devons mettre les avancées des sciences et des technologies, dans le respect du principe de précaution. [...]

Cinquième chantier : la gouvernance mondiale, pour humaniser et pour maîtriser la mondialisation. Il est temps de reconnaître qu’existent des biens publics mondiaux et que nous devons les gérer ensemble. Il est temps d’affirmer et de faire prévaloir un intérêt supérieur de l’humanité, qui dépasse à l’évidence l’intérêt de chacun des pays qui la compose.

Pour assurer la cohérence de l’action internationale, nous avons besoin [...] d’un conseil de sécurité économique et social.

Pour mieux gérer l’environnement, pour faire respecter les principes de Rio, nous avons besoin d’une organisation mondiale de l’environnement.

[...] Au regard de l’histoire de la vie sur terre, celle de l’humanité commence à peine. Et pourtant, la voici déjà, par la faute de l’homme, menaçante pour la nature et donc elle-même menacée. L’Homme, pointe avancée de l’évolution, peut-il devenir l’ennemi de la vie ? Et c’est le risque qu’aujourd’hui nous courons par égoïsme ou par aveuglement.

Il est apparu en Afrique voici plusieurs millions d’années. Fragile et désarmé, il a su, par son intelligence et ses capacités, essaimer sur la planète entière et lui imposer sa loi. Le moment est venu pour l’humanité, dans la diversité de ses cultures et de ses civilisations, dont chacune a droit d’être respectée, le moment est venu de nouer avec la nature un lien nouveau, un lien de respect et d’harmonie, et donc d’apprendre à maîtriser la puissance et les appétits de l’homme. [...] ■

PATRICK KOVARIK/AFP

VOUS ÊTES *A* BONNÉS À L'OBS



ACTIVEZ VOTRE COMPTE EN LIGNE ET VIVEZ L'EXPÉRIENCE "OBS" !

Votre hebdo en version numérique et en **avant-première** dès le mercredi **20 heures**

Plus d'articles exclusifs et réservés aux *A* bonnés : c'est **"l'Obs"** en temps réel !

7 newsletters pour s'informer tous azimuts (actu, tendances, politique, livres, télé, en images...)



COMMENT FAIRE ?

- ☞ Connectez-vous sur www.nouvelobs.com
- ☞ Sélectionnez la rubrique « m'identifier »
- ☞ Cliquez sur « activer mon compte »
- ☞ Entrez le numéro d'abonné qui figure sur le blister de votre "Obs"*
- ☞ Créez votre identifiant et votre mot de passe Cliquez sur le lien de l'e-mail de confirmation pour finaliser l'inscription

En cas de problème, contactez-nous au 01-40-26-86-13 ou par e-mail à abonnement@nouvelobs.com

* Pour les abonnés servis par porteur, envoyez-nous par e-mail à abonnement@nouvelobs.com vos nom, prénom et adresse postale complète et nous vous adresserons votre numéro d'abonné. Ou contactez-nous au 01-40-26-86-13.

L'OBS

2049

EN PARTENARIAT AVEC
THE CONVERSATION

Réinventons demain

10 RENCONTRES À PARIS
ET EN RÉGIONS EN 2019

Retrouvez nos événements
et inscrivez-vous
à notre newsletter sur
www.nouvelobs.com/2049

EN PARTENARIAT AVEC SNCF orange LEROY MERLIN bpifrance